

Université de Sherbrooke  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Département de philosophie et d'éthique appliquée

La justification de l'éclectisme : Galien médecin et philosophe

Par  
Jérémie Hébrard

Sous la direction de  
Benoît Castelnérac

Sherbrooke  
Juillet 2020

## Résumé :

L'enjeu de ce mémoire tient en quelques mots : restituer à Galien la place qui lui convient au sein de l'histoire de la philosophie. Les préjugés entourant l'œuvre du médecin de Pergame ainsi que son agnosticisme avoué lui ont souvent valu la réputation d'être un penseur sans grande profondeur qu'on pouvait négliger sans préjudice. La richesse de son témoignage, dont les philosophes ont fait peu de cas jusqu'à assez récemment, se révèle pourtant indispensable pour reconstituer la transition entre la philosophie post-hellénistique vers l'Antiquité tardive.

Si la tâche peut paraître herculéenne, on aurait pourtant tort de s'en détourner sous ce prétexte, et notre modeste contribution s'avère un pas dans la bonne direction. Dans ce mémoire, je me propose de revoir l'immense œuvre de Galien à la lumière de son attitude éclectique, qui cimente sa pensée en dépit de la pluralité des thèmes qu'elle englobe. Cette recherche plaide donc pour une interprétation renouvelée de la relation de Galien à la philosophie en cherchant d'abord à montrer comment les courants de pensée qu'il côtoyait ont influencé sa pensée, mais également comment il s'est affranchi du dogmatisme des écoles philosophiques. Sa relation avec le scepticisme de la Nouvelle Académie y est également abordée dans notre traduction inédite de son traité *Du meilleur enseignement*. Outre les quelques préceptes d'indépendance intellectuelle à laquelle elle est souvent réduite, l'attitude éclectique de notre auteur s'est également munie d'un fondement épistémologique : la méthode des démonstrations. Ce mémoire offre une synthèse de cette méthode par laquelle les opinions étaient mises à l'épreuve et qui aura permis à Galien de cultiver un scepticisme sain lui permettant de se prémunir contre les dérives de la philosophie spéculative. Enfin, nous examinons comment la réflexion sur les arts stochastiques proposée par Galien constitue une solution adroitement développée au problème de la faillibilité inhérente à l'art médical, domaine de réflexion où l'hégémonie des philosophes régnait jusqu'alors.

Mots clés : Galien de Pergame, Histoire de la philosophie, Éclectisme, *De optima doctrina*, Scepticisme, Démonstrations.

## Abstract:

The aim of this contribution can be summed up in a few words: to restore Galen's rightful role in the history of philosophy. The prejudices surrounding his works together with his avowed agnosticism has often earned him the reputation of being a mediocre philosopher that could be overlooked. The importance of his testimony, of which philosophers have paid little attention until recently, appears to be essential to understand the transition from post-Hellenist philosophy to Late Antiquity.

Although the task may seem Herculean, it should not be neglected under this pretext alone and our modest contribution should be taken as a step in this direction. In this thesis, I argue that the understanding of Galen's eclectic attitude, which cements his thought despite the plurality of themes it encompasses, can shed light on his oeuvre. This research therefore argues for a renewed interpretation of Galen's relationship toward philosophy. I first seek to explain how the currents of thought he encountered in his lifetime influenced his stance on major philosophical and medical issues, but also how he sought to emancipate himself from the dogmatism of these schools. His relationship with the skepticism of the New Academy is also addressed in our French translation of his treatise *On the Best Teaching*. Besides the few precepts concerning intellectual independence to which it is often reduced, the eclectic attitude of Galen has also been reinforced with an epistemological foundation: the method of demonstrations. Our contribution offers a synthesis of this method by which opinions were tested and which enabled Galen to cultivate a healthy skepticism against the sterility of speculative philosophy. Finally, we examine how his reflection on stochastic arts constitutes a skillfully developed solution to the problem of the inherent fallibility of the medical art, area of reflection where the hegemony of philosophers prevailed until then.

Keywords: Galen of Pergamon, History of philosophy, Eclecticism, *De optima doctrina*, Skepticism, Demonstrations.

# Table des matières

Introduction .....	6
Problématique.....	7
Objectif et hypothèses proposées .....	16
Division des chapitres .....	19
Premier chapitre : Le contexte intellectuel et philosophique à l'époque de Galien .....	20
1.1 Le rôle de la philosophie dans la réflexion médicale de Galien : <i>Que l'excellent médecin est aussi philosophe</i> .....	21
1.2 Une épistémologie appliquée à la science médicale : la conception du progrès scientifique selon Galien .....	25
1.3 Galien et les sectes médicales de son époque.....	28
1.4 Galien et les courants philosophiques et rhétoriques de son époque.....	33
1.5 Une brève histoire de l'éclectisme .....	45
1.6 Récapitulatif .....	55
Deuxième chapitre : <i>Du meilleur enseignement</i> .....	56
2.1 Du meilleur enseignement : introduction .....	57
ΓΑΛΗΝΟΥ ΠΕΡΙ ΑΡΙΣΤΗΣ ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΑΣ .....	65
Troisième chapitre : La doctrine de la démonstration comme fondement épistémologique de l'éclectisme galénique .....	74
3.1 La méthode de la démonstration .....	74
3.2 Les types de prémisses .....	80
3.3 Les critères naturels.....	88
3.4 Les limites de la connaissance.....	92
3.5 Récapitulatif .....	101
Quatrième chapitre : Les arts stochastiques dans l'Antiquité.....	101
4.1 Les deux profils médicaux chez Galien.....	102
4.2 Le double aspect stochastique de la médecine chez Galien .....	104
4.3 Les solutions aux problèmes de la faillibilité des arts stochastiques dans l'Antiquité.....	105
4.4 Les arts conjecturaux chez Galien.....	116
4.5 Récapitulatif .....	124
Conclusion du mémoire.....	126
Bibliographie.....	131



## Introduction

Lorsqu'on ausculte Galien et sa pensée, on aperçoit rapidement l'asymétrie entre l'ampleur de son œuvre et la quantité d'études qui lui est consacrée. Considéré comme le second plus grand médecin de l'Antiquité après Hippocrate, il représente une source de savoir incontournable pour l'histoire de cette science. Pourtant, une certaine hésitation demeure lorsqu'on évoque le nom du médecin de Pergame, et ce, même si l'on reconnaît qu'on ne saurait se passer de son témoignage lorsqu'on tente de reconstruire le portrait de la médecine à son époque. Il nous semble en effet qu'un malaise plus profond soit à l'origine de l'embarras entourant l'œuvre encyclopédique de Galien. En tâtant le pouls des philosophes, on constate aussitôt que la valeur philosophique accordée son travail est négligeable. Plus exactement, il est assez communément partagé que Galien n'a que très peu contribué à la pensée philosophique de son temps<sup>1</sup>. Bien que nous soyons convaincus qu'il s'agit d'une erreur, il n'y a rien de très étonnant à ce que les philosophes fassent peu de cas de l'ouvrage d'un médecin. Dans la problématique, nous présenterons les facteurs pouvant expliquer le peu d'attention qu'a reçu Galien de la part des philosophes jusqu'à présent.

L'objectif que nous poursuivrons sera de réhabiliter la pensée philosophique de Galien<sup>2</sup>. C'est évidemment une tâche titanesque et notre contribution n'apportera qu'une pierre de plus à un édifice qui ne s'élève pas encore bien haut. Nous croyons en revanche que, parmi les options disponibles pour poursuivre cette tâche, l'avenue la plus prometteuse pour la revalorisation de sa pensée passe par l'étude de son éclectisme philosophique et médical. La section sur nos objectifs et nos hypothèses sera l'occasion de justifier ce choix plus en longueur. Nous nous contenterons pour l'instant d'énoncer sommairement deux raisons qui motivent cette décision.

D'abord, l'éclectisme de Galien possède une facture particulière qui le distingue assez nettement de ce qu'on trouve généralement chez les autres penseurs éclectiques. En effet, il ne tente pas uniquement de créer un système réconciliant des doctrines d'origines diverses. Son éclectisme s'exprime plutôt sous la forme d'une exigence : celle de n'accepter que les doctrines les plus rigoureusement éprouvées par la méthode de la démonstration<sup>3</sup>. Les conséquences de

---

<sup>1</sup> Frede, Michael, *Essays in ancient philosophy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1987, p. 281.

<sup>2</sup> Évidemment, ce projet qui a été inauguré dans les années 1980 et qui a fait des progrès considérables compte plusieurs adhérents. On pense notamment à Paul Moraux, Micheal Frede, Jonathan Barnes et Robert J. Hankinson, qui ont joué un rôle de pionniers dans l'essor des études sur Galien.

<sup>3</sup> López Eire, Antonio, « Sobre el eclecticismo de Galeno », in López Férez, Juan. Antonio, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia ; (coloquio internacional celebrado en Madrid, 22 - 25 de marzo de 1988)*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991, p. 66.

cette méthode se manifestent tantôt sous la forme d'un antidogmatisme, tantôt par celui d'un refus de se réclamer d'une école philosophique ou de se positionner par rapport à des enjeux philosophiques qu'il juge indécidables. Ces traits nous paraissent si bien cimenter la pensée de Galien qu'ils se manifestent tant dans ses écrits de jeunesse que dans ses traités les plus tardifs. Dans le *Sur mes propres opinions*, auquel Nutton a donné le titre symbolique de « testament philosophique de Galien »<sup>4</sup>, le médecin de Pergame nous livre sa pensée sans détour, exprimant sans honte de nombreux doutes sur des sujets philosophiques de haute importance. Ces doutes, comme nous le verrons plus loin, ne sont pas passés inaperçus auprès des philosophes.

## Problématique

Avant de traiter de la réception de l'œuvre de Galien, nous dresserons une problématique plus générale. Ces obstacles, qui sont la plupart du temps matériels, constituent un frein considérable à l'avancement des travaux sur cet auteur ainsi qu'à la diffusion de sa pensée. Cela fait, nous formulerons une problématique plus locale en lien avec les difficultés propres à ce mémoire.

### *Les obstacles matériels*

Aux différentes critiques que nous avons entrevues s'ajoutent des embarras contextuels qui concourent à rendre encore plus opaque la pensée d'un auteur déjà peu accessible. Nous commencerons par exposer quelques causes génériques pour en venir aux écueils plus contemporains avec lesquels les études galéniques doivent composer.

Assez étrangement, l'un des obstacles avec Galien ne provient pas du manque de matériel, mais de son abondance<sup>5</sup>. Par ailleurs, ses réflexions philosophiques, bien qu'elles soient évidemment plus présentes dans ses traités de philosophie, ne sont pas pour autant confinées à ces derniers. C'est ce qui a fait affirmer à Paul Moraux que : « Si l'on voulait présenter en détail les idées philosophiques de Galien, tant en elles-mêmes que dans leur application à la médecine,

---

<sup>4</sup> Nutton, Vivian, « Galen's philosophical testament: 'On my own opinions' », in Wiesner, Jürgen, J. H. Lulofs, Jutta Kolsh et Vivian Nutton, dir., *Kommentierung, Überlieferung, Nachleben*, Berlin, Boston, De Gruyter, 1987, pp. 27-51.

<sup>5</sup> Galien est l'un des auteurs les plus prolifiques de l'Antiquité. Son corpus représente à lui seul le huitième de la littérature grecque conservée depuis Homère jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle. Pour une discussion à ce sujet, voir l'introduction générale de Véronique Boudon-Millot dans la *Collection des Universités de France*, p. XCII. Nous verrons toutefois que de nombreux traités qui nous auraient permis d'évaluer ses contributions philosophiques sont à présent perdus. Pour se faire une idée juste de la production de Galien, on pourra consulter la bibliographie en ligne, mise à jour annuellement, du Corpus Medicorum Graecorum, compilé par Gerhard Fichtner sous le titre « Bibliographie der galenischen und pseudogalenischen Werke ».

il faudrait écrire un livre à la mesure de l'œuvre immense du grand médecin<sup>6</sup> ». Ce n'est donc pas le manque de matériel qui constitue un frein à l'étude de Galien. L'ampleur du corpus s'avère même être un inconvénient lorsqu'on tente d'apprécier sa pensée, notamment en raison de l'absence criante d'éditions critiques et de traductions disponibles.

Par ailleurs, on ne saurait passer sous silence la perte de certains traités particulièrement importants pour la reconstitution de la pensée philosophique de Galien. Dans son traité *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, Galien indique que les trois parties qui composent la philosophie, soit la logique, la physique et l'éthique s'avèrent particulièrement utiles au médecin<sup>7</sup>. On s'attendrait donc naturellement à ce que ses contributions philosophiques s'inscrivent dans l'un ou l'autre de ces domaines. Malheureusement, dans la série des vingt-six traités qu'il a consacrés à la morale, nous n'en possédons que deux<sup>8</sup>. Ses ouvrages de logique ont connu un sort encore plus regrettable. Parmi ses cinquante-huit commentaires et les quelque cinquante traités qui ont été recensés, seulement trois opuscules nous sont parvenus<sup>9</sup>. Le plus important d'entre eux, l'*Institutio logica*, est un traité d'introduction à la logique formelle que Galien décrit lui-même comme étant : « un simple aperçu de logique théorique, et non pas un manuel détaillé<sup>10</sup> ». Comme l'exprime Barnes, à moins d'une redécouverte du traité *Sur la démonstration* (Περὶ ἀποδείξεων)<sup>11</sup>, qui était sans aucun doute l'ouvrage le plus considérable de Galien en logique, nous demeurerons incapables d'estimer précisément sa contribution dans ce domaine<sup>12</sup>. Avec les quelques fragments restants de ce traité perdu et des témoignages préservés à

<sup>6</sup> Moraux, Paul, « Galien comme philosophe », in Nutton, Vivian (dir.), *Galen: Problems and Prospects*, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p. 87.

<sup>7</sup> Galien. *Quod optimus medicus sit quoque philosophus*, Boudon-Millot 264, III. 7-8 = Kühn (I. 60). tr. Boudon-Millot.

<sup>8</sup> Jouanna, Jacques, « Présentation du nouveau Galien, Ne pas se chagriner, dans la Collection des Universités de France », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 1, no. 2, 2010, p. 23. Ces chiffres, tout comme ceux concernant les ouvrages de logique, sont tirés de la liste fournie par Galien dans le *Ord.Lib. Prop.*

<sup>9</sup> Barnes, Jonathan, « Galen on Logic and Therapy », in Kudlien, Fridolf et Richard Durling, dir., *Galen's method of healing: proceedings of the 1982 Galen Symposium*, Leiden; New York, E.J. Brill, 1991, p. 55

<sup>10</sup> Galien. *Institutio logica*, Kalbfleisch (XI. 2) tr. Catherine Dalimier et al. *Traité philosophiques et logiques...*, p. 262. Dans le même ordre d'idée, ce traité n'est pas mentionné par Galien dans le *Ord.Lib. Prop.*

<sup>11</sup> Le titre est parfois au pluriel, et les deux usages sont assez courants.

<sup>12</sup> Barnes, Jonathan, « Arturo Ramírez Trejo (tr.) with introduction by Mario H. Otero: Galeno : Iniciación a la Dialéctica. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Mexicana.) Pp. lxxxv + 92. Universidad Nacional Autónoma de México, Ciudad Universidad, 1982 », *The Classical Review*, vol. 33, no. 02, octobre 1983, pp. 336-337. En revanche, Barnes ne doute aucunement que Galien a bel et bien contribué à la logique : «Nonetheless, *inst log*, eked out by the numerous references to logical matters in the medical treatises, suffices to show that Galen was a major figure in the history of logic. Apart from anything else, he is the only ancient logician to have recognised the scientific importance of relational inferences and to have seen that the logic of relations could not be subsumed either under the hypothetical syllogistic of the Stoics or under the categorical syllogistic of the Peripatetics”.



son sujet, certains érudits ont tenté de lui restituer son contenu et sa place au sein du corpus de l'auteur<sup>13</sup>. Ce genre d'entreprises, bien qu'elles nous renseignent sur l'évolution de la philosophie allant de la période post-hellénistique à l'Antiquité tardive, ne sont que partiellement concluantes s'il s'agit d'évaluer les contributions philosophiques du médecin de Pergame. Quant à ses contributions à la physique, on ne leur reconnaît malheureusement pas toujours la valeur philosophique qu'il convient<sup>14</sup>.

Évidemment, on aurait tort de conclure que si Galien est si peu étudié, c'est uniquement parce que la surabondance de ses écrits nous empêche d'apprécier ses contributions. L'objection qu'on anticipe trop facilement se résume en peu de mots : si Galien est peu apprécié malgré l'immensité de son œuvre, c'est peut-être que celle-ci est dépourvue de valeur philosophique. Nous remettons à plus tard l'examen de cette question. Pour le moment, nous nous contenterons de remarquer qu'on aurait tort d'attribuer une cause unique à la difficulté de réhabiliter Galien comme philosophe. Cette difficulté procède avant tout d'une accumulation d'embûches comme le suggère notre problématique.

Une autre explication possible de l'insuccès de Galien auprès des philosophes résiderait dans notre incapacité à brosser le portrait scientifique et philosophique de son époque. Dans un article dédié à l'épistémologie galénique, Frede a défendu l'hypothèse selon laquelle nos connaissances philosophiques et médicales lacunaires sur la période s'étendant du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au 2<sup>e</sup> siècle de notre ère nous empêchent d'évaluer l'importance de Galien pour l'histoire de la philosophie. La controverse opposant les sectes rationaliste et empiriste à propos de la nature de la connaissance médicale, et qui est omniprésente dans l'œuvre de Galien, demeure relativement obscure. D'ailleurs, les références concernant le positionnement des écoles

---

<sup>13</sup> Cf. Chiaradonna, Riccardo, « Le traité de Galien Sur la démonstration et sa postérité tardo-antique », in Chiaradonna, Riccardo et Franco Trabattoni, dir., *Physics and philosophy of nature in Greek Neoplatonism : proceedings of the European Science Foundation Exploratory Workshop (Il Ciocco, Castelveccchio Pascoli, June 22-24, 2006)*, Leiden; Boston, Brill, 2009, pp. 43-78. Ou encore Havrda, Matyáš, « The Purpose of Galen's Treatise On Demonstration », *Early Science and Medicine*, vol. 20, no. 3, 2015, pp. 265-287.

<sup>14</sup> Par exemple, nous avons peu de raison de douter que les travaux de Galien sur le pouls s'inscrivent dans la veine de la tradition médicale. Mais qu'en est-il de ses travaux portant sur l'embryologie et sur le rôle de la semence où Galien confronte la théorie aristotélicienne à la théorie hippocratique ? Ou des propos tenus dans le *De placitis Hippocratis et Platonis* (dorénavant *PHP*) où il s'attaque à la théorie stoïcienne des passions de Chrysippe, critique Aristote pour sa cécité en matière d'anatomie, pour enfin encenser Platon qui a reconnu les trois divisions de l'âme. (De Lacy, 1972) Autrement dit, il est évident que Galien aborde les problèmes philosophiques, particulièrement ceux de philosophie naturelle, d'un œil différent, apportant son bagage médical avec lui. Lorsqu'un enjeu philosophique est susceptible d'être informé par les connaissances médicales, Galien ne se gêne pas d'apporter les lumières de sa science. Comme le note assez justement Moraux : « S'il n'est pas de bonne médecine sans philosophie, il n'est pas non plus, pourrait-on dire, de saine philosophie que celle qui résiste victorieusement aux examens que lui fait subir le médecin » (Moraux, 1981).

philosophiques majeures dans le débat entre empiriste et rationaliste, débat qui s'étendait bien au-delà de la médecine, sont étonnamment rares<sup>15</sup>. C'est uniquement avec l'ascension du pyrrhonisme, qui s'est particulièrement rapproché de la secte empirique, qu'on verra des philosophes s'immiscer dans ce débat. La relation qu'entretenait le pyrrhonisme avec la secte empirique demeure toutefois imprécise encore aujourd'hui<sup>16</sup>. Frede en conclut qu'il est indispensable d'étudier l'Œuvre de Galien, qui constitue une ressource très féconde pour reconstruire l'histoire de la philosophie et de la médecine, et ce, même si l'on devait en conclure que sa contribution philosophique était finalement modeste<sup>17</sup>. Les sections suivantes seront consacrées aux problèmes historiques et méthodologiques que soulève l'appréciation philosophique de l'œuvre de Galien.

### *Galien contre la tradition*

Dans le traité *Sur mes propres opinions*, le médecin de Pergame établit un récapitulatif assez succinct des opinions et des conclusions auxquelles il serait parvenu au courant de sa vie. Assez paradoxalement, c'est surtout pour les doutes que l'auteur y émet que le traité a fait couler beaucoup d'encre. Nous en citerons un passage afin de donner au lecteur une vague idée des apories dont Galien fait part :

Que l'univers soit incréé ou créé, qu'il y ait quelque chose après lui au dehors ou bien rien, parce que j'affirme être dans l'ignorance face à de telles questions, j'ignore aussi évidemment quelle est la nature du créateur de toutes choses dans l'univers, s'il est incorporel ou corporel, et bien davantage, en quel lieu il réside<sup>18</sup>.

Galien exprime des réserves semblables à propos de l'âme, au sujet de laquelle il avoue être incapable de déterminer de quelles substances elle se compose<sup>19</sup>. Ce refus de se prononcer sur des

---

<sup>15</sup> Frede, Michael, « On Galen's Epistemology », in *Galen: Problems and Prospects*, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p.72.

<sup>16</sup> *Idem*.

<sup>17</sup> Frede, Michael, « On Galen's Epistemology », in *Galen: Problems and Prospects*, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p. 67. Paul Moraux (1981) exprime une pensée semblable : « Pour bien interpréter la philosophie de Galien, il faudrait la situer dans le contexte de l'époque. Malheureusement, faute de données suffisantes, nous ne sommes pas toujours capables de le faire. » (ici, p. 105).

<sup>18</sup> *De propriis placitis*, CMG (V 3,2 56), tr. Antoine Pietrobelli dans « Galien agnostique : un texte caviardé par la tradition », *Revue des Études Grecques*, vol. 126, no. 1, 2013, pp. 103-135. Nous optons pour la traduction de Pietrobelli, plus fidèle au texte d'origine plutôt que celle de Nutton, CMG, (V 3,2 Berlin 1999). En effet, au moment où Nutton a effectué la traduction de ce manuscrit, le Thessalonicensis Vlatadon 14, trouvé par Pietrobelli en 2005 et qui préserve le texte grec dans son intégralité, n'avait pas encore été découvert.

<sup>19</sup> *De propriis placitis*, CMG, (V 3,2 59)

thèmes métaphysiques, qui deviendront souvent incontournables pour les philosophes néoplatoniciens et médiévaux, aura tôt fait de lui valoir une réputation de philosophe médiocre dans l'histoire de la philosophie.

Certaines sources arabes allèguent notamment une polémique entre Galien et son contemporain, le philosophe péripatéticien Alexandre d'Aphrodise, au sujet d'une critique de Galien à l'endroit d'Aristote concernant le mouvement. Alexandre aurait apparemment écrit deux traités à l'adresse de Galien, en plus de s'être opposé à ce dernier sur des problèmes philosophiques concernant l'utilité de la logique ou sur la nature de l'espace et du temps<sup>20</sup>. Fazzo a soutenu que l'antagonisme entre les deux auteurs est plutôt douteux et que nous devrions nous méfier de l'authenticité de ces deux traités<sup>21</sup>. Plus récemment, Harari a contesté cette interprétation en soutenant que l'argument de Fazzo, qui repose sur le témoignage de Simplicius, ne permet pas d'écarter la possibilité d'un désaccord théorique entre Galien et Aristote<sup>22</sup>. Quoiqu'il en soit, Fazzo indique que cette polémique nous renseigne surtout sur le climat culturel du monde arabe et sur sa volonté de s'affranchir de Galien : « Ainsi, avec Alexandre contre Galien, semble être rétrospectivement mise en scène une réaction à l'hégémonie du galénisme régnant [...], en tant qu'expression d'une émancipation plus générale du primat de la médecine sur la culture philosophique<sup>23</sup>. » En définitive, que cette polémique soit artificielle ou non va bien au-delà de notre propos. On en retient surtout que les doutes émis par Galien n'ont pas eu très bonne presse auprès des philosophes. On ne s'étonne donc pas à la lecture du commentaire d'al-Mantiqî, qui, en retraçant la biographie de Galien, écrit :

Quand à la fin de sa vie, Galien composa le *Sur mes propres opinions*, il reconnut son ignorance et confessa qu'il était découragé par les problèmes dont débattaient les philosophes. Ce qui fit remarquer à Alexandre

---

<sup>20</sup> Nutton, Vivian, « Galen in the Eyes of His Contemporaries », *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 58, no. 3, Fall 1984, p. 319. Les deux traités en question s'intitulent *A refutation of Galen 'On the possible'* and *A refutation of Galen 'On the first mover'*.

<sup>21</sup> Fazzo, Sylvia, « Alexandre d'Aphrodise contre Galien : la naissance d'une légende », *Philosophie Antique*, vol. 2, 2002, p. 117-8.

<sup>22</sup> Harari, Orna, « Alexander against Galen on Motion: A Mere Logical Debate? », in Caston, Victor, dir., *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, Oxford University Press, 2016, p. 220. Pietrobello met lui aussi en doute l'interprétation de Fazzo dans Pietrobello, Antoine, « Galen's Early Reception (Second–Third Centuries) », in Bouras-Vallianatos, Petros et Barbara Zipser, dir., *Brill's Companion to the Reception of Galen*, Brill, 2019, pp. 11-37.

<sup>23</sup> Fazzo, « Alexandre d'Aphrodise contre Galien : la naissance d'une légende », p. 141.

d'Aphrodise que Galien avait dépensé quatre-vingts années de sa vie pour arriver à la conclusion qu'il ne savait rien<sup>24</sup>.

L'absence de positionnement quant à certains enjeux philosophiques majeurs a été perçue par la tradition philosophique comme la conséquence de l'incapacité de Galien à comprendre et à apprécier la nature des positions et des problèmes en philosophie. Maïmonide, théologien juif du XIIe siècle, dira de Galien qu'il est « un homme déviant et inexact qui est ignorant de la plupart des choses dont il parle, si ce n'est la science médicale<sup>25</sup> ». La pensée médicale de Galien n'est toutefois pas en reste. La rigueur mathématique qu'il se targuait d'apporter à l'art médical et qui fut d'abord un objet de louange est devenue la cible des critiques : « Quelques siècles plus tard, le célèbre médecin et philosophe Al-Râzî, le Rhazès des Latins, reprocha au médecin de Pergame dans ses *Doutes sur Galien* d'avoir l'esprit trop géométrique et d'avoir commis certaines erreurs en raison de cette pratique trop poussée des mathématiques<sup>26</sup>. » On se contentera de souligner qu'il est assez curieux qu'autant d'efforts aient été déployés pour discréditer Galien si celui-ci était un philosophe aussi médiocre que ses détracteurs le laissent entendre<sup>27</sup>.

Nous verrons à présent que ces jugements plutôt sévères, loin de s'être estompés, trouvent de nombreux échos chez des auteurs plus modernes. Dans les quelque dix pages consacrées à Galien dans sa volumineuse étude sur le développement historique de la philosophie grecque, Eduard Zeller conclut que l'éclectisme restreint de Galien était la conséquence naturelle d'une pensée qui n'accorderait d'importance qu'aux connaissances ayant des conséquences pratiques<sup>28</sup>. Concernant les aveux d'ignorances mentionnés plus tôt, Donini a récemment soutenu que l'agnosticisme de Galien n'avait en fait rien de particulièrement songé. Pire encore, il semble

---

<sup>24</sup> Traduit dans Boudon-Millot, Véronique, « L'apport des sources arabes à la biographie de Galien », in Brunet, Philippe et Marie-Pierre Noël, dir., *Actes de la table ronde Vies anciennes d'auteurs grecs : mythe et biographie (Université François Rabelais, 15 juin 1994)*, Tours, Université François Rabelais, Département d'études helléniques et néo-helléniques, 1998, p. 69.

<sup>25</sup> Pietrobelli, Antoine, « Galien agnostique : un texte caviardé par la tradition », p. 127.

<sup>26</sup> Pietrobelli, « Le modèle des démonstrations géométriques dans la médecine de Galien », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 1, no. 2, 2009, p. 129-130.

<sup>27</sup> Pietrobelli, « Galien agnostique » fait des remarques similaires lorsqu'il affirme : « P. L. Donini considère ainsi que l'indépendance des doctrines de Galien vis-à-vis des écoles philosophiques sur les questions de l'âme ou de la création de l'univers n'a rien de particulièrement profond et qu'il s'agit d'une position assez ordinaire. Pour Donini, l'attitude de Galien révèle en fait son inaptitude à apprécier les subtilités des problèmes soulevés dans les débats entre écoles. Pourquoi tant d'acharnement et de mépris, si l'agnosticisme de Galien était si anodin ? » (Ici, p. 128)

<sup>28</sup> Zeller, Eduard, *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung V.3.1*, Leipzig, O.R. Reiland, 1922, p. 862.

suggérer que la suspension du jugement chez Galien relèverait tout bonnement d'un manque d'acuité philosophique<sup>29</sup>.

Enfin, dans son étude sur le moyen-platonisme, Dillon a consacré deux pages à Galien puisque celui-ci aurait vraisemblablement été l'élève d'Albinos et d'un pupille de Gaius. Toutefois, étant donné l'état trop fragmentaire des commentaires de Galien sur le *Timée*, qui se concentrent d'ailleurs principalement sur les propos physiologiques tenus par Platon, Dillon conclut tièdement que le témoignage du médecin de Pergame présente peu d'intérêt pour l'approfondissement de nos connaissances sur le moyen-platonisme<sup>30</sup>. On pourrait néanmoins faire valoir que le portrait de Galien que nous avons présenté dans cette section est trop arbitraire et ne se concentre que sur les témoignages négatifs. Le point que nous avons cherché à établir, maladroitement peut-être, n'est pas que l'histoire de la philosophie s'est unilatéralement acharnée sur Galien, cela serait plutôt difficile à défendre considérant la réception plutôt positive avec laquelle il est accueilli chez certains auteurs<sup>31</sup>. La sélection des témoignages qui ont été présentés procède plutôt d'un choix stratégique, celui de regrouper les critiques de la pensée de Galien autour d'un axe central. Ces critiques gravitent généralement autour du refus de Galien de se positionner sur plusieurs enjeux majeurs pour la philosophie. S'agissant des objections plus récentes, c'est surtout la trop grande indépendance de Galien vis-à-vis des courants philosophiques de son époque qui sert de prétexte pour l'écarter. À notre avis, ces critiques convergent vers un élément constitutif de la pensée de Galien, son éclectisme.

### *Galien philosophe, un enjeu méthodologique ?*

Enfin, notre projet suppose une question que nous aurions souhaité éviter, mais à laquelle il est incontournable de répondre à présent : « qu'est-ce qu'un philosophe ? ». Posée ainsi, cette question peut cependant paraître absurde. L'idée qu'il soit possible d'opérer une scission nette

---

<sup>29</sup> Donini, P. L., « Galeno e la filosofia », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal*, 1992, p. 3502-3503.

<sup>30</sup> Voici le commentaire, en longueur, de Dillon : « I cannot claim to have gone through in any detail the voluminous works of Galen, and it is possible that this summary judgment on him does less than justice to his value for the history of Platonism, but it seems to me that it is precisely his virtues of independence of mind and attachment to autopsy and experiment that lessen his usefulness for our purpose. Certainly nothing emerges at first sight that contributes to our knowledge of the distinctive doctrines of the 'School of Gaius'. » Dillon, John M., *The middle platonists, 80 B.C. to A.D. 220*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1996, p. 340.

<sup>31</sup> Bien qu'il soit manifeste que c'est davantage pour son volet médical que la pensée galénique a obtenu sa postérité, sa réception dans les milieux philosophiques est loin d'être entièrement négative. Sur la réception de Galien, on peut notamment consulter l'ouvrage fraîchement imprimé de Bouras-Vallianatos, Petros et Barbara Zipser, dir., *Brill's companion to the reception of Galen* Leiden, Brill, 2019.

parmi les penseurs antiques, entre ceux qui sont dignes d'être appelés « philosophes » et ceux qui ne sont que « physiciens », nous semble entièrement puérile. Cette attitude relève, entre autres, d'une mécompréhension du lien qu'entretenaient la philosophie et la médecine dans la pensée antique<sup>32</sup>.

On anticipe toutefois d'autres écueils qui surgissent d'appeler Galien « philosophe ». En effet, la plupart des solutions envisagées se révèlent plutôt infructueuses. Dans une certaine mesure, Galien se considérait philosophe<sup>33</sup>. Malgré cela, ce témoignage n'est manifestement pas d'un grand secours dans notre contexte. À vrai dire, on s'aperçoit très tôt que toute approche « essentialiste » qui consisterait à soutenir que les philosophes ont des traits communs essentiels autorisant à les subsumer sous une catégorie commune est tout simplement inopérante. Nous n'évoquerons que deux dangers planant sur ce type de critère et qui nous semblent suffisants pour rejeter cette approche. D'abord, on risquerait d'être victime d'anachronisme : la manière dont on définit les philosophes aujourd'hui, si tant est qu'on pratique encore ce genre d'exercice, ne garantit pas que nos critères s'appliquent à l'époque à laquelle appartient Galien. Si cela n'est pas suffisant pour convaincre d'abandonner cette approche, on pourra toujours argumenter que le choix du critère sera nécessairement arbitraire et ne fera que refléter les préjugés de celui qui l'endosse.

Une seconde option, plus prometteuse, consiste à emprunter l'idée des « airs de famille » formulée par Wittgenstein. En adoptant cette approche, aucun besoin de traits communs, il suffit

---

<sup>32</sup> La séparation nette qui existe aujourd'hui entre médecine et philosophie est inappropriée pour comprendre la relation que ces deux sciences entretenaient dans l'Antiquité. Dans Eijk, Ph J. van der, *Medicine and philosophy in classical antiquity: doctors and philosophers on nature, soul, health and disease*, Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press, 2005., on peut lire "The title of this volume still refers to 'medicine' and 'philosophy' as distinct disciplines, and to some extent this is appropriate, for there were important differences between the two areas. Yet the longer one studies this material, the more one realises that too rigid a use of these and similar labels is in serious danger of concealing the very substantial overlap that existed between the various areas of activity. In particular, it is in danger of misrepresenting the views which the main protagonists in Greek thought had about the disciplines or intellectual contexts in which they positioned themselves. Moreover, it would be quite misleading to present the relationship between 'doctors' and 'philosophers' in terms of interaction between 'science' and 'philosophy', the 'empirical' and the 'theoretical', the 'practical' and the 'systematical', the 'particular' and the 'general', or 'observation' and 'speculation'. To do this would be to ignore the 'philosophical', 'speculative', 'theoretical' and 'systematic' aspects of Greek science as well as the extent to which empirical research and observation were part of the activities of people who have gone down in the textbooks as 'philosophers'. Thus Empedocles, Democritus, Parmenides, Pythagoras, Philolaus, Plato, Aristotle, Theophrastus, Strato, but also later thinkers such as Sextus Empiricus, Alexander of Aphrodisias, Nemesius of Emesa and John Philoponus took an active interest in subjects we commonly associate with medicine." (ici, p. 10).

<sup>33</sup> Dans le *Ord.Lib.Prop.*, Galien affirme par exemple : « Si je ne m'étais pas appliqué ma vie tout entière à m'entraîner aux principes de la médecine et de la philosophie, je n'aurais rien su d'important. » Galien. *Ord.Lib.Prop.*, Boudon-Millot 100, IV. 5 = Kühn (I. 60). tr. Boudon-Millot.

que certaines entités, dans notre cas, des philosophes, entretiennent des liaisons ou encore des similarités<sup>34</sup>. La section « Galien contre la tradition » traçait justement ce genre de filiation entre Galien et de nombreux philosophes. On pourrait toujours faire la remarque que le critère wittgensteinien agit comme une épée de Damoclès puisque la plupart des commentaires énoncés étaient assez critiques à l'égard des compétences philosophiques de Galien. Cela ne constitue pas pour autant une objection bien sérieuse à notre avis. D'abord, parce que nous nous sommes volontairement concentrés sur les témoignages négatifs<sup>35</sup>. Ensuite, parce que la philosophie est une discipline se définissant souvent par ses rapports antagonistes. S'il y a une discipline où l'accumulation des critiques ne devrait jamais nous dissuader d'étudier un auteur, c'est bien ici.

Enfin, la troisième option, qui nous apparaît comme la plus intéressante et qui est celle que nous utiliserons, consiste à répondre de manière positive à la question posée plus haut en affirmant plutôt trivialement qu'un philosophe est quelqu'un ayant contribué, de près ou de loin, au développement de la philosophie. Nous envisageons deux manières de satisfaire à cette nouvelle définition. La première, plutôt diachronique, consisterait à évaluer l'influence de Galien sur les philosophes qui lui ont succédé. Autrement dit, il faudrait regarder comment l'œuvre de Galien a influencé les débats et les questions posées par les philosophes après lui, puis comment ceux-ci l'ont accueilli et ont répondu aux nouveaux défis qu'il a édifiés. Cette approche nécessiterait d'étudier la réception de Galien parmi les cercles philosophiques ou par certains penseurs comme le pseudo Alexandre d'Aphrodise, Clément d'Alexandrie, Némésios, Thémistios, sans nommer la myriade des philosophes arabes qui ont commenté son Œuvre. La seconde, moins diachronique cette fois, consiste à étudier comment Galien répond à certaines interrogations et aborde des problèmes sur lesquels se sont penchés les philosophes avant lui. Suivant cette approche, ce sont les problèmes abordés et les solutions offertes qui nous intéresseront plutôt que leurs réceptions, bien qu'il ne soit pas exclu que nous regardions sommairement si d'autres après lui ont apprécié ou critiqué ces solutions. Parmi ces deux manières d'envisager ce que l'on pourrait considérer comme une contribution philosophique, c'est la seconde que nous retiendrons. L'avantage d'emprunter cette voie est qu'elle nous

---

<sup>34</sup> Wennerberg, Hjalmar, « The concept of family resemblance in Wittgenstein's later philosophy », *Theoria*, vol. 33, no. 2, 2008, p. 107. Wennerberg distingue une version forte et une version faible de la thèse de Wittgenstein. Ces considérations vont au-delà de notre propos.

<sup>35</sup> Dans la section *Testimonia* de l'introduction générale aux traités de Galien au CUF, Véronique Boudon-Millot recense les principaux témoignages sur Galien. Quelques-uns d'entre eux font figurer le nom de Galien au côté de ceux d'Hippocrate, de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Euclide, de Xénophon, de Pyrrhon et d'Épicure (il ne s'agit pas d'une liste exhaustive.). Boudon-Millot, *Introduction générale...*, p. LXXXVI.

permettra de répondre à l'objection de Donini. Ce dernier fait valoir que même si Galien mérite vraisemblablement sa place dans la tradition philosophique en raison de l'influence qu'il y a exercée et malgré le consensus selon lequel l'originalité du médecin de Pergame résiderait dans ses contributions à la logique, à l'épistémologie et à la théorie des sciences de son époque, il est aujourd'hui pratiquement impossible d'identifier les contributions strictement philosophiques d'origine galénique<sup>36</sup>. Ces propos, bien qu'ils nous apparaissent trop peu indulgents, mettent pourtant en lumière une exigence que notre étude devra satisfaire : on ne peut se contenter de souligner que Galien a contribué au développement de la philosophie de son époque. Une étude concluante devra indiquer la nature de cette contribution et comment celle-ci constitue un raffinement ou une innovation pour l'histoire de la pensée philosophique. Dans ce mémoire, nous soutiendrons qu'il est possible d'identifier de telles contributions chez Galien, notamment par l'approche éclectique qu'il préconise, mais aussi par certaines réflexions plus spécifiques qu'il a entretenues, comme celle au sujet des arts stochastiques. En ce sens, nous examinerons si l'éclectisme de Galien constitue une solution permettant de répondre aux problèmes épistémologiques et métaphysiques avec lesquels ses contemporains devaient composer. De manière générale, nous défendrons l'hypothèse selon laquelle les traits caractéristiques de l'éclectisme de Galien, qui sont relativement inimités, représentent une proposition intéressante par rapport aux positions médicales et philosophiques de son époque.

## Objectif et hypothèses proposées

Dans l'introduction nous avons évoqué deux raisons préliminaires pour lesquelles l'étude de l'éclectisme de Galien nous semblait être une voie prometteuse à la réhabilitation de sa pensée philosophique. La section qui suit sera l'occasion d'approfondir et de justifier les raisons qui motivent ce choix. L'objectif poursuivi sera notamment de montrer comment l'étude du caractère éclectique de la pensée de Galien est en mesure de surmonter les défis tracés dans la problématique. La première vertu de l'approche que nous préconisons est qu'elle prend un point de départ relativement incontesté. Plus précisément, nous avons vu que la plupart des critiques

---

<sup>36</sup> Dans « Galeno e la filosofia », P. L. Donini écrit : « Sembra che ci sia oggi un consenso quasi generale nel riconoscere che la parte più originale, più vitale e più importante del pensiero di Galeno sta nei contributi da lui dati alla logica, alla gnoseologia e alla teoria della scienza [...], sembra difficile indicare un contributo importante di carattere strettamente filosofico che si possa considerare specificamente galenico », p. 3502. À notre avis, exiger des contributions entièrement philosophiques, peu importe ce que cela signifie, relève d'une mauvaise compréhension de la relation entre la philosophie et les sciences dans l'Antiquité comme nous l'avons fait valoir un plus haut.



contemporaines de Galien s'accordent pour dire que sa pensée revêt indéniablement un caractère éclectique. L'origine du désaccord se situe plus en aval. La majorité des auteurs reconnaissent qu'il était un penseur éclectique, mais certains y accordent une valeur positive, tandis que d'autres sont très prompts à y voir une faiblesse. Notre travail sera de soutenir, contre ces derniers, que la connotation négative associée à l'éclectisme du médecin de Pergame est injustifiée. De surcroît, nous avons de bonnes raisons de croire que l'éclectisme de Galien représente un choix stratégique tant pour comprendre sa pensée philosophique que pour apprécier ses contributions.

Cette thèse a notamment été défendue par Frede. Selon ce dernier, la raison principale pour laquelle Galien est négligé des philosophes réside en grande partie dans sa réputation d'être un penseur éclectique. Cette hypothèse nous semble d'autant plus plausible qu'elle rejoint certaines des critiques exposées précédemment. En outre, il est difficile d'ignorer la très mauvaise presse qu'a reçue l'éclectisme dans la littérature contemporaine :

Nowadays everyone agrees that eclecticism, viewed as a general feature of a stage of ancient thought, was a very bad thing ; that philosophy from the end of the second century B.C., or from the first century B.C., to Plotinus, was bad, and that it was bad above all because it was eclectic, is a widespread conviction even among Classical scholars<sup>37</sup>.

Dans son texte visant à mettre à jour les différentes significations du terme « éclectisme », Donini, pourtant si critique à l'égard de l'agnosticisme de Galien, voit dans l'éclectisme de ce dernier un cas relativement *sui generis* : « As for Galen's anti-dogmatic eclecticism, it is difficult to find even one ancient philosopher who reproduces his features exactly<sup>38</sup>. » Pour Frede, c'est précisément l'aspect très singulier de l'éclectisme galénique qui devrait nous inciter à l'étudier. Galien, à l'instar des philosophes éclectiques associés au moyen-platonisme, reproduit certains traits caractéristiques de l'éclectisme de l'époque, bien qu'il s'en écarte également sur de nombreux points<sup>39</sup>. Son antidogmatisme, que Frede n'hésite pas à mettre en parallèle avec l'attitude sceptique de l'Académie, le rend tout à fait hostile à se réclamer d'une école

---

<sup>37</sup> Donini, P. L., « The History of the Concept of Eclecticism », in Dillon, John Myles et Anthony Arthur Long, dir., *The question of « eclecticism »: studies in later Greek philosophy*, Berkeley, Calif., Univ. of California Press, 1996, p. 18.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p.33. Donini suit l'interprétation de P. Moraux défendu dans *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, Band 2, Berlin-New York, 1984, p. 687-808, ici p. 791

<sup>39</sup> Frede, « On Galen's Epistemology », p. 70. Parmi ces traits communs, Frede identifie entre autres l'influence de la philosophie stoïcienne, malgré une attitude souvent critique envers celle-ci, ou encore l'admiration pour Platon.

particulière<sup>40</sup>. De plus, cet antidogmatisme se traduit par le refus catégorique de Galien de statuer sur certaines questions qu'il juge indécidables. Pour Frede, ces traits propres à l'éclectisme galénique devraient nous amener à s'y intéresser : « Galen's very eclecticism turns out to be of such a distinctive kind as to set him apart from his philosophical contemporaries<sup>41</sup>. »

L'étude du caractère éclectique de la philosophie galénique et de sa médecine<sup>42</sup> nous paraît donc être le meilleur chemin à suivre afin d'actualiser l'importance d'étudier sa pensée. La forme particulière d'éclectisme endossée par Galien se traduit souvent par une aversion pour le sectarisme, comme en témoigne le passage suivant : « [Martialos] demanda à l'un de mes amis à quelle secte j'appartenais. Il apprit ainsi que je qualifiais d'esclaves ceux qui se disent hippocratéens ou praxagoréens ou se réclament de quelque autorité, mais que je choisisais (ἐκλέγοιμι) ce qu'il y avait de bon dans chaque école<sup>43</sup>. » Une étude complète de l'éclectisme de Galien devra forcément tenter d'esquisser les critères dont il se sert pour faire l'examen des différentes doctrines et qui lui permettent de trier parmi ce qu'il juge bon de rejeter ou d'emprunter aux écoles philosophiques. Cela nous permettra de rapprocher la pensée épistémologique de Galien avec son éclectisme. En procédant de la sorte, nous croyons qu'il nous sera possible de répondre aux différentes critiques contemporaines en montrant que l'éclectisme de Galien est intimement lié à sa réflexion sur les démonstrations, qui circonscrivent les limites de la connaissance. Lorsque les critères de sélection dont Galien fait usage pour se guider à travers le choix des meilleures doctrines échouent, son éclectisme se traduit par une attitude teintée de scepticisme, qui consiste à refuser de spéculer dans un domaine où les opinions se limitent à être tout au plus plausibles<sup>44</sup>. Ainsi, le refus de se positionner par rapport à certains enjeux philosophiques importants doit être compris avant tout comme la conséquence de

---

<sup>40</sup> *Ibid*, p. 71.

<sup>41</sup> *Idem*.

<sup>42</sup> Dans Hankinson, R. J., « Galen's Philosophical Eclecticism », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal*, 1992, pp. 3505-3522., l'auteur soutient que le syncrétisme philosophique de Galien se retrouve aussi dans son attitude vis-à-vis les théories médicales (ici, p. 3508).

<sup>43</sup> Galien. *De Libris Propriis*, Boudon-Millot 138, I. 8-9 = Kühn (XIX. 13), tr. Paul Moraux, *Souvenirs d'un médecin*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 147. La question de l'appartenance aux sectes médicales ou aux écoles philosophiques et les prétentions éclectiques de Galien seront détaillées au prochain chapitre. Sur la question de ce qui composait une secte (αἵρεσις), H. von Staden. « Hairesis and Heresy: The Case of the Haireseis Iatrikai » in Meyer Ben. F., et E. P. Sanders, dir., *Jewish and Christian Self-Definition vol. 3*, London, SCM Press, 1982, pp. 76-100.

<sup>44</sup> Debru, Armelle, « Expérience, plausibilité et certitude chez Galien », in López Férez, Juan Antonio, dir., *Galeno : obra, pensamiento e influencia ; (coloquio internacional celebrado en Madrid, 22 - 25 de marzo de 1988)*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991, pp. 33.

l'éclectisme de Galien, qui cimente sa pensée et sert de point de départ à sa réflexion philosophique.

## Division des chapitres

Notre mémoire se divisera en quatre chapitres. Le premier chapitre aura pour objectif de fournir une meilleure compréhension de la pensée de notre auteur, ce qui nécessitera de la situer au sein du portrait scientifique et philosophique de son époque. Pour ce faire, nous expliquerons d'abord quel est le lien unissant philosophie et médecine dans la pensée de Galien, tout en prenant soin d'exposer la manière dont il concevait le progrès scientifique. Dans la même veine, nous étudierons les différentes sectes médicales ainsi que les écoles philosophiques en présence à son époque. Malgré son rejet partiel, voire entier parfois, de certains courants philosophiques et médicaux, il est indéniable qu'au cours de sa longue vie, Galien a développé des affinités avec certains penseurs, notamment Platon et Hippocrate. Il s'est pourtant toujours targué de son indépendance doctrinale et, pour cette raison entre autres, sa relation à la philosophie est demeurée conflictuelle à plusieurs égards. Le premier chapitre sera donc l'occasion de faire la lumière sur ces enjeux. Nous examinerons également les derniers développements concernant l'histoire de l'éclectisme. Nous argumenterons par ailleurs que l'utilisation de cet outil de catégorisation souffre d'un usage trop rigide qui le rend inopérant, et qu'il serait bénéfique d'adopter une définition plus flexible.

Dans le second chapitre, nous nous pencherons sur un opuscule de Galien, le *De optima doctrina*. Plus précisément, notre mémoire contiendra une traduction inédite de ce traité, qui sera précédé d'une introduction visant à éclaircir le contexte dans lequel se situe le texte, l'objectif poursuivi par l'auteur, les concepts qu'il mobilise ainsi que les destinataires. Bien que le *Du meilleur enseignement* nous renseigne peu sur la méthode des démonstrations, il trace le climat intellectuel dans lequel baignait Galien et nous informe particulièrement sur sa relation avec le scepticisme académique et pyrrhonien. Par ailleurs, le traité nous renseigne également sur l'importance des métiers techniques dans la pensée de Galien. Le progrès indéniable dont ces derniers profitent et la possibilité de transmettre ces savoirs servent d'exemple paradigmatique afin de mettre en échec les apories sceptiques. En somme, en plus de constituer une contribution à l'avancement des travaux sur Galien, notre traduction permettra de couvrir certains thèmes que le premier chapitre aurait pu négliger.

Le troisième chapitre sera consacré à la mobilisation des outils conceptuels développés dans les sections précédentes. Cette analyse, qui se concentrera exclusivement sur l'aspect épistémologique de la pensée de Galien, aura pour objectif d'explicitier le *modus operandi* des démonstrations. À notre avis, la méthode des démonstrations s'impose comme une clef de voûte pour la compréhension de la pensée de cet auteur. Elle permet de comprendre le type de connaissance que Galien cherchait à atteindre pour la médecine et comment il entendait la faire progresser, mais nous renseigne également sur sa relation parfois conflictuelle avec la philosophie théorique et sur ses doutes à l'endroit de sujets pour lesquels il jugeait impossible de parvenir à des connaissances sûres. Le troisième chapitre sera également l'occasion d'insister sur le lien qui unit l'éclectisme aux démonstrations dans la pensée de Galien.

Enfin, le dernier chapitre sera dédié à l'analyse de la réflexion sur les arts stochastiques chez Galien. Plus précisément, il s'agira d'abord de s'intéresser à la manière dont Galien s'y prend pour réconcilier ce qu'on pourrait considérer comme deux pans de l'art médical, le volet thérapeutique et le volet plus théorique, tel que l'anatomie. À la suite de quoi, nous examinerons les réponses apportées par les prédécesseurs de Galien, majoritairement des philosophes, afin d'expliquer la faillibilité inhérente à la médecine. Puis, nous verrons comment Galien s'y prend pour rendre compte du même problème dans une optique plus informée par la médecine que par la philosophie. Les conclusions du quatrième chapitre, qui s'apparente à une étude de cas à bien des égards, nous fourniront le matériel nécessaire pour infirmer les propos de Donini selon lesquels il apparaît impossible d'identifier une contribution strictement philosophique d'origine galénique. En montrant que Galien apporte une solution pertinente à un thème qui jusqu'alors n'avait été étudié que par des philosophes, nous croyons être en mesure d'invalidier l'idée inopportune qu'il n'a que peu ou pas contribué à la philosophie de son époque.

## Premier chapitre : Le contexte intellectuel et philosophique à l'époque de Galien

L'objectif du chapitre tient en quelques mots : contextualiser le rapport de Galien avec le paysage culturel, scientifique et philosophique de son époque. Ces thèmes, souvent épars et sans ligne directrice qui les lie, il nous apparaît pourtant nécessaire de les aborder. Évidemment, l'ampleur du sujet légitime les raccourcis que nous prendrons et qui donneront parfois un aspect décousu au

texte. Toutefois, ces pages fourniront les outils conceptuels qui seront pour la plupart mis à profit dans les approfondissements des chapitres subséquents.

### 1.1 Le rôle de la philosophie dans la réflexion médicale de Galien : *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*

Galien est l'auteur d'un traité intitulé *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, dans lequel il soutient, conformément au titre, que celui qui veut parfaire sa pratique de l'art médical devra aussi s'adonner à la philosophie. Pour donner du poids à son affirmation, Galien s'empresse de souligner qu'Hippocrate tient des propos similaires en soutenant que l'astronomie et la géométrie contribuent à la médecine<sup>45</sup>. Avant de détailler plus en profondeur les raisons qui motivent Galien à affirmer que la philosophie est nécessaire à celui qui veut exceller en médecine, il convient toutefois d'explicitier comment celui-ci définit et conçoit la philosophie. Sa conception, peu originale au reste, Galien l'hérite en bonne part des anciens, desquels il se sent proche et il n'hésite pas à contraster avec les soi-disant philosophes contemporains qu'il côtoie. Un philosophe, c'est donc d'abord quelqu'un qui valorise la connaissance au plus haut point, mais aussi qui oriente ses choix et, de manière générale, sa vie à la poursuite de ce bien<sup>46</sup>. Selon Véronique Boudon-Millot, cet idéal de la vie philosophique chez Galien trouve son plus proche parent dans le mode de vie aristotélécien du savant dévoué à ses études<sup>47</sup>. Cette conception de la philosophie comme un mode de vie à part entière insuffle d'ailleurs une nouvelle dimension au caractère très autobiographique de l'œuvre du médecin de Pergame.

Comme nous l'avons déjà mentionné, Galien divise la philosophie en trois domaines, soit la logique, la physique et l'éthique, en conformité avec la pensée de son époque. À chacune de ces disciplines sont associées des fonctions particulières qui serviront aux médecins. Nous passerons brièvement en revue l'utilité de la logique et de la physique pour la pratique de la médecine, pour ensuite nous attarder plus longuement sur l'utilité de l'éthique. Si nous désirons mettre l'accent sur l'apport éthique dès maintenant, c'est que cet aspect sera tranquillement délaissé par la suite étant donné qu'il s'avère moins de circonstances pour nos recherches.

---

<sup>45</sup> Galien. *Quod optimus medicus sit quoque philosophus*, Boudon-Millot 285, I. 2 = Kühn (I. 53).

<sup>46</sup> Boudon-Millot, Véronique, « Galen's bios and methodos: from ways of life to path of knowledge », in Gill, Christopher, Tim Whitmarsh et John M. Wilkins, dir., *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 189.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 187.

### 1.1.1 Logique

Pour Galien, l'utilité de la logique ne se limite pas à la médecine, elle joue un rôle important dans bien d'autres sciences. Pour cause, les multiples fonctions qu'elle accomplit sont indispensables pour parvenir à des vérités. Parmi ces fonctions, on retrouve entre autres la tâche de discerner le vrai et le faux, le consistant et l'inconsistant, puis celle d'identifier les sophismes et les raisonnements fallacieux<sup>48</sup>. Mais ce qui intéresse le plus Galien dans l'enseignement de la logique en philosophie, c'est d'acquérir une méthode pour mener des démonstrations :

Voyant que tous les hommes sans exception, dans les questions controversées, déclarent en apporter personnellement une démonstration et s'emploient à réfuter ceux qu'ils côtoient, il n'est rien, en tout premier lieu, que je ne me sois autant empressé d'apprendre que la théorie de la démonstration ; et je jugeai bon de le faire auprès des philosophes – car c'était eux, à ce que j'entendais dire, qui l'enseignaient – et au cas où ils dispenseraient un autre enseignement portant sur la partie logique de la philosophie, de la garder pour plus tard<sup>49</sup>.

Il est plutôt évident, d'après ce passage, que l'intérêt de Galien pour la logique est profondément marqué par une forme d'utilitarisme. Cette attitude, comme le souligne Barnes, Galien la partage avec son contemporain Alexandre d'Aphrodise. Pour ces auteurs, la logique ne devrait pas être étudiée en soi, mais uniquement pour les bénéfices qu'elle confère<sup>50</sup>. Ce point de vue mène notamment Galien à composer des ouvrages au ton polémique dans lesquels il réproche les écrits des philosophes qui pratiquent la logique sans intention pratique ni applications concrètes<sup>51</sup>.

### 1.1.2 Physique

Étonnamment, dans le *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*, l'importance accordée à la physique est moins considérable que celle consacrée à la logique et à l'éthique<sup>52</sup>. Cela n'implique évidemment pas que son utilité soit moindre. La raison nous venant naturellement à l'esprit est qu'on reconnaît sans trop de difficulté l'importance que la physique a pour la médecine. La nature très empirique de cet art rend indispensable l'apport de la philosophie naturelle et Galien

---

<sup>48</sup> Barnes, Jonathan, « Galen and the utility of logic », in Kollesch, Jutta et Diethard Nickel dir., *Galen und das hellenistische Erbe: Verhandlungen des IV. Internationalen Galen-Symposiums veranstaltet vom Institut für Geschichte der Medizin am Bereich Medizin (Charité) der Humboldt-Universität zu Berlin 18.-20. September 1989*, Stuttgart, Franz Steiner, 1993, p. 35.

<sup>49</sup> Galien. *De libris propriis*, Boudon-Millot 164, XIV. 1 = Kühn (XIX. 39), tr. Boudon-Millot,

<sup>50</sup> Barnes, « Galen and the utility of logic », p. 33.

<sup>51</sup> Morison, Ben, « Logic », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press, 2008, p. 74.

<sup>52</sup> Moraux, « Galien comme philosophe: la philosophie de la nature », p. 87.

semble donc moins porté à justifier son utilité, puisqu'elle est de toute manière quasi omniprésente dans la plupart de ses œuvres. Il prend toutefois la peine d'énoncer quelques-unes de ses fonctions, comme celle de connaître les éléments premiers et les mixtures qu'ils forment<sup>53</sup>. De manière générale, il s'agit en fait de connaître la nature du corps, comme Hippocrate avant lui l'a fait valoir : « pour ce qui est de la nature du corps, Hippocrate juge bon qu'on la connaisse précisément, arguant qu'elle est le fondement de tout raisonnement en médecine<sup>54</sup>. » Pour faire suite à la section précédente sur la logique, il faut comprendre que Galien est toujours soucieux de préserver une utilité pratique aux démonstrations. Or, puisque la médecine ne saurait se passer de cas particuliers, car, après tout, ce sont des individus avec lesquels les médecins composent, l'aspect physique y est prépondérant. Cela conduira Galien à intégrer certaines propositions concernant des particuliers dans ses démonstrations, malgré l'interdiction d'Aristote<sup>55</sup>.

### 1.1.3 Éthique

Les vertus associées à l'éthique, ainsi que les raisons pour lesquelles le médecin doit s'y exercer, sont de loin les plus nombreuses et les plus détaillées dans l'opuscule *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*. Selon son habitude, Galien s'en prend d'abord à ses contemporains en les contrastant avec les anciens, qu'il estime infiniment plus<sup>56</sup>. Puis, il énonce les préalables requis pour celui qui voudrait devenir un excellent médecin :

Aussi est-il nécessaire que celui qui se destine à être un tel médecin, non seulement méprise l'argent, mais en outre éprouve au dernier degré l'amour du travail. Or, il n'est pas possible d'être amoureux de son travail quand on s'enivre, que l'on fait bombance ou que l'on s'adonne aux plaisirs de l'amour [...] Car assurément le véritable médecin se révèle être un ami de la tempérance de même aussi qu'un compagnon de la vérité<sup>57</sup>.

Cet extrait ainsi que quelques autres tirés du même ouvrage, lorsqu'on les met en parallèle avec le passage du *Sur les doctrines d'Hippocrate et de Platon* qui sera présenté ci-dessous, ont donné lieu à un long débat concernant les motivations à pratiquer la médecine dans l'Antiquité. Le

<sup>53</sup> Galien. *Quod Optimus Medicus sit quoque Philosophus*, Boudon-Millot 290, III. 5-8 = Kühn (I. 60).

<sup>54</sup> *Ibid.*, Boudon-Millot 284-5, I. 3 = Kühn (I. 54), tr. Véronique Boudon-Millot.

<sup>55</sup> Morison, « Logic », p. 73. Ce point sera abordé avec plus d'attention dans les deux derniers chapitres.

<sup>56</sup> Galien. *Quod Optimus Medicus sit quoque Philosophus*, Boudon-Millot 287-288, II. 6-9 = Kühn (I. 56-7).

<sup>57</sup> *Ibid.*, Boudon-Millot 290, III. 4 = Kühn (I. 59), tr. Boudon-Millot.

passage en question semble militer en faveur de l'idée que la pratique de l'art médical reposait essentiellement sur des motifs personnels<sup>58</sup> :

En effet certains pratiquent l'art médical par égard pour l'argent, certains pour les exemptions de services publics qu'ils se voient accordés par les lois, certains par amour de leurs semblables, d'autres encore pour la réputation ou l'honneur qu'apporte cet art<sup>59</sup>.

En définitive, il semble que l'interprétation dominante des propos de Galien est fondée sur le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon* plutôt que sur le *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*. À ce titre, le choix de pratiquer la médecine était avant tout un choix personnel où l'éthique n'avait à peu près rien à voir. Naturellement, on pourrait se demander pourquoi Galien insiste autant sur l'importance que peuvent avoir certaines vertus morales pour le médecin, allant jusqu'à faire d'Hippocrate un médecin philanthrope, alors même que la philanthropie, en tant que motivation à pratiquer la médecine, est absente du corpus hippocratique<sup>60</sup>. Si Galien lui prête un caractère philanthropique ainsi qu'à d'autres médecins anciens, c'est essentiellement pour faire contrepoids à ses contemporains, qui pratiquent la médecine uniquement par amour de l'argent ou des honneurs : « Le mauvais régime suivi par mes contemporains et l'excès de considération accordée à la richesse plutôt qu'à la valeur personnelle sont cause de ce qu'il ne se rencontre plus de Phidias parmi les sculpteurs, d'Apelle parmi les peintres, non plus que d'Hippocrate parmi les médecins<sup>61</sup>. »

L'excellence, tant en médecine que dans les autres arts, ne dépend donc pas uniquement de la méthode qu'on aura apprise, mais aussi de la manière dont on conduit sa vie. Ainsi, Galien admet que l'apprentissage d'une méthode générale propre à un art peut s'apprendre en une seule année, mais que celui qui ne s'applique pas à s'y entraîner ne deviendra jamais un praticien

---

<sup>58</sup> Cette interprétation est soutenue entre autres par Feen, Richard Harrow, « The Moral Basis of Graeco-Roman Medical Practice », *Journal of Religion and Health*, vol. 22, no. 1, 1983, pp. 39-48.

<sup>59</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 564) = Kühn (V. 751) « τινὲς μὲν γὰρ ἔνεκα χρηματισμοῦ τὴν ἰατρικὴν τέχνην ἐργάζονται, τινὲς δὲ διὰ τὴν ἐκ τῶν νόμων αὐτοῖς διδομένην ἀλειτουργησίαν, ἔνιοι δὲ διὰ φιλανθρωπίαν, ὥσπερ ἄλλοι διὰ τὴν ἐπὶ ταύτῃ δόξαν ἢ τιμὴν » Traduction par nos soins.

<sup>60</sup> Concernant la philanthropie dans le *Serment d'Hippocrate*, voir Rocca, Julius, « Inventing an Ethical Tradition: A Brief History of the Hippocratic Oath », *Legal Ethics*, vol. 11, no. 1, 2008, pp. 23-40. Quant à sa place dans les traités *Du Médecin* et *Des Préceptes*, se référer à Edelstein, L., *Ancient medicine; selected papers of Ludwig Edelstein*, Johns Hopkins Press, 1967., où Edelstein écrit : « “Philanthropy,” then, in the two Hippocratic treatises designates a proper behavior toward those with whom the physician comes in contact during treatment ; it is viewed as a minor social virtue, so to say. » (ici, p.321-2) Depuis, cette interprétation a été contestée, notamment par Jouanna, Jacques, « La lecture de l'éthique hippocratique chez Galien », in Jouanna, Jacques et Hellmut Flashar dir., *Médecine et morale dans l'Antiquité*, Fondation Gardt, Vandoeuvre-Genève, 1997, pp. 211-253.

<sup>61</sup> Galien. *Quod Optimus Medicus sit quoque Philosophus*, Boudon-Millot 287, II. 6 = Kühn (I 57), tr. Véronique Boudon-Millot.



compétent<sup>62</sup>. Pour sa part, Boudon-Millot distingue entre autres trois significations de *Bios* qui toutes sont intimement liées avec la pratique de la médecine bien qu'à des degrés divers. Les capacités individuelles, la manière de mener sa vie et la longévité sont autant d'aspects qui entrent en considération dans la pratique d'un art et sans lesquels la méthode à elle seule ne saurait garantir aucun succès<sup>63</sup>. On comprend mieux désormais l'insistance de Galien sur l'apport éthique de la philosophie à la médecine : sans elle, même la logique et la physique sont insuffisantes pour former un excellent médecin. Cette attitude, comme le note encore une fois Boudon-Millot, est loin d'être originale. Galien rattache cette conviction, selon laquelle la vertu s'exprime par les actions, aux anciens philosophes et médecins, qui diffèrent en tout point de ses contemporains<sup>64</sup>.

## 1.2 Une épistémologie appliquée à la science médicale : la conception du progrès scientifique selon Galien

Malgré la brièveté des propos tenus jusqu'à maintenant, certains thèmes semblent déjà se démarquer. Parmi ceux-ci, nous avons pu voir que l'attitude de Galien vis-à-vis des anciens, qu'il se complait à opposer à ses contemporains, est marquée par une profonde déférence. Évidemment, la science ne s'arrête toutefois pas aux anciens, elle est une entreprise continue : « avoir succédé aux Anciens et hérité des arts parvenus grâce à eux à un très-haut niveau n'était pas pour nous un mince avantage. Car il était très facile, après avoir appris en un très petit nombre d'années ce qu'Hippocrate avait mis un long temps à découvrir, d'user du temps qui nous restait à vivre pour découvrir ce qui demandait à l'être<sup>65</sup>. » Le progrès scientifique nécessite, entre autres choses, de se familiariser avec les écrits des anciens afin d'éviter de reprendre ce qui a déjà été établi. Toutefois, les anciens (παλαιοί) ne sont pas sans reproches. Dans le *Des facultés naturelles*, Galien s'explique sur les raisons qui l'ont motivé à écrire ce traité. Il justifie son entreprise en affirmant que même si Hippocrate, Platon, Aristote, Dioclès, Praxagoras et Philotime n'ont rien dit de faux concernant les facultés naturelles, ils ont omis d'appuyer leurs affirmations par des démonstrations. La tâche qu'il se propose est donc de fournir pour chacune

---

<sup>62</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 550) = Kühn (V. 743).

<sup>63</sup> Boudon-Millot, « Galen's bios and methodos: from ways of life to path of knowledge », p. 181.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>65</sup> Galien. *Quod Optimus Medicus sit quoque Philosophus*, Boudon-Millot 287-8, II. 7 = Kühn (I. 57), tr. Boudon-Millot.

des propositions, comme ils auraient dû le faire, afin d'asseoir plus solidement leurs propos et les préserver des attaques impertinentes dont ils sont la cible<sup>66</sup>.

En dépit de son attitude archaïsante à l'égard de la médecine et de la philosophie ainsi que de son admiration pour les anciens, le projet de Galien pour la science médicale ne se limite pas à redonner à l'école de Cos son éclat de jadis. Les doctrines des anciens, pour autant qu'elles aient été établies de manière sûre, doivent servir de point de départ à partir duquel la science doit progresser<sup>67</sup>. Le passage suivant, que nous nous permettons de citer *in extenso*, nous paraît résumer assez bien l'attitude générale de Galien vis-à-vis du progrès scientifique et des anciens :

Now why, pray, did Plato, although he was a follower of Hippocrates if ever anyone was and took the greatest of his opinions from him, speak so slightly of the usefulness of the fingernails? And why did Aristotle, who was very clever at explaining the workmanship of Nature and so forth, overlook so much of their usefulness? But Aristotle says that nails were formed for protection, though he does not say from what they were to give protection, whether cold, heat, wounds, or bruises. In fact, it is impossible to entertain the notion that they were formed for the sake of protection against these or any other things. I have mentioned Aristotle and Plato not because I wished to confute what they have said wrongly, but in order to point out why I have felt impelled to begin a discussion of these matters. [...] I have mentioned them here, however, only to show why I have undertaken this treatise on the usefulness of the parts when Aristotle has written so fully and so well on this subject, and no small number of other physicians and philosophers, among whom, certainly is, Herophilus of Chalcedon, have also expressed themselves well, though perhaps more briefly than Aristotle. Nor are the writings of Hippocrates adequate, since he treats some subjects obscurely and omits others altogether, though in my estimation, at any rate, he has written nothing that is incorrect. For all these reasons, then, I have felt moved to write a complete account of the usefulness of each of the parts<sup>68</sup>.

Encore une fois, Galien se montre complaisant envers les anciens, cherchant toujours à les ménager tout en justifiant la tâche qu'il se propose d'entreprendre en pointant certains développements qu'ils ont laissés de côté. Néanmoins, et c'est surtout ce qu'il faut retenir, notre auteur ne suppose pas que la connaissance et le progrès scientifique s'arrêtent aux auteurs qui l'ont précédé. Comme nous le verrons dès maintenant, si cela n'était pas déjà évident, Galien entretient une conception positive touchant la connaissance.

---

<sup>66</sup> Galien. *De facultatibus naturalibus*, Kühn (II. 178-9).

<sup>67</sup> Hankinson, R. J., « Galen's conception of scientific progress », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal*, 1994, p. 1780.

<sup>68</sup> Galien. *De usu partium*, Kühn (III. 17-21) = Helmreich (I. 11-15), tr. Margaret May, *Galen on the Usefulness of the Part of the Body*, Cornell University, 1968, 2 vols, p. 75-77.

Pour reprendre où nous avons laissé un peu plus haut la citation du *Sur ses propres livres*, concernant l'empressement de Galien d'apprendre la théorie de la démonstration, celui-ci poursuit en disant :

Je jugeai bon également qu'ils missent fin au tourment causé par ma quête des démonstrations en m'enseignant quelle pouvait bien être la méthode qui permît à celui qui en avait été instruit, quand un autre exposait un raisonnement démonstratif, de reconnaître avec exactitude si ce raisonnement était réellement tel ou si, pareil à de la fausse monnaie, il ressemblait à l'authentique, mais n'était d'aucune valeur pour découvrir la vérité [...] Je m'en remis donc à tous les stoïciens et péripatéticiens célèbres de cette époque, et si j'appris une grande quantité de théorèmes logiques dont, en les examinant par la suite, je découvris qu'ils n'étaient d'aucun secours pour les démonstrations, j'appris que n'étaient qu'en bien petit nombre les recherches qu'ils avaient menées utilement et qui tendaient au but que je me proposais d'atteindre, mais que même celles-ci trahissaient des divergences entre eux et que certaines de leurs propositions allaient même jusqu'à s'opposer aux notions de physique. Et par les dieux, pour autant qu'il dépendait de mes maîtres, je serais moi aussi tombé dans le doute pyrrhonien si ne m'en avaient retenu les enseignements de la géométrie, de l'arithmétique et du calcul [...] Quand je vis donc que m'apparaissaient d'une vérité évidente non seulement les calculs relatifs aux prédictions des éclipses, mais aussi à la construction des horloges et des clepsydres, ainsi que toutes les autres considérations intervenantes en architecture, je pensai que le mieux était d'user du modèle des démonstrations géométriques<sup>69</sup>.

Nous ne désirons pas nous attarder pour l'instant en détail sur la position épistémologique de Galien, qui sera présentée plus en profondeur dans les deux derniers chapitres. Disons seulement que l'importance pratiquement démesurée que Galien accorde au modèle des démonstrations mathématiques n'a, en soi, rien de déconcertant. C'est un lieu commun des savants de l'Antiquité qui se poursuit très tard dans la tradition philosophique occidentale<sup>70</sup>. Galien croit qu'il serait possible de mettre fin aux interminables querelles opposant les différentes sectes médicales de son époque si tous s'entendaient pour exiger des médecins le même type de démonstration qu'on exige des arithméticiens et des géomètres. En usant d'une telle méthode apodictique, il croit qu'il serait possible d'assoir la connaissance médicale sur des conclusions irréfutables, à partir desquelles elle ne saurait que progresser<sup>71</sup>. L'idée qu'il soit possible d'utiliser des démonstrations géométriques au sein d'une discipline telle que la médecine, où l'aspect empirique est indubitablement prépondérant, a évidemment de quoi surprendre. Nous verrons en revanche dans

---

<sup>69</sup> Galien. *De libris propriis*, Boudon-Millot 164, XIV. 2-5 = Kühn (XIX. 39-40), tr. Boudon-Millot.

<sup>70</sup> Sur l'influence des mathématiques sur les disciplines scientifiques et les arts, consulter le chapitre IV de l'ouvrage de Lloyd, Geoffrey Ernest Richard, *Greek science after Aristotle*, New York, Norton, 1973, 189 p.

<sup>71</sup> Pietrobelli, « Le modèle des démonstrations géométriques dans la médecine de Galien », p. 113.

nos développements sur l'épistémologie galénique et sur les arts stochastiques que la proposition de Galien, bien qu'audacieuse, n'est pas pour autant insensée. Un autre thème récurrent dans l'œuvre du médecin de Pergame est son aversion pour le scepticisme. Nous consacrerons une section au rapport de Galien avec le scepticisme dans le deuxième chapitre, auquel s'ajoutera notre traduction du traité *Du meilleur enseignement*, après quoi nous serons mieux disposés pour comprendre son différend avec ce courant philosophique.

### 1.3 Galien et les sectes médicales de son époque

À l'époque où Galien pratique la médecine, il est possible de distinguer trois sectes médicales principales. Notre auteur représente la source la plus importante permettant de reconstituer les doctrines de ces sectes. Pour cette raison, et parce que son témoignage est loin d'être toujours impartial, il n'est pas aisé de réédifier avec précision leurs doctrines, et particulièrement celle des méthodistes, que Galien a en aversion. En revanche, le portrait qu'il brosse des empiristes et des dogmatistes (rationalistes) paraît plus neutre. En effet, Galien, fidèle à son refus de se réclamer d'une quelconque secte, semble se situer quelque part entre ces deux écoles médicales, quoique nous sommes d'avis qu'il entretient plus d'affinités avec les dogmatiques, comme nous le verrons à présent.

#### 1.3.1 Méthodistes

Nous venons de mentionner que l'attitude de Galien à l'égard des méthodistes est teintée d'un certain mépris. Il se permet de les fronder de remarques caustiques dès que l'occasion se présente. Sa mauvaise foi à l'endroit de cette secte, bien qu'elle semble parfois déplacée, ne demeure toutefois pas injustifiée. Le premier égarement des méthodistes, c'est de prétendre que l'art médical peut s'enseigner en six mois, s'opposant ainsi directement au premier aphorisme d'Hippocrate selon lequel « la vie est courte, et l'art est long ». C'est d'ailleurs sur ce sujet que s'ouvre l'imposant ouvrage *De la méthode thérapeutique*, que Galien dédie à son ami Hiéron et à d'autres disciples<sup>72</sup>. Comme à son habitude, Galien déplore l'état de sa profession, qu'on pratique par appât du gain et sans aucun égard pour la vérité. Ici, la figure de tous les blâmes se rencontre chez celui que Galien nomme très moqueusement « l'admirable Thessalos » et qui est désigné comme le fondateur de l'école des méthodistes. Leur second errement, bien qu'il concerne

---

<sup>72</sup> Galien. *Methodi Medendi*, Kühn (X. 1).

surtout Thessalos, c'est de s'opposer à l'enseignement des anciens en soutenant que rien de valable n'a été écrit avant eux. Galien rapporte par exemple les propos d'une lettre de Thessalos adressée à Néron où il est écrit qu'« Hippocrate est à l'origine d'une tradition nuisible !<sup>73</sup> » Pour comble d'absurdité, et c'est certainement la principale raison pour laquelle Galien méprise autant cette secte médicale, l'entièreté de leur enseignement se fonde sur une dichotomie pour laquelle personne ne s'est soucié d'apporter des démonstrations : « En effet, alors qu'il a composé un si grand nombre de rouleaux si volumineux et débité une quantité incalculable de sottises, nulle part dans ses ouvrages il n'a entrepris aucune démonstration. Au contraire, il décrète, à l'instar d'un tyran, que tous les états maladifs liés au régime se réduisent seulement à deux : la fluence et la sténose<sup>74</sup>. »

Cette conception complètement erronée des maladies, Galien prend grand soin de nous l'expliquer dans une visée d'abord rhétorique, puis didactique, en amorçant son traité par la réfutation de la doctrine des méthodistes<sup>75</sup>. En soulignant que l'erreur logique commise par Thessalos, un jeune garçon instruit aux arts libéraux aurait pu l'éviter, Galien nous dit :

Aucun n'était inculte [parmi les médecins anciens] au point de croire que les différences entre les états maladifs étaient les états maladifs eux-mêmes, et d'en tirer l'indication de la thérapie en négligeant leur essence (οὐσίαν) [...] cette erreur peu importante l'a conduit à un tel degré d'arrogance qu'il croit avoir accompli une grande et merveilleuse découverte. C'est comme si tous ceux qui, après avoir dit que tout être vivant est pourvu ou dépourvu de raison, croyaient avoir dit autre chose que : il existe des différences entre les êtres vivants<sup>76</sup>.

Ainsi, les méthodistes prennent une caractéristique qui n'est qu'accidentelle à certaines maladies pour la maladie elle-même, sans nous livrer la méthode par laquelle ils sont parvenus à cette conclusion<sup>77</sup>. Puis, ajoutant à leur première bévue, ils tirent de leur doctrine reposant sur une dichotomie accidentelle le type de thérapie qu'ils appliqueront. Dans le traité *Des sectes pour les débutants*, Galien nous renseigne sur la manière dont les méthodistes pratiquaient la médecine et

<sup>73</sup> *Ibid*, Kühn (X. 8).

<sup>74</sup> *Ibid*, Kühn (X. 20) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, Paris, Gallimard, 2009, p. 58. Cette description de la secte méthodique vient trouver un appui considérable chez Sextus Empiricus, dans ses *Esquisses Pyrrhoniennes* (I. 238) Dans ce passage, Sextus soutient que la simplicité de la doctrine des méthodistes s'accorde mieux avec une pratique sceptique, et donc « usuelle » de la médecine que celle des empiriques, qui entretiennent une attitude dogmatique et arbitraire à l'égard de la connaissance des certaines choses non évidentes.

<sup>75</sup> Boulogne, Jacques, « L'apport de Galien à la méthode médicale », *Revue des Études Grecques*, vol. 110, no. 1, 1997, p. 130.

<sup>76</sup> Galien. *Methodi Medendi*, Kühn (X. 20-1) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 58-9.

<sup>77</sup> *Ibid*, Kühn (X. 27).

comment ils se distinguaient des empiristes et des dogmatistes. Dans un hypothétique débat entre les trois sectes, orchestré par Galien, ce dernier présente l'objection des méthodistes à l'endroit des deux autres sectes de la manière suivante :

[P]ourquoi donc ces refroidissements, ces réchauffements, ces excès de boisson, ces indigestions, ces rassasiements, ces privations, ces fatigues, ces repos, ces qualités des aliments et ces changements des habitudes, multiples choses, ô dogmatiques et empiriques, dont vous vous préoccupez en vain ? Sont-ce ces éléments que vous devez soigner, en laissant de côté les dispositions qui sont dans le corps, ces éléments qui ne sont même plus présents, pas plus qu'aucune autre chose de ce genre, mais qui ont disparu alors que ce qu'ils ont produit demeure dans le corps et que c'est cela qu'il faut soigner, car c'est cela l'affection ? Il faut donc examiner ce qu'elle est : car si elle est resserrante, il faut relâcher, si elle est fluente, il faut contracter, quelle que soit la cause de chacun de ses états<sup>78</sup>.

C'est donc dire que les méthodistes n'accordent qu'une valeur très négligeable, pour ne pas dire aucune valeur, aux causes potentielles d'une maladie, ainsi qu'à l'âge et aux saisons, qu'ils considèrent comme des facteurs inutiles pour le choix de la thérapie<sup>79</sup>. De manière légèrement caricaturale, on peut dire que les empiristes et les méthodistes partagent leur aversion pour les états non manifestes du corps, se limitant aux choses évidentes. En revanche, les premiers justifient ce rejet sous prétexte que les états non manifestes sont inconnaissables, alors que les seconds le font parce que la connaissance de ces états est inutile. Quant aux dogmatistes, ils s'accordent avec les empiristes sur l'importance que peuvent avoir les facteurs contextuels, mais diffèrent sur la connaissance des états non manifestes, la secte dogmatique soutenant qu'ils sont connaissables<sup>80</sup>. Malgré sa relative bonne contenance dans la présentation des doctrines des différentes sectes, Galien ne peut s'empêcher bien longtemps de préserver sa partialité.

En relatant l'épisode de deux hommes ayant été mordus par un chien enragé qui vont consulter leur médecin respectif, Galien s'empresse d'indiquer les faiblesses de l'approche des méthodistes. Ceux-ci, puisqu'ils n'accordent aucune valeur au-delà de l'affection, ne s'attardent pas à questionner le patient sur l'état du chien, et appliquent une thérapie visant à refermer la plaie et mener à la cicatrisation. L'autre médecin, ayant interrogé son patient et sachant l'état dans lequel se trouvait le chien, se garde de refermer la plaie et la traite à l'aide de drogues. Le premier patient, après avoir cru qu'il avait recouvert la santé, s'est vu pris à redouter de boire de

---

<sup>78</sup> Galien. *De sectis ad eos, qui introducuntur*, Helmreich (III. 16) = Kühn (I. 85) tr. Catherine Dalimier et al. *Traité philosophiques et logiques...*, p. 80.

<sup>79</sup> *Ibid*, Helmreich (III. 17) = Kühn (I. 82).

<sup>80</sup> *Ibid*, Helmreich (III. 16) = Kühn (I. 81-2).

l'eau et est mort dans des convulsions, quant au second, il a bel et bien retrouvé la santé<sup>81</sup>. La pratique fautive du médecin provient donc du fait qu'il n'a pas cherché à connaître la cause de la maladie et qu'il s'est empressé de refermer une plaie qui aurait dû bénéficier d'un traitement. Pour ces raisons, et d'autres encore, Galien se plaît à fronder les méthodistes et leur soi-disant enseignement de la médecine.

### *1.3.2 Empiristes et dogmatistes sur la connaissance des choses non manifestes*

Nous traiterons des deux autres sectes médicales conjointement, étant donné que leur différend concerne surtout un point bien précis sur lequel elles s'opposent. Mais d'abord, il est important de mentionner que Galien entretient une opinion plutôt positive à l'endroit des empiristes, ce qui n'était évidemment pas le cas à l'égard des méthodistes. Dans un traité de jeunesse intitulé *Esquisse Empirique*, qu'il compose à seule fin de défendre les empiristes des possibles objections des dogmatistes, Galien caractérise la controverse opposant ces deux sectes suivant ces termes :

[S]era considéré comme élève de la secte empirique celui qui s'abstient, dans tout ce qu'il dit, d'accepter quelque chose que l'on pense avoir trouvé de manière indicative. Ils n'acceptent pas que l'art médical soit constitué de l'indication accompagnée d'expérience, comme le disent tous les dogmatiques, mais de la seule expérience des choses que l'on a rencontrées la plupart du temps de manière semblable<sup>82</sup>.

Nous ne souhaitons pas nous engager dans le débat concernant la paternité de la secte empirique, qui est plus complexe que Galien le laisse entendre. En revanche, quelques mots sur sa formation nous aideront à saisir comment elle s'est constituée en réaction à la secte dogmatique<sup>83</sup>. Nous avons mentionné dans notre introduction que c'est uniquement avec l'ascension du pyrrhonisme, qui s'est approché des médecins empiristes, qu'on verra une école philosophique s'immiscer dans le débat entre les sectes médicales. Même si elle demeure encore aujourd'hui imprécise, la nature de cette relation est informée par le témoignage de Galien. Ce dernier affirme par exemple : « [A]u sujet de la nature exacte de cette faculté [des médicaments], certains ont postulé qu'elle

---

<sup>81</sup> *Ibid*, Helmreich (III. 19) = Kühn (I. 87-8).

<sup>82</sup> Galien. *De empirica subfiguratione*, Deichgräber (43) tr. Catherine Dalimier et al., *Traité philosophiques et logiques*..., p. 96.

<sup>83</sup> En vérité, il est inexact de parler d'une « secte dogmatique », puisqu'il ne s'agissait en fait ni d'une école possédant une doctrine homogène ni d'un terme par lequel certains médecins se désignaient. Le terme a été forgé par les médecins empiriques qui cherchaient à se distancier, particulièrement sur le plan épistémologique, des traits caractéristiques de l'approche médicale des « dogmatistes ». Pellegrin, Pierre, « Ancient Medicine and its Contribution to the Philosophical Tradition », in Gill, Mary Louise et Pellegrin, Pierre, dir., *A companion to ancient philosophy*, Malden, MA ; Oxford, Blackwell Pub, 2006, p. 672. Par souci de concision, nous continuerons toutefois à utiliser ces termes.

était inconnaissable, comme les philosophes sceptiques et, parmi les médecins, ceux qu'on appelle empiriques; et ceux qui ont affirmé qu'elle était connaissable ont eu des opinions divergentes<sup>84</sup>. » Ce passage nous informe d'abord que le sceptique, comme l'empiriste, niait la possibilité de parvenir à la connaissance des choses non manifestes (τὰ ἄδηλα). La distinction entre ce qui est évident (ἐναργές) et les choses qui sont non manifestes est d'ailleurs un thème assez récurrent, particulièrement dans les débats philosophiques de la période hellénistique<sup>85</sup>. Puis, nous apprenons qu'il y avait des désaccords parmi ceux qui prétendaient que les facultés des médicaments étaient connaissables, c'est-à-dire parmi les dogmatistes.

Selon toute vraisemblance, c'est en réaction aux nombreux désaccords qui opposaient les médecins dogmatiques entre eux, concernant notamment les facultés des médicaments, mais aussi la composition du corps et les causes l'affectant, que la secte empirique a vu le jour. La prolifération de théories complexes et incompatibles qu'il était impossible de mettre à l'épreuve aurait donc mené la secte empirique à se dissocier de la médecine théorique en soutenant que l'art médical était avant tout une question d'expérience<sup>86</sup>. Cette attitude très restrictive à l'égard de l'usage de la raison dans la pratique de l'art médical n'était toutefois par partagée par l'ensemble des médecins empiriques. On sait notamment qu'avec le temps, le scepticisme des médecins empiristes s'est lentement atténué de manière à réintroduire le rôle de la raison<sup>87</sup>. Néanmoins, malgré ce relâchement, le dissentiment entre les médecins dogmatiques et empiriques demeure bien réel. Pour cause, même si ces derniers réintègrent certains raisonnements logiques leur permettant d'accroître le choix de la thérapie à poursuivre, ils refusent toujours de soutenir qu'il est possible de parvenir à la connaissance des choses non manifestes. L'empiriste énonce, en définitive, trois moyens de parvenir à une connaissance sûre des choses manifestes : l'observation personnelle (*autopsia*), les observations compilées ayant été observées par autrui (*historia*) et l'épilogisme<sup>88</sup>. Cette dernière méthode s'oppose directement à l'analogisme, qui est un raisonnement utilisé par les dogmatistes pour inférer, à partir des choses évidentes, des choses

---

<sup>84</sup> Galien. *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus*, I. 5, Caroline Petit = Kühn (XI. 381) tr. par Caroline Petit « La tradition manuscrite du traité des Simples de Galien. Editio princeps et traduction annotée des chapitres 1 à 3 du livre I », in Boudon-Millot, Véronique, dir., *Storia della tradizione e edizione dei medici greci: atti del VI Colloquio internazionale*, Paris, 2008, Napoli, M. D'Auria, 2010, p. 157.

<sup>85</sup> Hankinson, R. J., « Causes and Empiricism: A Problem in the Interpretation of Later Greek Medical Method », *Phronesis*, vol. 32, no. 3, 1987, p. 331. Dans ses *Esquisses Pyrrhoniennes* (II. 97-8) Sextus Empiricus dresse une taxonomie des choses non évidentes selon les dogmatistes (ici principalement les stoïciens).

<sup>86</sup> Frede, *Essays in ancient philosophy*, p. 246.

<sup>87</sup> Frede, Michael, « The Empiricist Attitude towards Reason and Theory », *Apeiron*, vol. 21, no. 2, 1988, p. 89.

<sup>88</sup> Pellegrin, « Ancient Medicine and its Contribution to the Philosophical Tradition », p. 673.



non manifestes : « Ce qui est connu sous le nom d'épilogisme est la conclusion indiquant des choses visibles et que ce qu'on appelle analogisme est la conclusion indiquant des choses invisibles<sup>89</sup>. » L'épilogisme, à l'inverse : « est utile, enfin, pour montrer ce qui était passé inaperçu parmi les choses apparentes [...], lui qui ne s'écarte aucunement des choses évidentes, mais reste toujours en contact avec elles<sup>90</sup>. » Galien, bien qu'il refuse de s'identifier à une secte, entretient davantage d'affinités avec les dogmatistes, particulièrement en ce qui concerne la possibilité d'utiliser l'indication (ἐνδειξις) afin d'inférer les états internes du corps humain. Ces développements plutôt sommaires sur les sectes médicales et leur position épistémologique seront particulièrement mis à profit dans notre section traitant du problème de la faillibilité des arts stochastiques et de la solution apportée par Galien.

#### 1.4 Galien et les courants philosophiques et rhétoriques de son époque

L'objet de cette section est double. Il s'agira d'abord d'examiner les rapprochements dressés par nos contemporains entre Galien et les courants philosophiques de son époque. Ces rapprochements, qui auraient sans aucun doute été condamnés par Galien lui-même, puisqu'il se targuait de son indépendance doctrinale, ne sont pas stériles pour autant. Cet effort s'avère utile afin de situer la pensée de notre auteur au sein du portrait intellectuel de son époque, mais aussi pour saisir dans quelle mesure il s'en distancie. Au second plan, cela nous donnera l'occasion de poursuivre nos développements sur le rôle de la philosophie chez Galien. Nous avons énuméré plus haut trois domaines philosophiques dans lesquels le médecin qui veut parvenir à l'excellence doit s'entraîner. Nous avons ajouté que l'attitude très pragmatiste de Galien à l'égard de la philosophie servait de critère de sélection, puisqu'il entend négliger les connaissances qui sont sans conséquence pour la pratique de l'art médical.

Pourtant, il est manifeste que Galien ne respecte pas toujours les critères qu'il s'impose. Alors même qu'on s'attendrait à ce que les connaissances qu'il valorise se limitent aux champs de la philosophie qu'il juge utiles pour la pratique de l'art médical, il s'engage à de nombreuses reprises dans l'arbitrage d'anciennes disputes exégétiques de la période classique, souvent afin de clarifier, d'amender et de restituer l'héritage hippocratique en prenant soin de se poser en tant que

---

<sup>89</sup> Galien. *De experientia medica*, Walzer (XXIV.1), tr. Catherine Dalimier et al., *Traité philosophiques et logiques...*, p. 189.

<sup>90</sup> Galien. *De sectis ad eos, qui introducuntur*, Helmreich (III. 11) = Kühn (I. 78), tr. Catherine Dalimier et al., *Traité philosophiques et logiques...*, p. 74.

principal interprète et exégète de la pensée d'Hippocrate<sup>91</sup>. Évidemment, dans la mesure où Hippocrate est un maître de médecine et la figure de proue de la médecine grecque, il est nécessaire de clarifier ses doctrines. Pour ce faire, Galien a recours aux témoignages des médecins et des philosophes qui l'ont précédé, mais aussi à ceux des historiens, des orateurs et des poètes. Puisque les connaissances de Galien ne se bornaient pas seulement aux domaines qui se révèlent être utiles pour le médecin, il est légitime de s'interroger sur le dessein que pouvait servir l'avidité étalage de son érudition.

#### *1.4.1 Seconde sophistique*

Comme l'a argumenté von Staden, on aurait tort de mettre entièrement Galien à l'écart lorsqu'on traite de la seconde sophistique. Même si Galien s'efforce par plusieurs moyens de se distancier de ses contemporains qui cherchaient la gloire et les honneurs (c'était d'ailleurs l'un des reproches qu'il adressait aux méthodistes), l'emploi de thèmes et de concepts centraux propres au phénomène de la seconde sophistique est fréquent chez notre auteur<sup>92</sup>. Parmi ces thèmes, nous traiterons notamment du rôle des démonstrations publiques.

Une anecdote, relatée par Galien lui-même, veut qu'il fût invité par l'ex-consul Flavius Boethus à procéder à une vivisection afin de montrer le fonctionnement de la respiration et de l'élocution. Cette démonstration, à laquelle assistait notamment un élève de Favorinus, a été interrompue par une remarque d'Alexandre de Damas, philosophe péripatéticien duquel Galien espérait être assisté, qui dit : « Peut-on te concéder cela au préalable, que nous devons nous fier aux choses apparaissant aux sens ? »<sup>93</sup>. Pour toute réponse, et pour signifier qu'un désaccord aussi fondamental ne pouvait qu'être signe de mauvaise foi, Galien quitta son audience dans l'instant, en prenant soin d'ajouter qu'il avait eu tort croire qu'il avait à faire à autre chose qu'à des « pyrrhoniens rustiques<sup>94</sup> ». Mais quel lien y a-t-il entre les dissections publiques et la seconde sophistique ? Comme l'a fait remarquer von Staden, le langage utilisé par Galien pour

<sup>91</sup> Von Staden, Heinrich, « Staging the past, staging oneself: Galen on Hellenistic exegetical traditions », in Gill, Christopher, Whitmarsh, Tim et Wilkins, John M, dir., *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 134.

<sup>92</sup> Dans « Galen and the "Second Sophistic" », von Staden énonce jusqu'à sept rapprochements possibles. Nous ne traiterons pas de tous ces thèmes individuellement. von Staden, Heinrich, « Galen and the "Second Sophistic" », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, vol. 41, no. S68, 1997, p. 37.

<sup>93</sup> Galien. *De praecognitione*, Nutton CMG (V 8,1 p. 98) = Kühn (XIV. 628) « τοῦτο πρῶτον [...] ἂν σοι συγχωρηθῇ, τοῖς διὰ τῶν αἰσθήσεων φαινόμενοις πιστεύειν ἡμᾶς δεῖν » Traduction par nos soins.

<sup>94</sup> *Ibid*, Nutton CMG (V 8,1 p. 99) = Kühn (XIV. 629) Le terme « ἀγροικοπυρρωνεῖους » implique une connotation négative.

caractériser ses dissections et vivisections trouve de nombreux échos dans la culture épictétique du deuxième siècle<sup>95</sup>. Nous avons entrevu l'importance que Galien accordait aux démonstrations. Lorsqu'il s'agit de désigner les dissections publiques qu'il opère, c'est plutôt le terme d'« exposés » (ἐπιδείξεις) que le médecin de Pergame emploie. Ce rapprochement avec le vocabulaire des rhéteurs et des sophistes n'a rien d'anodin selon von Staden. Il devait permettre d'assigner aux dissections publiques un caractère théâtral avec lequel les spectateurs qui composaient l'audience étaient déjà familiers<sup>96</sup>. Naturellement, on peut se demander pourquoi Galien aurait cherché à se rapprocher des sophistes et des rhéteurs alors qu'il prétend les tenir en aversion.

Comme nous l'avons mentionné ci-haut, l'une des préoccupations principales de Galien dans ses écrits est de se présenter comme principal interprète d'Hippocrate. Toutefois, nous avons aussi pu voir que là où Hippocrate s'est arrêté, Galien entend reprendre et même surpasser son mentor. Ainsi, on comprend que les dissections publiques, une pratique qui était bien établie et à laquelle les médecins participaient déjà, ont pu servir de tremplin à Galien afin d'asseoir son autorité au sein de l'art médical. Plusieurs épisodes racontés par Galien mettent en scène des médecins qui, lors de dissections publiques, voient leurs hypothèses entièrement rejetées devant des audiences nombreuses qui servaient alors de tribunal. Il s'agissait alors de concours où les affirmations pouvaient être soumises à un examen anatomique scrupuleux devant une foule entière. Dans l'ouvrage *Sur les procédures anatomiques*, Galien relate une anecdote fort intéressante où un physicien proclamait que les artères étaient dépourvues de sang. Un jeune homme l'aurait alors défié de prouver son affirmation en prenant soin de lui fournir un animal afin qu'il pratique la vivisection, à la suite de quoi, le physicien aurait répondu qu'il ne performerait pas sans obtenir d'honoraire. Selon Galien, le jeune aurait alors déposé mille drachmes que le physicien devait empocher s'il réussissait à prouver que les artères ne contenaient pas de sang. Après plusieurs tentatives infructueuses et incisions peu habiles de la part du physicien, quelques élèves de Galien, entraînés à ce genre d'exercices, auraient ouvert la cavité thoracique et sectionné à deux endroits l'aorte qui était bien loin d'être vide, réfutant ainsi la thèse de départ<sup>97</sup>.

---

<sup>95</sup> von Staden, Heinrich, « Anatomy as Rhetoric: Galen on Dissection and Persuasion », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 50, no. 1, 1995, p. 51.

<sup>96</sup> von Staden, « Galen and the "Second Sophistic" », p. 39.

<sup>97</sup> Galien. *De anatomicis administrationibus*, Kühn (II. 642-3).

Les œuvres de Galien regorgent d'anecdotes similaires où les expositions anatomiques, lorsqu'elles concordent avec les assertions du médecin, sont mises à profit afin d'exiger des spectateurs leur assentiment<sup>98</sup>. Comme le souligne Gleason, l'affirmation de Galien à ce propos demeure concise et éloquente : « par la dissection, le phénomène lui-même contraint même ceux qui sont d'avis contraire et qui sont réticents, à reconnaître la vérité<sup>99</sup> » Il s'agissait, à proprement parler, de duels anatomiques où les médecins pouvaient appuyer leurs découvertes et infirmer les affirmations des autres devant un public qui servait alors de juge et qui déterminait l'issue de la joute. Envisagées comme phénomène culturel, les vivisections publiques se rapprochent à quelques égards d'autres pratiques comme les interrogations criminelles au temps de l'Empire romain. Ces similarités, et notamment la dimension coercitive des vivisections, justifient les rapprochements entre Galien et la seconde sophistique. On notera malgré tout que l'intérêt de Galien pour les dissections publiques n'était pas uniquement de faire forte impression ou d'accroître sa réputation, mais surtout de faire reconnaître aux spectateurs la vérité.

#### *1.4.2 Stoïcisme et péripatétisme*

Les débuts de la période impériale de l'Empire romain sont marqués par une concentration plutôt élevée de philosophes stoïciens, comparativement aux autres écoles philosophiques<sup>100</sup>. Cette présence accrue de la philosophie stoïcienne ne se traduisait d'ailleurs pas uniquement par une influence sur les théories éthiques, contrairement à une croyance qui perdure encore aujourd'hui. L'influence de la philosophie stoïcienne s'étendait aussi à la physique et à la logique, et elle était suffisamment importante pour qu'il soit impossible que Galien l'ignore<sup>101</sup>. Pourtant, un fait étrange se profile presque immédiatement au contact des œuvres de Galien : mis à part Chrysippe, les références à d'autres philosophes stoïciens sont pratiquement inexistantes. L'une des causes possibles de l'attention en apparence excessive portée sur Chrysippe découle selon toutes probabilités de la disproportion qu'a pris le fameux débat dans le traité *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, où Galien oppose les tenants du *cardiocentrisme*, soit Aristote et

<sup>98</sup> Gleason, Maud W., « Shock and awe: The performance dimension of Galen's anatomy demonstrations », in Gill, Christopher, Whitmarsh, Tim et Wilkins, John, dir., *Galen and the World of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 94.

<sup>99</sup> *PHP*, De Lacy CMG (4,1,2 392) = Kühn (V.543) « τὸ φαινόμενον αὐτὸ διὰ τῆς ἀνατομῆς βιάζεται καὶ τοὺς τὰναντία δοξάζοντας ἄκοντας ὁμολογεῖν τὰληθές. » Traduction par nos soins.

<sup>100</sup> Barnes, Jonathan, *Logic and the imperial Stoa*, Leiden; New York, Brill, 1997, p. 5.

<sup>101</sup> Tieleman, Teun, « Galen and the Stoics, or: the art of not naming », in Gill, Christopher, Tim Whitmarsh et John M, Wilkins dir., *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 292.

Chrysippe, à Hippocrate et à Platon, ainsi qu'à Homère et Posidonius. Certains, comme Manuli, semblent tout simplement y avoir vu une conséquence de l'attitude archaïsante de Galien à l'égard de la philosophie, attitude que nous avons déjà soulignée plus haut et qui se retrouve aussi dans le traité *Du meilleur enseignement*, traduit au chapitre suivant. Le jugement de Manuli nous apparaît pourtant manquer de nuance lorsqu'il affirme que : « nous assistons ainsi à la formation d'un noyau d'orthodoxie philosophique dans lequel les stoïciens, dont ces *neoterioi* sont un prolongement déplaisant dans le présent, et une promesse inquiétante pour le futur, sont intéressants seulement dans la mesure où ils maintiennent, transmettent, préservent, et ne dissipent pas l'ancien patrimoine de la philosophie. Galien n'éprouve aucun intérêt pour leurs innovations théoriques<sup>102</sup> ». S'il est vrai que Galien respecte infiniment plus les *palaioterioi*<sup>103</sup>, il ne s'ensuit pas qu'il n'accordait aucune importance aux cheminements parcourus par la philosophie ou qu'il ne s'engageait pas dans les débats avec ses contemporains. C'est la thèse défendue par Tieleman, que nous endosserons à présent à nouveaux frais.

Une lecture plus soignée des œuvres du médecin de Pergame révèle qu'il était relativement au fait des innovations au sein de la philosophie stoïcienne et que la trop célèbre réfutation sur le siège de l'âme, où Chrysippe est rudoyé, a fait écran à l'image d'un Galien s'engageant dans les débats philosophiques de son temps. À l'évidence, les polémiques dans lesquelles il s'embrouille ou s'accorde avec les stoïciens et les péripatéticiens sont bien trop nombreuses et complexes pour être toutes abordées individuellement. Elles s'étendent aux domaines de la logique<sup>104</sup>, de la linguistique<sup>105</sup>, de la psychologie<sup>106</sup> et de l'épistémologie de manière générale. À défaut d'en présenter un portrait exhaustif, nous tenterons plutôt de faire ressortir deux tendances caractéristiques de l'attitude polémique de Galien, soit sa posture paradoxale à l'égard des philosophies stoïciennes et péripatéticiennes ainsi que sa condescendance à l'égard des *neoterioi*.

---

<sup>102</sup> Manuli, Paola, « Galien et le stoïcisme », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, vol. 97, no. 3, 1992, pp. 365–375.

<sup>103</sup> Évidemment, cela ne signifie pas pour autant que les « anciens » sont irréprochables. Nous avons vu que Galien attire parfois notre attention sur leurs lacunes et qu'il se permet de les réprimander. Nous montrerons d'ailleurs dans les paragraphes suivants que Chrysippe et Aristote sont à la fois objet de louange et de blâme de la part de Galien.

<sup>104</sup> Cf. Barnes, « Galen and the utility of logic » pp. 33-52.

<sup>105</sup> Hankinson, R Jim, « Usage and abusage: Galen on language », in Everson, Stephen, dir., *Language*, Cambridge; New York, Cambridge University Press, 1994, pp. 166-187.

<sup>106</sup> Gill, Christopher, « Galen and the Stoics: Mortal Enemies or Blood Brothers? », *Phronesis*, vol. 52, no. 1, 2007, pp. 88-120.

Dans le passage tiré du traité *De l'utilité des parties du corps humain* cité plus haut, nous avons déjà pu pressentir l'attitude ambivalente de Galien à l'endroit des anciens, et particulièrement envers Aristote. Cette attitude nous paraît pourtant atteindre son paroxysme dans le cas des stoïciens et de Chrysippe, qui est tantôt déprécié, comme dans le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, tantôt louangé. Concernant la polémique avec Thessalos et les méthodistes que nous avons présentée auparavant, Galien nous demande d'imaginer la situation hypothétique où seraient convoqués les anciens philosophes afin de savoir qui de Thessalos ou d'Hippocrate triompherait :

Supposons maintenant que nous introduisons les philosophes du Portique dans le jury, afin de leur confier, à eux aussi, le soin de voter. Leurs propres doctrines les conduiront à couronner Hippocrate. Les concepts de chaud, de froid, de sec et d'humide, c'est Hippocrate qui fut le premier à les introduire. Ils furent après lui démontrés par Aristote. Chrysippe et ses disciples ont donc hérité de concepts tout prêts et loin de les contester, ils soutiennent que l'ensemble des choses résulte de la *crase* de ces qualités<sup>107</sup>.

Comme le note Tieleman, l'attitude de Galien à l'égard des stoïciens varie du tout au tout entre certains traités. Dans le passage venant d'être cité, l'ensemble des querelles entre Hippocrate et les stoïciens semble s'être volatilisé, et Galien en profite au passage pour établir une filiation très forte entre Hippocrate et les doctrines stoïciennes<sup>108</sup>. Nous verrons aussi que cette attitude apparaît dans le traité traduit au chapitre suivant où Galien emboîte le pas des stoïciens au sujet de la possibilité de parvenir à des connaissances afin de s'opposer aux sceptiques. On sait d'ailleurs que Galien a écrit un traité intitulé *Pour Épictète, contre Favorinus*<sup>109</sup>. Ainsi, comme l'extrait ci-dessus en témoigne, Chrysippe et les stoïciens sont parfois encensés, notamment lorsqu'un terrain d'entente est possible entre leurs doctrines et celles d'Hippocrate. Néanmoins, il arrive aussi que Galien les ridiculise, particulièrement dans le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, où Chrysippe sert de bouc émissaire en raison de l'absurdité de ses arguments<sup>110</sup>.

Des remarques similaires sur le compte d'Aristote demeureraient tout aussi justes. Même si Galien lui est certainement tributaire sur de nombreux sujets, il le reconnaît rarement. Puis,

---

<sup>107</sup> Galien. *MM*, Kühn (X. 15-6) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 55. L'utilisation de ces passages nous a été suggérée par Tieleman dans « Galen and the Stoics, or: the art of not naming ».

<sup>108</sup> Tiel Tieleman, « Galen and the Stoics, or: the art of not naming », p. 290.

<sup>109</sup> Galien. *De libris propriis*, Boudon-Millot 168, XIV. 21 = Kühn (XIX. 44).

<sup>110</sup> On peut lire, dans le *De Placitis Hippocratis et Platonis*: « It seemed better to me to present in that book all the arguments that have plausibility and are not completely worthless [...] But since my friends thought it would be better not even to pass over Chryssipus' utterly foolish talk in complete silence, but to note its absurdity and point out that the things (he says) not only fail to advance the argument but even conflict with Stoic doctrines... » De Lacy CMG (V 4,1,2 205-7) = Kühn (V.327) tr. Phillip de Lacy.

comme Chrysippe, Aristote est souvent mis à mal pour des bévues, et Galien s'empresse la plupart du temps de souligner qu'un philosophe de son calibre aurait dû faire mieux<sup>111</sup>. Quant à ses bons coups, ils sont généralement mis en parallèle avec l'héritage hippocratique dont aurait bénéficié Aristote et sur lequel Galien insiste plus que de raison. Par exemple, à propos des éléments qui composent la matière, Hippocrate et Aristote sont en accord, et ce dernier aurait produit la démonstration propre aux sciences naturelles, tandis que l'exposé d'Hippocrate se limitait à la médecine, selon Galien<sup>112</sup>. En revanche, l'affirmation d'Aristote selon laquelle l'origine des nerfs est située dans le cœur est fortement réprimandée, puisque non seulement il ne fournit aucune démonstration, mais les prémisses sur lesquelles repose son argument ne s'élèvent même pas au niveau du plausible<sup>113</sup>.

Ces observations plutôt sommaires sur le traitement assez sévère réservé aux chefs de file de la philosophie stoïcienne et péripatéticienne ne nous permettent pour l'instant que de maigres conclusions. D'abord, et même s'il semble trivial de le répéter, le piédestal sur lequel trônent Hippocrate et Platon est entièrement refusé à Chrysippe et Aristote. Ensuite, une tendance se manifeste assez clairement dans les œuvres de Galien, celle d'établir une filiation entre l'héritage hippocratique, dont il prétend être le principal successeur, et les doctrines stoïciennes et péripatéticiennes. Les raisons qui pourraient expliquer pourquoi il s'emploie à tracer une telle connexion demeurent toutefois plutôt floues. Quelques-uns de nos contemporains ont émis des hypothèses afin d'éclaircir cette inclination. Nous présenterons ces hypothèses ainsi que notre interprétation à la suite de la prochaine section sur le moyen-platonisme.

### 1.4.3 Moyen-platonisme

De prime abord, nous avons de bonnes raisons d'associer Galien au moyen-platonisme : il aurait étudié avec un pupille de Gaius ainsi qu'avec Alcinoüs. Nous avons toutefois mentionné dans la problématique que, dans son ouvrage influent *The Middle Platonists*, John Dillon accordait une place assez négligeable à Galien, évoquant entre autres la perte des commentaires de Galien sur le *Timée* ainsi que son indépendance doctrinale afin de justifier le choix de l'écarter. Depuis lors, certains de nos contemporains ont tenté de corriger le tir et d'élaborer des interprétations plus

---

<sup>111</sup> Eijk, Ph J. van der, « "Aristotle! What a thing for you to say!" Galen's engagement with Aristotle and Aristotelians », in Gill, Christopher, Tim Whitmarsh et John M. Wilkins dir., *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 269.

<sup>112</sup> Ibid, p. 272-3.

<sup>113</sup> *Idem*.

raffinées des points de convergence entre Galien et le moyen-platonisme. Ce sont ces interprétations qui nous intéressent et sur lesquelles nous nous pencherons. Pourtant, il nous semble au préalable nécessaire de traiter d'une proposition attenante, défendue notamment par de Lacy, selon laquelle Galien était platonicien.

Comme le précise de Lacy, Galien ne considérait pas appartenir à l'école platonicienne formée par ses contemporains. À plus d'une reprise, il critique ceux qui se proclament « platoniciens » en raison de leur incapacité à saisir les doctrines de Platon<sup>114</sup>. Qu'il ait été un platonicien ou non, on constate que Galien se considérait en rapport direct avec Platon et plus compétent en matière de platonisme que les platoniciens qu'il côtoyait. Malgré ce purisme apparent, on aurait pourtant tort de croire que Galien serait resté privé du contact des platoniciens de son temps. Son admiration pour Platon, mais aussi ses études avec Alcinoüs et un pupille de Gaius, son assentiment à quelques reprises avec les platoniciens, les quatre types de prémisses qu'il énumère et qui trouvent écho chez les quatre syllogismes d'Alcinoüs, ses objections contre l'usage du témoignage des poètes dans les débats philosophiques qui pourraient avoir été inspirées par les *Études homériques* de Plutarque, les quelques traces d'influence de la Nouvelle Académie, toutes ces indications militent en faveur du platonisme de Galien<sup>115</sup>. De surcroît, de Lacy évoque deux passages, dont le plus important est tiré du *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon* et présente Galien qui affirme que si Zénon (de Kition) avait suivi les principes de Platon, il participerait à « notre philosophie »<sup>116</sup>. De Lacy en conclut que Galien appartient aux platoniciens du deuxième siècle, et plus particulièrement à ceux qui trouvaient un large terrain d'entente entre Platon, Aristote et les stoïciens<sup>117</sup>. Enfin, l'attitude éclectique et les tendances syncrétiques de Galien ont souvent été mises en parallèle avec celles des penseurs du moyen-platonisme, puisqu'elles servent souvent à caractériser cette période de la philosophie platonicienne<sup>118</sup>.

Comme l'a argumenté Singer, on aurait toutefois tort de prendre pour acquis l'inclination de Galien vers la philosophie platonicienne comme allant entièrement de soi. Elle peut tout aussi

<sup>114</sup> de Lacy, Phillip, « Galen's Platonism », *The American Journal of Philology*, vol. 93, no. 1, 1972, p. 27-29.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>116</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 354) = Kühn (V. 478), voici les termes de Galien: « τῆς ἡμετέρας ἀν οὕτω μετέχοντες φιλοσοφίας ».

<sup>117</sup> Lacy, Phillip de, « Galen's Platonism », *The American Journal of Philology*, vol. 93, no. 1, 1972, p. 29. Les propos tenus par de Lacy semblent impliquer que la pensée de Galien était syncrétique. Cette question sera abordée dans la dernière section du premier chapitre sur l'éclectisme de Galien.

<sup>118</sup> Hankinson, R. J., « Galen's Philosophical Eclecticism », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt: II. Principal*, 1992, p. 3512.



bien être interprétée et comprise comme une tentative de la part de Galien d'accroître son autorité en matière philosophique : « I think one can add further reasons why it suited Galen to appear, specifically, as a Platonist. One is the standard of rigour, the importance of mathematical and geometrical discipline for the aspiring scientist or philosopher, which is a feature of Plato and with which Galen obviously feels sympathy, not just, presumably, because he himself had had some amount of this kind of training, but also because this gave him a position of authority from which to despise his opponents who had no such rigorous approach<sup>119</sup>. » Il va de soi que cette nouvelle hypothèse n'écarte pas pour autant l'idée que Galien était bel et bien un platonicien. Nous sommes néanmoins d'avis que Galien aurait été tout à fait hostile à une telle association. Nous verrons dans la section portant sur son éclectisme qu'il était totalement antipathique envers le sectarisme et que même ceux qui se réclament d'Hippocrate, qui était sans aucun doute estimé plus chèrement que Platon, sont fortement critiqués. Quoi qu'il en soit, il est assez épineux de débattre plus en profondeur de l'appartenance de Galien au platonisme sans tomber dans la spéculation. Pour cette raison, nous tenterons désormais d'exposer les points de ressemblance et d'achoppement qu'il entretenait avec le moyen-platonisme sans trop s'embarrasser de la question de son appartenance.

Puisque nous avons déjà énuméré quelques-unes des raisons qui justifieraient d'intégrer Galien à ce courant, nous énoncerons à présent ce qui l'en distingue. À plusieurs reprises, Chiaradonna s'est opposé à ce qu'on classe Galien sous l'étiquette du moyen-platonisme, en faisant valoir l'originalité de sa pensée et son désaccord avec les platoniciens sur certains thèmes centraux, comme sur la genèse du monde et sur les limites de la connaissance. Nous avons vu que Galien admettait son ignorance concernant la création de l'univers, ses limites, son artisan et en quel lieu il réside. Pourtant, il considère qu'il est entièrement possible de reconnaître la présence d'une puissance organisatrice de nature divine, c'est-à-dire démiurgique. Selon Chiaradonna, l'attitude de Galien à l'égard du *Timée* est très sélective. En prenant soin de distinguer les problèmes susceptibles d'être résolus de ceux qu'il circonscrit au domaine du plausible, Galien évite de s'engager dans les débats métaphysiques entretenus par la tradition exégétique du

---

<sup>119</sup> Singer, P. N., « Aspects of Galen's Platonism », in López Férez, Juan Antonio, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia ; (coloquio internacional celebrado en Madrid, 22 - 25 de marzo de 1988)*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991, p. 55.

moyen-platonisme<sup>120</sup>. Dans la foulée des développements précédents, un constat similaire se profile à propos des limites de la connaissance. Bien qu'ils partagent un bagage philosophique similaire, les intérêts épistémologiques de Galien demeurent plutôt modestes, contrairement à ceux d'Alcinoüs. Alors que ce dernier opère sous la contrainte de réconcilier la prénotion stoïcienne et la théorie de la réminiscence platonicienne, les discussions épistémologiques de Galien sont pour la plupart dépourvues d'implications métaphysiques<sup>121</sup>. Cette prudence intellectuelle, que Chiaradonna n'hésite pas à mettre en parallèle avec celle de Plutarque, ne nous permet pas pour autant de rapprocher Galien au moyen-platonisme. La position anti-empirique de Plutarque semble en effet s'opposer diamétralement aux propos de Galien en ce qui concerne les démonstrations dont les prémisses sont entre autres dérivées de l'expérience des sens<sup>122</sup>. Enfin, on ajoutera la divergence entre Alcinoüs et Galien à propos des types de prémisses<sup>123</sup>, distinction que de Lacy semble avoir passée sous silence. Plus précisément, il est intéressant de souligner que Galien ne mentionne aucune « méthode dialectique » dans ses ouvrages, mais plutôt une « méthode démonstrative ». Quant aux prémisses dialectiques, elles sont classées sous les prémisses scientifiques, puisque ce sont ces dernières qui sont nécessaires afin de mener des démonstrations<sup>124</sup>. Toujours selon Chiaradonna, ce remaniement dénote l'attitude très utilitariste de Galien à l'égard de la logique. Cette dernière est une branche de la philosophie servant d'outil afin d'accroître les connaissances médicales et scientifiques, qui sont les seules qui peuvent être prouvées à l'aide des démonstrations, ce qui n'est évidemment pas le cas de la philosophie spéculative<sup>125</sup>. Pour ces raisons, et d'autres encore, on aurait tort de considérer que Galien était tout simplement un platonicien du deuxième siècle, comme le laisse entendre de Lacy. Bien qu'il ne fasse aucun doute que le médecin de Pergame regardait Platon comme la plus haute autorité philosophique, son rapport conflictuel vis-à-vis des platoniciens de son époque ainsi que son originalité concernant les débats qui occupaient ces derniers devraient mettre un frein à nos tentatives de le catégoriser comme un philosophe appartenant au moyen-platonisme.

---

<sup>120</sup> Gill, Christopher *et al.*, dir., « Galen and Middle Platonism », in Gill, Christopher *et al.*, dir., *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 247.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>123</sup> Les quatre types de prémisses chez Galien feront l'objet d'une étude plus approfondie au troisième chapitre.

<sup>124</sup> Chiaradonna, Riccardo, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », in Bénatouïl, Thomas et Ierodiakonou, Katerina, dir., *Dialectic after Plato and Aristotle*, 1<sup>re</sup> édition, Cambridge University Press, 2018, p. 325.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 330.

#### *1.4.4 Conclusion : le rapport de Galien à la philosophie*

Dans cette section sur les courants philosophiques à l'époque de Galien, nous avons préalablement formulé deux objectifs. Le premier but poursuivi était d'analyser les similarités et les différences entre la pensée du médecin de Pergame et celles des courants philosophiques dominants de son époque. Le second objectif, plus indirect, était de parvenir à une idée plus générale du rapport de Galien avec la philosophie. À cet effet, nous avons d'abord souligné son attitude paradoxale à l'égard des philosophes stoïciens et péripatéticiens, mais aussi platoniciens, qui sont tantôt encensés, tantôt pris à partie. Le plus souvent, c'est lorsque Galien s'ingénie à établir l'héritage hippocratique de leurs doctrines que ces philosophes sont vantés pour leur mérite, tandis que lorsque leurs enseignements sont incompatibles avec ceux d'Hippocrate, ils sont critiqués. Ensuite, nous avons attiré l'attention sur son attitude condescendante à l'endroit de ses contemporains, et bien que ces derniers ne soient nommés qu'en de rares occasions, il est apparent que Galien était au fait de leurs innovations théoriques. Toutefois, lorsqu'il prenait part aux polémiques contemporaines, c'était généralement sous le couvert des oppositions entre les figures de proue des grandes écoles philosophiques<sup>126</sup>.

Nous tenterons à présent de fournir une explication sommaire des raisons qui motivaient le médecin de Pergame à agir de la sorte. L'hypothèse de Singer, selon laquelle on peut comprendre la proximité de Galien avec le platonisme comme une tentative d'insuffler à ses théories médicales une rigueur quasiment mathématique lui garantissant une certaine autorité à laquelle ses adversaires ne pouvaient pas prétendre, nous semble assez juste. Les efforts pour concilier certains pans des doctrines stoïciennes et péripatéticiennes et l'héritage hippocratique peuvent eux aussi être compris comme un moyen de rallier l'autorité d'Aristote et de Chrysippe. Cette interprétation est d'ailleurs consolidée par nos développements antérieurs sur les débats entre les sectes médicales, qui montraient que l'autorité d'Hippocrate était loin d'être inattaquable. De surcroît, l'estime portée à l'endroit d'Hippocrate par Platon et Aristote ne pouvait manquer d'accroître l'intérêt général pour les enseignements de Galien<sup>127</sup>.

En revanche, la tradition exégétique dans laquelle s'engage Galien ne semble jamais avoir pour raison d'être de se réclamer d'une école particulière. Lorsqu'il endosse les opinions des grandes figures de la philosophie, il le fait généralement de manière hypothétique. Son intention,

---

<sup>126</sup> Tieleman, « Galen and the Stoics, or: the art of not naming », p. 283.

<sup>127</sup> Lloyd, G. E. R., *Methods and problems in Greek science: selected papers*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1991, p. 406.

qu'on pourrait qualifier de rhétorique, est de montrer que les platoniciens, tout comme les péripatéticiens et les stoïciens, sont contraints de parvenir à certaines conclusions imposées par leur orthodoxie doctrinale<sup>128</sup>. En procédant de la sorte, Galien tente d'abord de montrer qu'il appréhende les doctrines de Platon et d'Aristote mieux que ne le feraient ceux qui se proclament platoniciens ou péripatéticiens. Puis, en même temps, il prend pour tâche de rallier les figures de proue de la philosophie en faisant voir qu'elles soutiennent ses propres conclusions<sup>129</sup>.

Pour comprendre ce phénomène d'autoreprésentation (self-presentation), que Philip J. van der Eijk a intitulé assez habilement « les stratégies de Galien dans l'édification de son pedigree intellectuel », un autre parallèle avec la seconde sophistique et notre auteur est intéressant. Bien que nos développements sur la seconde sophistique se soient jusqu'à maintenant limités aux expositions anatomiques, von Staden identifie, nous l'avons dit, jusqu'à sept caractéristiques entre les œuvres de Galien et ce phénomène culturel et intellectuel. Parmi ces traits, la mise en scène du passé (restaging the past) demeure la plus intéressante pour comprendre l'édification du pedigree intellectuel de Galien. Dans sa quête de notoriété, notre auteur n'hésite pas à accorder à ses propres découvertes anatomiques une préséance sur celles de ses contemporains en les présentant comme si elles dériveraient directement des découvertes anatomiques pionnières d'Hippocrate et Platon. Il s'agit probablement d'un tableau légèrement idéalisé puisque nous ne possédons aucune évidence nous incitant à croire que ces derniers pratiquaient des dissections et des vivisections de manière systématique, contrairement à Galien et à certains de ses précurseurs et de ses contemporains<sup>130</sup>. Pourtant, en (re)mettant en scène un passé lointain dans lequel Hippocrate et Platon servent de tremplin à ses découvertes, Galien a certainement vu un moyen d'asseoir son autorité au sein de l'art médical. À notre connaissance, personne n'a encore tenté de lier les efforts d'autoreprésentation de Galien avec la difficulté que pouvait constituer le recrutement de nouveaux adeptes. Selon Van der Eijk, la connaissance extensive des doctrines philosophiques et les désaccords que Galien entretient avec Aristote, mais aussi avec Chrysippe, Platon et les auteurs de traités médicaux, sont facilement attribuables à son attitude éclectique<sup>131</sup>. L'éclectisme galénique, dont nous verrons à présent les fondements, se manifestait parfois sous la

---

<sup>128</sup> Singer, P. N., « Galen and the philosophers: philosophical engagement, shawody contemporaries, Aristotelian transformations », in Adamson, Peter, Hansberger, Rotraud Elisabeth et Wilberding, James, dir., *Philosophical themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014, p. 19.

<sup>129</sup> *Idem*.

<sup>130</sup> von Staden, « Galen and the "Second Sophistic" », p. 52.

<sup>131</sup> Eijk, « "Aristotle! What a thing for you to say!" Galen's engagement with Aristotle and Aristotelians », p. 263.

forme d'une aversion pour le sectarisme<sup>132</sup>, ce qui devait, assez paradoxalement on en conviendra, nuire au recrutement de nouveaux élèves. Pourtant, comme nous le verrons au chapitre suivant dans notre introduction au *Du meilleur enseignement*, la nature protreptique et exotérique de l'opuscule nous donne à penser que Galien n'était pas totalement insensible aux intérêts sectaires et qu'il aurait bel et bien cherché à attirer des novices vers ses enseignements. Nous soutiendrons ce point dans l'introduction au *Du meilleur enseignement*, présentée dans le chapitre suivant.

## 1.5 Une brève histoire de l'éclectisme

Nous verrons à présent que l'idée qu'une approche éclectique de la philosophie soit possible n'était pas ignorée des penseurs antiques. Ceux-ci, malgré le nombre relativement faible d'exemples dont nous disposons, semblaient prêter une signification assez positive à une telle pratique<sup>133</sup>. Toutefois, on aurait tort de conclure que les philosophes de l'Antiquité partageaient une conception complètement homogène de ce qui constitue une attitude éclectique. Dans son texte séminal, que nous avons déjà mentionné, Pierluigi Donini ne recense pas moins de six définitions du concept d'« éclectisme » utilisées par les historiens et les philosophes, depuis la volumineuse étude de Zeller vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, pour qualifier différentes pratiques. Puisque le texte de Donini nous apparaît comme un incontournable pour les études sur l'éclectisme, qu'on s'accorde ou non avec ses conclusions, il servira de point d'ancrage à notre réflexion sur l'éclectisme galénique. Dans cette section, nous commencerons par énoncer les différentes significations explicitées par Donini. Pour certaines d'entre elles, nous proposerons des cas de figure. Nous nous livrerons ensuite à un exposé complet de ce qui nous semble pertinent pour comprendre l'éclectisme de Galien. Par l'intermédiaire de ses récits de jeunesse et de quelques témoignages autobiographiques, nous tenterons de dégager les fondements de son attitude éclectique ainsi que les manières dont elle se manifeste. Enfin, nous entretiendrons une réflexion plus générale sur l'hétérogénéité de l'éclectisme comme outil de catégorisation.

### 1.5.1 Pluralité des approches éclectiques

La première définition **(1)**, plutôt floue et assez négative, est celle de Zeller. Elle associe la pratique de l'éclectisme à une attitude plus ou moins délibérée consistant à combiner des

---

<sup>132</sup> Le terme « sectarisme » et ses variantes, provenant du Grec « αἵρεσις », ne supposent aucune connotation religieuse. Il réfère tout simplement à l'adhésion (parfois démesurée) à une école de pensée.

<sup>133</sup> Cette affirmation sera remise en question dans les développements à venir.

doctrines hétérogènes sans dimension critique réelle. Cette définition, comme le soutient Donini, pose aux moins deux problèmes. D'abord, elle est en inadéquation totale avec l'histoire de la philosophie et semble être une reconstitution *a priori* d'un phénomène n'ayant pas eu lieu, laissant la véritable origine de l'éclectisme entièrement intouchée<sup>134</sup>. La seconde faille est sa nature excessivement générique et son application uniforme sur une immense période, la rendant tout simplement inopérante<sup>135</sup>. L'application d'une telle définition ne résisterait pas à une lecture scrupuleuse d'auteurs qui sont pourtant généralement consacrés comme des penseurs éclectiques, tels que Plutarque, les philosophes du moyen-platonisme de manière générale, ou même Sénèque<sup>136</sup>.

La seconde définition **(2)** se caractérise par l'attitude qui se limite à constater que les doctrines d'une école philosophique sont, selon la pensée de l'auteur qui la présente, composées d'éléments hétérogènes. Quant à la troisième définition **(3)**, elle désigne une attitude, plus ou moins volontaire, d'auteurs qui incorporent à leur propre doctrine des éléments doctrinaux provenant d'autres écoles et qu'ils jugent compatibles. Selon Donini, ces deux définitions capturent le mieux le concept d'« éclectisme », puisqu'elles s'appliquent à de nombreux cas tout en demeurant opérantes<sup>137</sup>.

Les quatrième, cinquième et sixième définitions réfèrent à des attitudes éclectiques qui apparaissent propres à certains auteurs. Ainsi, la sixième définition **(6)** est tirée de la posture philosophique plutôt idiosyncrasique d'Antiochus d'Ascalon, qui aurait essayé de prouver la compatibilité entre le platonisme, l'aristotélisme et le stoïcisme. Cette attitude qu'Émile Bréhier avait qualifiée de dogmatisme syncrétique s'est vue peu à peu dissociée de l'éclectisme<sup>138</sup>. La quatrième définition **(4)**, dégagée de l'attitude éclectique de Potamon et de Clément d'Alexandrie, se distingue en raison de son caractère entièrement professé. Avant de nous pencher plus en profondeur sur ces deux cas de figure, nous nous permettons de noter, comme

---

<sup>134</sup> Donini, P. L., « The History of the Concept of Eclecticism », in Dillon, John Myles et Anthony Arthur Long dir., *The question of « eclecticism »: studies in later Greek philosophy*, Berkeley, Calif., Univ. of California Press, 1996, p. 26.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 33. Donini met toutefois en garde que la deuxième définition reste plutôt naïve et qu'en général, lorsqu'on reconnaît qu'une doctrine est composée d'éléments hétérogènes, on se questionnera sur la cohésion de ses éléments, auquel cas on adoptera ou bien la première ou la troisième définition.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 32.

Frede avant nous<sup>139</sup>, que certains témoignages de Galien nous donnent eux aussi à penser qu'il figure parmi ces philosophes qui reconnaissent leur posture comme étant éclectique. C'est notamment le cas du passage cité dans l'introduction où Galien répond à Martianos qu'il qualifiait d'esclaves ceux qui se réclament d'une école, en ajoutant qu'il « choisissait (ἐκλέγοιμι) ce qu'il y avait de bon dans chaque école<sup>140</sup>. » Quoi qu'il en soit, nous verrons que l'attitude éclectique de Galien ne doit pas pour autant être confondue avec celles de Potamon et de Clément d'Alexandrie.

Malheureusement, nos connaissances sur la vie et sur l'école éclectique de Potamon sont plutôt limitées. Toutefois, on peut noter avec assez d'assurance que l'antisectarisme galénique est complètement à l'antipode de l'attitude de Potamon, qui serait, selon Diogène Laërce, le fondateur d'une secte éclectique<sup>141</sup>. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il aurait été actif pendant l'époque augustéenne, qui s'étend entre 30 av. J.-C. et 14 apr. J.-C., bien que les sources ne soient pas entièrement unanimes<sup>142</sup>. Puis, à propos de Potamon, Diogène Laërce dit aussi :

À son opinion, d'après ce qu'il dit dans son *Enseignement élémentaire*, sont critères de la vérité, d'une part ce par quoi est prononcé le jugement, c'est-à-dire la partie directrice (de l'âme), d'autre part ce au moyen de quoi il [le jugement] se produit, par exemple la représentation la plus exacte<sup>143</sup>.

Selon Hatzimichali, le simple fait de savoir que Potamon énonce certains critères du vrai nous autorise à le ranger, lui et sa secte, du côté des dogmatistes plutôt que de celui des sceptiques. Puis, même si la terminologie qu'il employait semble être empruntée aux stoïciens, le fait qu'il ait introduit une bipartition des critères du vrai nous incite à croire qu'il s'était détourné de l'orthodoxie doctrinale stoïcienne. Évidemment, nous savons que celle-ci n'était pas épargnée de dissensions, puisque certains stoïciens comme Boéthos de Sidon, ou Posidonius (que Galien estime) ont eux aussi introduit de nouveaux critères. Toutefois, l'importance accordée à

---

<sup>139</sup> Les termes de Frede sont les suivants : "Galen, who is one of the few philosophers in antiquity actually to characterize himself as eclectic, espouses eclecticism out of just such an anti-authoritative attitude, following a tradition going back to Academic scepticism, as we can see from Cicero's *Academica*" Frede, Michael, « Epilogue », in Algra, Keimpe, dir., *The Cambridge history of Hellenistic philosophy*, Cambridge, U.K. ; New York, Cambridge University Press, 1999, p. 786.

<sup>140</sup> Galien. *De Libris Propriis*, Boudon-Millot 138, I. 9 = Kühn (XIX, 13), tr. Moraux, *Souvenirs d'un médecin*, p. 147.

<sup>141</sup> Hatzimichali, Myrto, *Potamo of Alexandria and the emergence of eclecticism in late Hellenistic philosophy*, Cambridge, UK; New York, Cambridge University Press, 2011, p. 12. Ce passage se situe dans *Vies et doctrines des philosophes illustres*, (D.L. I.21).

<sup>142</sup> *Ibid*, p. 68.

<sup>143</sup> Diogène, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Paris, Librairie Générale Française, 1999 tr. J.-F. Balaudé, Luc Brisson et al., p. 78

l'agentivité par Posidonius ne trouve aucune résonance dans la littérature stoïcienne que nous avons préservée<sup>144</sup>. Cette bipartition trouve plutôt son origine dans le *Théétète* de Platon, et il semble que Potamon l'ait combinée à la terminologie stoïcienne afin de formuler ses deux critères du vrai<sup>145</sup>. Sans entrer plus en détail dans ces hypothèses, on constate que l'attitude éclectique de Potamon, bien qu'elle demeure assez unique en raison de son caractère professé, s'approche des définitions formulées par Donini.

En ce qui a trait à Clément d'Alexandrie, il qualifie lui aussi son approche comme étant éclectique<sup>146</sup>, ce qui justifie le rapprochement fait par Donini. Néanmoins, l'engagement chrétien qui régit l'attitude sélective de Clément semble exercer une contrainte plutôt contraire à l'éclectisme. Son attitude, qui s'apparente à notre avis à celle d'Antiochus d'Ascalon, ressemble davantage à du syncrétisme (dogmatique) puisqu'il entendait montrer que certains éléments doctrinaux des grandes écoles philosophiques étaient compatibles avec la pensée chrétienne. Enfin, il n'est pas anodin de noter que certains de nos contemporains ont mis en parallèle la pensée de Galien et celle de Clément. Plus précisément, Havrda a argumenté que la doctrine des démonstrations de Clément, bien qu'elle porte des traces d'influences stoïciennes et aristotéliennes, possède une ressemblance encore plus frappante avec la doctrine des démonstrations de Galien, qui en serait la source. L'emploi de termes médicaux dans un contexte démonstratif chez Clément, la question de la nature de l'embryon qui est traitée tant chez l'un que chez l'autre, ces similitudes suggèrent soit que les deux auteurs s'inspirent d'une source commune ou alors que Clément calque sa théorie sur celle de Galien, qui était fort probablement contenue dans son traité *De la démonstration*, aujourd'hui perdu<sup>147</sup>. Nous ne possédons toutefois aucune évidence qui nous permettrait de trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces hypothèses, même si Havrda considère la dernière comme étant plus plausible et surtout plus attrayante.

---

<sup>144</sup> Hatzimichali, *Potamo of Alexandria and the emergence of eclecticism in late Hellenistic philosophy*, p. 86.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>146</sup> On peut lire dans ses stromates "In the case of philosophy I do not mean the Stoic or Platonic or Epicurean and Aristotelian, but what has been well said in each of these sects, teaching justice along with pious knowledge – this entire eclectic [approach] is what I call philosophy. But the part of human reasoning which they have cut off and falsified, this I would never call divine." (Clem. *Strom.* 1.7.37), tr. Myrto Hatzimichali dans *Potamo of Alexandria and the emergence of eclecticism in late Hellenistic philosophy*, p. 17.

<sup>147</sup> Havrda, Matyáš, « Galenus Christianus? The Doctrine of Demonstration in Stromata VIII and the Question of its Source », *Vigiliae Christianae*, vol. 65, no. 4, 2011, p. 371. On pourra également consulter l'ouvrage plus récent de l'auteur: *The so-called eighth Stromateus by Clement of Alexandria: early Christian reception of Greek scientific methodology*, Boston, Brill, 2017.



La dernière définition d'une attitude éclectique, la cinquième (5) selon l'ordre exposé par Donini, est attribuée à Galien. Elle désigne une posture sélective comme nos premières définitions, puis assumée, à l'instar de Potamon et de Clément. En revanche, l'attitude éclectique de Galien possède une facture antidogmatique et antisectaire qui se révèle relativement unique. Donini la met en parallèle avec la posture de Sénèque, qui manifeste un intérêt à l'égard des développements philosophiques contemporains du platonisme et de l'épicurisme, et qui se faisait fort de son indépendance intellectuelle. En revanche, Donini conclut d'abord que tout bien considéré, elles demeurent assez différentes étant donné que la pensée de Galien, contrairement à celle de Sénèque, est guidée par un idéal scientifique clair, puis que la pensée de Sénèque ne saurait être considérée comme de l'éclectisme<sup>148</sup>. Quant à Hatzimichali, elle suggère que les traits de l'éclectisme galénique sont partagés dans une certaine mesure avec le poète Horace. Nous avons toutefois de bonnes raisons de croire que le manque de rigueur dans l'application de l'éclectisme d'Horace indique une forme d'éclectisme auquel il manque un fondement philosophique ou un idéal scientifique, contrairement à Galien<sup>149</sup>.

### 1.5.2 Éclectisme galénique

Suivant ce qui vient d'être énoncé, la posture éclectique de Galien cadre avec au minimum trois des définitions proposées par Donini. Notre recension de la littérature révèle également qu'une de ces attitudes représente un cas *sui generis* qui se rencontre, sous toutes réserves, uniquement chez Galien. À présent, notre objectif sera de caractériser l'éclectisme galénique. À cet effet, nous tracerons dans un premier temps une genèse de cette attitude en montrant qu'elle préfigurerait dans ses récits de jeunesse, tout en prenant soin de caractériser les formes sous lesquelles elle se manifeste, soit l'antisectarisme et l'antidogmatisme.

Dans ses récits autobiographiques, Galien nous raconte comment il a été initié à la philosophie par son vénérable père. Il nous renseigne à ce sujet sur l'éducation qu'il a reçue dans sa ville native, Pergame :

---

<sup>148</sup> Donini, « The question of "eclecticism" », p. 33. La seconde conclusion de Donini à l'égard de Sénèque est plutôt curieuse et surprenante. Elle a toutefois été contestée, notamment dans « The Method of "Eclecticism" in Plutarch and Seneca », où Castelnérac entreprend de montrer que Sénèque (et Plutarque) prenait soin de distinguer les bonnes des mauvaises pratiques éclectiques tout en encourageant Lucilius à profiter des fruits d'une bonne pratique de l'éclectisme (ici p. 154).

<sup>149</sup> Mayer, Roland, « Horace on good manners », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, vol. 31, 1985, p. 33.

Quand j'eus quatorze ans, je suivis les cours de philosophes de notre ville, surtout ceux d'un stoïcien élève de Philopator, et aussi ceux d'un platonicien élève de Gaios [...] un autre maître, notre concitoyen, nous revint d'un long séjour à l'étranger ; c'était un élève d'Aspasios le péripatéticien. Après lui, un autre nous arriva d'Athènes ; il était épicurien. Mon père m'accompagna chez eux et, dans mon intérêt, il enquêta sur la conduite et les doctrines de chacun d'eux. Lui-même s'était donné une solide formation en géométrie, en arithmétique, en architecture et en astronomie<sup>150</sup>.

Donini considère que ce type d'éducation très hétéroclite n'indique pas tant la libéralité du père de Galien qu'une pratique éducative assez répandue à cette époque<sup>151</sup>. Quoi qu'il en soit, il nous apparaît indubitable qu'une telle instruction est constitutive d'une pratique éclectique. Qui plus est, Galien poursuit cette anecdote en relatant les paroles de son père, qui lui dit : « Tu ne dois pas te proclamer d'emblée membre d'une école, mais te donner le temps d'apprendre à connaître et à juger les différentes doctrines. » et conclut : « Ces recommandations que j'ai reçues de mon père, je m'y suis tenu jusqu'à maintenant. Je ne me suis déclaré l'adepte d'aucune école, mais je m'applique de toutes mes forces à me livrer à un examen critique de toutes<sup>152</sup> ». Si l'on ajoute à cela le passage dont nous avons déjà discuté, où il est question de la réponse de Galien à Martialos lorsque celui-ci demanda à quelle secte le médecin de Pergame appartenait et que ce dernier aurait répondu que ceux qui se réclament de quelque autorité sont des esclaves, nous avons à notre avis exposé de manière suffisante l'origine de l'antisectarisme de notre auteur. En revanche, cet antisectarisme n'est qu'une partie de l'équation qui, bien qu'il constitue un point de départ intéressant, semble plutôt vide lorsqu'il est pris isolément.

La pratique éclectique de Galien, qui s'est manifestée très tôt, n'est pas simplement réductible aux quelques préceptes lui prescrivant de ne pas se réclamer d'une école particulière. Elle implique, on vient de le voir, un examen approfondi et critique des doctrines, sans quoi son intérêt demeurerait limité. Il ne fait d'ailleurs aucun doute qu'elle s'est enrichie d'un fondement épistémologique qui lui permettait de procéder à leur évaluation et ainsi de naviguer parmi les différentes doctrines des écoles et de sélectionner celles qu'il jugeait les plus pertinentes de retenir. L'affirmation d'Eire selon laquelle l'éclectisme galénique constitue un point de départ qui n'a pas pour objectif de créer un système réconciliant des doctrines d'origines différentes est

---

<sup>150</sup> Galien. *De priorum animi cuiuslibet affectuum dignotione et curatione*, Kühn (V. 41-42) tr. Paul Moraux, *Souvenirs d'un médecin*, p. 42-43.

<sup>151</sup> Donini, P. L., « Galeno e la filosofia », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal*, 1992, n. 1. p. 3484.

<sup>152</sup> Galien. *De priorum animi cuiuslibet affectuum dignotione et curatione*, Kühn (V. 41-42) tr. Paul Moraux, *Souvenirs d'un médecin*, p. 42-43.

sujette au doute, et nous verrons dans la section suivante que l'approche de notre auteur est parfois qualifiée de syncrétique. Toutefois, ce qui demeure le plus intéressant pour nous, c'est qu'à propos de l'éclectisme de Galien, Eire soutient qu'il est supplémenté de sa théorie de la démonstration à partir de laquelle sont jugées les différentes doctrines des écoles philosophiques et médicales<sup>153</sup>. À n'en pas douter, l'éclectisme de Galien est intimement lié avec sa doctrine de la démonstration puisqu'elle oriente la manière dont il aborde les problèmes philosophiques et médicaux<sup>154</sup>. Dans un ouvrage dédié à son ami Eugénanios, Galien écrit :

[P]armi les médecins et les philosophes, l'un tiendra l'autre en admiration, non pas pour avoir suivi son enseignement, ni s'être exercé à la science de la démonstration qui lui permettrait de distinguer les faux discours des vrais, mais pour certains, c'est parce leurs pères étaient empiriques, dogmatiques ou méthodiques, [...] De même, parmi les membres des écoles de philosophie, l'un pour une cause, et l'autre pour une autre, s'est fait platonicien, péripatéticien, stoïcien ou épicurien [...] Je fus cependant contraint pour les raisons que j'ai dites à écrire encore un livre *Sur la meilleure école* (τῆς ἀριστερῆς αἰρέσεως), qui ne ressemblât pas à ce qu'écrivent beaucoup des médecins et des philosophes qui ont précédé quand ils font nommément l'éloge de leur propre école, mais où j'indique la voie unique qu'il conviendrait de suivre pour constituer une école qui soit la meilleure, aussi bien au regard de la médecine que de la philosophie ou tout autre art. Il y est montré ce que je disais un peu plus haut à savoir qu'il faut qu'ait tout d'abord été instruit de la méthode de la démonstration celui qui veut être un juge impartial entre les écoles<sup>155</sup>.

Ce passage nous semble présenter la transition entre l'aversion pour le sectarisme de Galien et son antidogmatisme. La méthode proposée par notre auteur qui permet de distinguer les discours vrais et faux est ici opposée à l'appartenance à une école et à ses dogmes. On pourrait en conclure corolairement que le sectarisme et la recherche de la vérité sont antagoniques.

Concernant les démonstrations, on comprend désormais qu'elles constituent une méthode permettant d'asseoir la connaissance sur des fondements sûrs dont l'envers est la réfutation. Dans la mesure où il s'intéresse aux démonstrations, Galien a nécessairement pensé aux rôles des réfutations en cela qu'établir une connaissance revient parfois à nier une opinion opposée. L'importance accordée aux démonstrations est pourtant suffisante pour le distinguer des sceptiques, qui s'intéressent uniquement à la réfutation. Par ailleurs, nous avons pu voir qu'en ce

<sup>153</sup> López Eire, Antonio, « Sobre el eclecticismo de Galeno », in López Férez, J. A., dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991, p. 66.

<sup>154</sup> Le troisième chapitre sera entièrement consacré à expliciter la nature et les fondements épistémologiques des démonstrations galéniques.

<sup>155</sup> Galien. *De ordine librorum propriorum*, Boudon-Millot 88-9, I. 2-7 = Kühn (XIX 50-51), tr. Boudon-Millot. Le traité mentionné par Galien est aujourd'hui perdu.

qui a trait à la science de la démonstration, son application s'étend à tous les domaines du savoir. Elle possède néanmoins certaines limites au-delà desquelles elle devient inopérante, comme le donnent à entendre les doutes exprimés par Galien sur la nature de l'âme ou sur l'éternité du monde dans le *Sur mes propres opinions*. C'est cette attitude, consistant à refuser de prendre position sur certaines questions considérées indécidables, caractérisées par Frede d'« antidogmatisme » et qu'il n'hésite pas à mettre en parallèle avec l'attitude sceptique de l'Académie, qui serait donc au fondement de l'éclectisme galénique<sup>156</sup>. Le point de jonction entre l'antisectarisme et l'antidogmatisme se situe dans le silence de Galien à l'endroit de certaines questions qui tracent les frontières entre les écoles philosophiques<sup>157</sup>. En refusant de se prononcer sur les questions où la science de la démonstration échoue, Galien se coupe de toute identification avec les écoles de pensée qu'il côtoie, mais avec lesquelles il partage tout de même certains points communs.

### 1.5.3 Éclectisme antique et éclectisme moderne

Avant de conclure ce chapitre, nous traiterons de certaines interrogations que le lecteur pourrait encore entretenir concernant l'éclectisme. Dans un premier temps, nous esquisserons une réponse face à la réticence qu'on pourrait avoir à propos de l'éclectisme comme catégorie « fourre-tout ». Dans un second temps, nous montrerons l'absence de continuité entre les significations antiques et les significations modernes de l'éclectisme. Finalement, nous verrons que l'attitude de Galien s'harmonise aussi bien avec les significations antiques que la signification moderne.

S'il n'était pas déjà évident que l'éclectisme et les pratiques qui y sont associées sont multiples, nous espérons que nos développements sur la pluralité des attitudes éclectiques ne laissent plus aucun doute possible. La vaste gamme d'attitudes rassemblées sous la bannière d'« éclectisme » donne à penser ou bien que cette catégorie est encore précaire, ou bien qu'elle est tout simplement inappropriée. Dans le premier cas, la solution serait d'approfondir nos recherches sur l'éclectisme antique, ce qui se révèle plutôt délicat étant donné la quantité assez

---

<sup>156</sup> Frede, Michael, « On Galen's Epistemology », in *Galen: Problems and Prospects*, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p. 71. Frede poursuit en affirmant "Thus it turns out that a close consideration of the claim that Galen is an eclectic shows that Galen is not just another eclectic in the sense in which most of his contemporaries were eclectics; and hence the claim, though true, does not justify the conclusion that Galen's philosophical position is of no particular interest to the historian of philosophy. The opposite seems to be the case. Galen's very eclecticism turns out to be of such a distinctive kind as to set him apart from his philosophical contemporaries."

<sup>157</sup> *Idem*.

limitée d'informations que nous possédons. La seconde option paraît plus attrayante puisque, comme nous l'avons vu, lorsqu'il s'agit d'identifier les différentes formes d'éclectisme, nous parvenons quelquefois à qualifier d'« éclectique » des attitudes contradictoires, comme dans l'opposition entre Galien et Potamon sur la possibilité d'une école éclectique. Seulement, les évidences suggèrent plutôt que certains philosophes étaient conscients de leur éclectisme et le professaient. On ferait donc inmanquablement tort à la tradition philosophique en tentant d'y renoncer entièrement. En ce qui a trait à l'incompatibilité de certaines pratiques éclectiques, elle paraît assez anodine lorsqu'on reconnaît qu'il n'y avait rien de tel qu'une « orthodoxie » éclectique. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à trouver des pratiques contradictoires dans une « école » qui se caractérise notamment par son absence de doctrine propre et qui s'apparente davantage à une attitude qu'à un système théorique. Quant aux problèmes de l'enrichissement de nos informations sur l'éclectisme antique, Castelnérac a montré qu'on aurait tort de se cantonner aux quelques occurrences d'« ἐκλέγειν » dans la littérature ancienne. La conclusion de Donini selon laquelle l'éclectisme était généralement accueilli de manière positive par les philosophes antiques s'avère infondée lorsqu'on élargit légèrement la portée du terme. Une lecture scrupuleuse de Sénèque et Plutarque révèle que ces deux auteurs avaient réfléchi aux bonnes, mais aussi aux mauvaises manières de sélectionner, de s'approprier et d'intégrer à leur réflexion les influences philosophiques extérieures<sup>158</sup>. Bien qu'il aurait été souhaitable que ces auteurs désignent de manière explicite que la posture qu'ils adoptaient était éclectique, on aurait tort de négliger ce type d'évidence lorsqu'il s'agit d'accroître nos connaissances sur l'éclectisme.

Le second point dont nous traiterons à présent concerne la discontinuité des significations antique et moderne de l'éclectisme. Il est assez surprenant de constater que les discussions de nos contemporains sur l'éclectisme moderne se développent en parallèle à celles sur l'éclectisme antique, mais que les points de contact sont pour ainsi dire inexistants. Si ces deux réflexions se sont développées de manière autonome, cela tient entre autres choses à la rupture opérée entre l'éclectisme moderne et l'éclectisme antique et qui culmine au 18<sup>e</sup> siècle chez Johann Jakob Brucker dans son *Histoire critique de la philosophie*. Dans cet ouvrage, Brucker distingue nettement deux significations de l'« éclectisme ». À propos du phénomène historique regroupant notamment les philosophes éclectiques d'Alexandrie, Brucker s'empresse d'affirmer qu'il s'agirait en fait de syncrétisme. Ce faisant, Brucker introduit une division entre les bonnes et les

---

<sup>158</sup> Castelnérac, « The Method of "Eclecticism" in Plutarch and Seneca », p. 137-138.

mauvaises formes d'éclectisme. À cette première signification s'oppose la tendance moderne inaugurée durant la renaissance. La différence fondamentale entre l'éclectisme moderne et l'éclectisme ancien se situe dans l'absence d'autonomie et dans l'aspect encore trop sectaire qui caractérisait ce dernier<sup>159</sup>. À partir du 17<sup>e</sup> siècle, Potamon d'Alexandrie est parfois érigé en fondateur de la méthode éclectique, certains le considérant comme un précurseur de la philosophie des lumières, tandis que d'autres, comme Diderot, l'ignoreront complètement dans leur réflexion sur l'éclectisme<sup>160</sup>. L'éclectisme moderne s'est rapidement imposé comme l'approche par excellence en philosophie. Cette liberté de philosopher sans maître s'est rapidement vu associer avec l'attitude anti-autoritariste des penseurs tels qu'Érasme, qui s'inscrit dans la lignée d'Horace<sup>161</sup>. Toutefois, au-delà des remarques se bornant à observer que cette attitude trouve ses balbutiements chez certains auteurs de l'Antiquité, l'éclectisme antique, généralement considéré comme une forme de syncrétisme, a continué d'être la proie de jugements assez défavorables, et ce jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent nos propos présentés précédemment sur Zeller. Notre dernière remarque concerne la proximité entre l'éclectisme de Galien et la signification moderne donnée à ce terme. Les traits que nous avons utilisés plus haut pour décrire l'éclectisme galénique, soit l'antisectarisme et l'antidogmatisme, sont aussi utilisés pour caractériser l'éclectisme moderne. Notre dernière section, avant de conclure ce chapitre, porte sur l'aspect syncrétique de la pensée de Galien.

#### *1.5.4 Galien, un penseur syncrétique ?*

Notre auteur a aussi été qualifié de syncrétique par certains de nos contemporains<sup>162</sup>. Le terme « syncrétique », dépouillé de la signification très péjorative que lui ont prêtée les modernes, désigne les attitudes **(2)** et **(3)** énumérées plus haut. La première, on s'en souvient, consiste à constater la présence d'éléments hétérogènes dans la pensée d'un auteur, tandis que la seconde désigne l'attitude d'un auteur incorporant des éléments doctrinaux d'autres écoles qu'il juge compatibles. Ces deux attitudes sont communes en ceci qu'elles indiquent une pratique qui

---

<sup>159</sup> Schneider, Ulrich Johannes, « The problem of eclecticism in the history of philosophy », *Intellectual History Review*, vol. 26, no. 1, 2016, p. 118-119.

<sup>160</sup> Kelley, Donald R., « Eclecticism and the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, no. 4, 2001, p. 580.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 581. Assez étrangement, Érasme connaissait bien Galien et a même traduit quelques-uns de ses traités. Elaut, L., « Érasme, Traducteur De Galien », *Bibliothèque d'Humanisme Et Renaissance*, vol. 20, no. 1, 1958, (ici p. 37).

<sup>162</sup> Entre autres par Matyáš Havrda, « Galenus Christianus? » et Jim Hankinson, « Galen's Philosophical Eclecticism ». Les propos de Philip de Lacy dans « Galen's Platonism » semblent aussi pointer dans cette direction.

consiste à incorporer ou à combiner des éléments doctrinaux hétérogènes. Leur différence est que la première est dépourvue d'une attitude critique, tandis que la seconde désigne l'assemblage d'éléments compatibles. Dès lors qu'on reconnaît qu'une doctrine est composite, on en viendra instinctivement à se demander *pourquoi* et *comment* cet assemblage s'est formé et s'il est cohérent, ce qui nous poussera à adopter l'une ou l'autre des options **(1)** ou **(3)**<sup>163</sup>. L'un des écueils d'une telle approche est, à notre avis, le caractère assez arbitraire d'un jugement rétrospectif sur plusieurs siècles. La perte d'une grande partie de la littérature ancienne interfère nécessairement avec nos tentatives de juger de la cohérence de ces doctrines. Malgré l'immensité du corpus que nous possédons, cela nous semble même s'appliquer à Galien. Prenons simplement l'exemple de son attitude syncrétique en logique : parmi ses cinquante-huit commentaires et ses quelque cinquante traités sur la logique qui ont été recensés, seulement trois opuscules nous sont parvenus<sup>164</sup>. Sur la base des textes conservés et des informations périphériques que nous avons des autres traités, Barnes conclut que Galien a tort de minimiser le conflit entre la logique stoïcienne et péripatéticienne en soutenant qu'elles sont complémentaires. Selon Barnes, le conflit qui les oppose est loin d'être aussi trivial que Galien le laisse entendre. Notre intention n'est évidemment pas de minimiser les propos de Barnes, mais plutôt de souligner les limites de la distinction entre le « bon » et le « mauvais » syncrétisme. Il ne fait aucun doute que Galien incorpore des éléments d'origines hétérogènes dans ses réflexions philosophiques et médicales. Nous venons de le voir, il le fait en logique, mais aussi dans sa réflexion téléologique, dans laquelle Hippocrate et Platon, mais surtout Aristote sont mis à profit dans les débats qui opposent le médecin de Pergame aux physiciens Érasistrate et Asclépiade<sup>165</sup>. Tout bien considéré, Galien constitue un cas très particulier dans l'histoire de l'éclectisme, puisqu'il s'impose en précurseur de l'éclectisme moderne, sans pourtant tourner le dos à l'éclectisme ancien.

## 1.6 Récapitulatif

À la lumière des développements précédents, la remarque de notre auteur dans le *De la formation du fœtus* nous apparaît désormais teintée à la fois de sarcasme, mais aussi de sincérité :

---

<sup>163</sup> Donini, « The question of “eclecticism” », p. 33.

<sup>164</sup> Barnes, Jonathan, « Galen on Logic and Therapy », in Kudlien, Fridolf et Durling, Richard J., dir., *Galen's method of healing: proceedings of the 1982 Galen Symposium*, Leiden; New York, E.J. Brill, 1991, p. 55. Parmi ces trois traités, on compte notamment le *De optima doctrina*, qui est un traité surtout polémique, l'*Institutio logica*, un traité d'introduction à la logique, ainsi qu'un essai juvénile sur les sophismes verbaux. On comprendra que ces traités ne sauraient donner, à eux seuls, une représentation fidèle des réflexions et des contributions à la logique de Galien.

<sup>165</sup> Hankinson, « Galen's Philosophical Eclecticism », p. 3508-3510.

Mais qui est ce demiurge ? J'avais espéré auparavant l'apprendre chez les philosophes, chez ces philosophes qui parlent du monde et de la création tout entière. Car je pensais qu'il leur était bien plus facile encore de savoir comment a été constitué le corps. Je me suis donc mis à l'école d'un premier maître, alors que je venais d'entendre parler des démonstrations du type géométrique : j'espérais qu'il les enseignait. Quand je me rendis compte que non seulement il ne donnait pas de démonstrations linéaires, mais n'avancait même pas d'arguments rhétoriques, je passai chez un autre maître. Celui-ci, partant de propositions qui lui étaient propres, professait des thèses opposées à celles du premier. Mon troisième et mon quatrième essai ne furent pas plus concluants : chez aucun professeur, je n'entendis exposer une démonstration irréfutable. Cela m'affligea beaucoup. Depuis lors, j'ai cherché par moi-même à découvrir une explication solide de la constitution des êtres vivants, mais je n'en ai trouvé aucune. C'est ce que j'avoue franchement dans le présent ouvrage. Et j'invite tous les philosophes de talent qui s'intéressent à ces questions à me faire part généreusement de leurs découvertes, s'il leur arrive de trouver quelque chose d'intelligent<sup>166</sup>.

Ce passage de première main constitue une synthèse assez fidèle de la pensée de Galien. Il donne le ton à sa relation quelquefois conflictuelle avec la philosophie, qui bien qu'utile, s'avère parfois stérile. Puis, il marque l'importance qu'il accordait aux démonstrations et à leur limite, au-delà desquelles la connaissance certaine est inatteignable. Enfin, il témoigne de son indépendance intellectuelle à l'égard des écoles philosophiques, mais aussi en ce qui a trait aux sectes médicales.

## Deuxième chapitre : *Du meilleur enseignement*

Le deuxième chapitre, beaucoup plus court que le premier, est entièrement dédié à l'opuscule de Galien *Du meilleur enseignement*. Notre objectif : montrer que cette œuvre s'insère entièrement au sein de la pensée de l'auteur et qu'elle permet, en dépit du peu d'information positive qu'elle dévoile au sujet de la méthode de la démonstration, d'affermir notre compréhension de plusieurs concepts centraux chez Galien. Qui plus est, ce chapitre servira de jonction entre l'éclectisme galénique qui vient d'être présenté et son épistémologie, qui fera l'objet du prochain chapitre. De sa brièveté, on ne devrait toutefois pas conclure que nous avons pris un raccourci afin d'abrégier notre mémoire. Cette traduction française inédite du traité *Du meilleur enseignement* aura requis autant, sinon plus, de ténacité que nos autres chapitres.

---

<sup>166</sup> Galien. *De foetuum formatione*, Kühn (IV. 695-696), tr. Paul Moraux, *Souvenirs d'un médecin*, p. 46.



## 2.1 Du meilleur enseignement : introduction

La section qui suit, et qui précède la traduction, a pour objectif de situer et de développer certains thèmes propres au *Du meilleur enseignement*. Il s'agit, à proprement parler, d'introduire certaines informations qui contextualiseront le traité et en faciliteront sa lecture.

### 2.1.1 Contre le scepticisme

Le rapport de Galien au scepticisme est, assez étrangement, unilatéral. Malgré son agnosticisme et son antidogmatisme avoués, lesquels sont généralement caractéristiques d'une attitude sceptique, le médecin de Pergame était antipathique à ce courant de pensée. D'abord, nous avons mentionné au premier chapitre qu'il opère un rapprochement entre les empiristes et les sceptiques puisque tous deux niaient qu'il soit possible de parvenir à la connaissance des choses non manifestes. Galien s'inscrit en faux contre ces derniers, souscrivant plutôt à la possibilité de connaître les états internes du corps, notamment grâce au raisonnement « analogique ». Nous avons aussi souligné que, bien qu'il entretienne certains différends avec les stoïciens, il s'associe à eux dans le débat qui les oppose au sceptique Favorinus d'Arles, un académicien, dans le traité *Du meilleur enseignement*. Enfin, nous souhaitons attirer l'attention sur sa querelle relatée plus haut avec Alexandre de Damas, que Galien aurait qualifié de « pyrrhonien rustique » pour avoir soulevé que le témoignage des sens était un sujet litigieux. Cette polémique, qui indique un désaccord fondamental, nous apparaît donner le ton à sa relation avec le scepticisme qu'il rejette en bloc.

Lorsqu'il s'intéresse au scepticisme, Galien discerne, bien que rarement, deux types assez différents. D'abord, le « pyrrhonien rustique » (ἀγροικοπυρρωνεύουσ) est celui qui, à propos de tous les problèmes qu'il rencontre, pratique la suspension du jugement (ἐποχή). Il distingue de ce dernier ce que Jonathan Barnes a comiquement intitulé le « pyrrhonien urbain », qui pratique la suspension du jugement de manière ciblée, notamment dans les domaines scientifiques ou philosophiques, tandis qu'il prête foi à ses sens de manière générale<sup>167</sup>. Ces deux positions sont aujourd'hui associées respectivement au pyrrhonisme et au scepticisme de la Nouvelle Académie et ce même si cette dernière abritait une variété d'attitudes sceptiques, allant du quasi-

---

<sup>167</sup> Barnes, Jonathan, « The beliefs of a Pyrrhonist », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, vol. 28, 1982, p. 2.

pyrrhonisme d’Arcésilas à l’attitude plus tempérée et probabiliste de Carnéade<sup>168</sup>. Dans un cas comme dans l’autre, il est manifeste que Galien ne pouvait que les condamner en raison du peu de place qu’elles ménagent pour les disciplines scientifiques comme la médecine. Son désaccord avec les sceptiques, qui est motivé par son désaccord à propos de la possibilité de connaître, s’étend ainsi à plusieurs domaines. Parmi les points de friction, on compte entre autres l’existence des critères naturels et leur validité dans l’établissement des sciences jusqu’à la connaissance mathématique<sup>169</sup>. Si Galien désapprouve entièrement ces deux formes de scepticisme, c’est surtout contre la Nouvelle Académie qu’il débat. Pour cause, l’attitude « grossièrement monolithique » des pyrrhonistes, pour emprunter l’expression de Daniel Béguin, est bien moins insidieuse que le doute subtil des nouveaux académiciens, qui réserveraient à la connaissance une place que Galien jugeait trop insuffisante<sup>170</sup>.

### 2.1.2 Qui était Favorinus d’Arles ?

La cible qu’attaque l’opuscule *Du meilleur enseignement* est Favorinus d’Arles. Celui-ci a vécu entre l’an 80 et l’an 160 de notre ère, et était donc l’ainé ainsi qu’un contemporain de Galien<sup>171</sup>. La *Souda* le décrit comme un polymathe davantage intéressé par la rhétorique que par la philosophie, tandis que Philostrate le désigne comme un philosophe qui était souvent confondu avec un sophiste en raison de son éloquence<sup>172</sup>. Il aurait aussi été un élève ainsi qu’un ami de Plutarque et aurait dédié l’une de ses œuvres à son maître. Selon le témoignage de Galien, ce penseur celtique se décrivait comme un académicien, bien que son scepticisme possède une facture pyrrhonienne<sup>173</sup>. Malheureusement, nous n’en connaissons que très peu à propos de sa pensée. Le témoignage de Galien demeure notre principale source de renseignements sur ses positions philosophiques, ce qui commande la prudence.

Mis à part les titres de ses nombreux traités, nous ne possédons que trois opuscules, dont deux sont des oraisons, ainsi que quelques fragments qui nous renseignent assez peu sur sa pensée. Nous savons qu’il est l’auteur d’un ouvrage en dix livres intitulés les *Tropes*

<sup>168</sup> Hankinson, R. J., « A Purely Verbal Dispute? Galen on Stoic and Academy Epistemology », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 45, 1991, p. 282, n.29.

<sup>169</sup> De Lacy, P., « Galen’s Response to Skepticism », *Illinois Classical Studies*, vol. 16, 1991, p. 284-285.

<sup>170</sup> Béguin, Daniel, « Le problème de la connaissance dans le *De optima doctrina* de Galien », *Revue des Études Grecques*, vol. 108, no. 1, 1995, p. 116.

<sup>171</sup> Collart, Paul, « Favorinus d’Arles », *Bulletin de l’Association Guillaume Budé*, vol. 34, no. 1, 1932, p. 23.

<sup>172</sup> Lévy, Carlos, « Middle Platonism and Skepticism: Plutarch and Favorinus », in Machuca, Diego E., dir., *Skepticism: from antiquity to the present*, London; New York, Bloomsbury Academic, 2018, p. 120.

<sup>173</sup> Hankinson, « A Purely Verbal Dispute? », p. 282.

*pyrrhoniennes* (Πυρρώνειοι τρόποι), d'où vient l'association souvent hâtive avec le pyrrhonisme<sup>174</sup>. Dans le *Du meilleur enseignement*, Galien introduit d'ailleurs une séparation entre les *palaiotéroi* (les plus anciens) qui sont très probablement les premiers néo-académiciens et les *néoteroi* (les plus récents)<sup>175</sup>. Selon les premiers, l'isosthénie, c'est-à-dire la méthode par laquelle les positions adverses sont soutenues de manière équipollente, conduit à l'ἐποχή. Quant aux seconds, dont Favorinus fait partie, Galien leur prête une attitude contradictoire. Ils auraient tantôt soutenu que rien n'est connaissable, tantôt que la connaissance est possible, mais n'auraient pas pris le soin d'enseigner à leurs élèves les critères permettant de la reconnaître.

Ces accusations d'incohérence incitent évidemment à adopter une certaine prudence étant donné que le témoignage du médecin de Pergame demeure notre principale source pour reconstituer la pensée de Favorinus<sup>176</sup>. En s'appuyant sur une lecture assez charitable du traité de Galien, Ioppolo a tenté d'esquisser la position de Favorinus, qu'elle considère être plus proche du scepticisme académicien que du scepticisme pyrrhonien. Les observations de Galien sur l'incohérence de Favorinus nous indiquent que celui-ci aurait probablement tenté d'introduire une dose de faillibilisme épistémologique au sein d'une approche sceptique, par l'intermédiaire de la notion de plausibilité (πιθανόν), réintroduisant à nouveaux frais la réponse de Carnéade à Antipatros<sup>177</sup>. Favorinus aurait donc soutenu qu'il lui « apparaît convaincant que rien ne soit appréhensible<sup>178</sup> ». En restreignant les limites de la connaissance aux frontières de ce qui lui apparaît convaincant, Favorinus réhabilite une certaine forme de savoir, mais évite de se frotter au dogmatisme paradoxal de certains sceptiques qui tiennent pour indubitable que rien n'est connaissable<sup>179</sup>. Nous ne désirons toutefois pas nous attarder plus longtemps sur la doctrine de Favorinus. D'abord parce que l'interprétation d'Ioppolo, bien qu'elle soit intéressante, nous apparaît assez conjecturale. Puis tout simplement parce que ce qui vient d'être exposé est amplement suffisant pour situer cet auteur comme la cible du traité de Galien. Avant toutefois de

<sup>174</sup> Ioppolo, Anna, « The Academic position of Favorinus of Arelate », *Phronesis*, vol. 38, no. 2, juillet 1993, pp. 183-213.

<sup>175</sup> Hankinson, « A Purely Verbal Dispute? », p. 276, n.19.

<sup>176</sup> Ioppolo, « The Academic position of Favorinus of Arelate », paraphrasant Napoli, nous invite à nous méfier du témoignage de Galien à l'égard de ses contemporains, particulièrement dans les contextes polémiques, où il n'est généralement ni très fiable, ni objectif. (ici, p. 198, n.56).

<sup>177</sup> *Ibid.* p. 196-197.

<sup>178</sup> Galien. *De optima doctrina*, Barigazzi CMG (V 1,1 92) = (Kühn (I. 41). « ἀλλ' ἐν τούτῳ μὲν εἶρηκε πιθανόν ἑαυτῷ φαίνεσθαι μηδὲν εἶναι καταληπτόν »

<sup>179</sup> Ioppolo, « The Academic position of Favorinus of Arelate », p. 197.

passer à la traduction, nous offrirons quelques développements concernant l'histoire de ce traité ainsi que nos impressions à l'égard de son contenu.

### *2.1.3 Histoire et éditions du traité*

En ce qui a trait à l'histoire du traité et des différentes éditions, nous resterons concis. Selon Béguin, bien que la date de rédaction soit inconnue, elle se situe vraisemblablement entre 162, lors du second retour de Galien à Rome, et 166, année de son retour à Pergame. Nous ignorons si Favorinus était encore en vie lors de la rédaction du traité, mais certains propos tenus par Galien dans le texte semblent plutôt indiquer que ce n'était pas le cas, bien qu'il demeure impossible de le confirmer<sup>180</sup>. Puisque nous ne souhaitons pas nous attarder plus qu'à propos à des détails d'éditions ni accabler le lecteur de choses dont il ne saurait tirer profit, nous dresserons donc tout simplement la liste des informations pertinentes.

#### **I – Témoin grec**

L = Laurentianus plut. 74, 3 ; s. XII/XIII

#### **II – Éditions anciennes et modernes**

Ald. = editio Aldina, Venetiis, 1525, vol. I, f. 4-5.

Bas. = editio Basileensis, 1538, vol. I, p. 6-8.

Ch. = edition Chartenaria, 1679, vol. II, p. 16-20.

Kühn. = C.G. Kühn. *Galenii opera omnia*, t. I, Lipsiae, 1821, p. 40-52

Marquardt. = Marquardt Iohannes, *Claudii Galeni Pergameni Scripta minora*, 1884 vol. I, p. 82-92

Bar. = Barigazzi, Adelmo, *Galenii De optimo docendi genere*, CMG V 1,1, 1991, p. 89-109

#### **III – Traducteurs latins**

Niccolò da Reggio (XIV<sup>e</sup>); Erasmus (1526); Cornarius (1549), Janus; Rasarius, Johannes Baptista

#### **VI – Traductions modernes**

---

<sup>180</sup> Béguin, « Le problème de la connaissance dans le *De optima doctrina* de Galien », p. 111.

Ochoa, J.A.; Sanz Mingote, L.: Galeno. *Exortación al aprendizaje de las artes. Sobre la mayor doctrina. El mayor medico es también filósofo. Sobre las escuelas, a los que se inician*. Madrid 1987, 99–111.

Barigazzi, Adelmo: Galeni *De optimo docendi genere*, CMG V 1,1, Berlin 1991, 89–109.

Martínez Manzano, Teresa: Galeno: *Tratados filosóficos y autobiográficos*. Introducciones, traducción y notas. (Biblioteca Clásica Gredos; 305) Madrid 2002.

Pour conclure sur ces détails, on constatera qu’aucune traduction française ou anglaise n’est encore disponible pour le *Du meilleur enseignement*. En ce qui concerne notre traduction, elle est issue majoritairement de l’édition critique de Barizaggi. Il sera indiqué en note de bas de page lorsque nous nous distançons de Barizaggi pour suivre Kühn, ou lorsque nous empruntons ou ignorons les conjectures de Barizaggi. Les références dans le corps du texte entre parenthèses font référence à l’édition Kühn, tandis que la numérotation en début de paragraphe réfère à l’édition de Barizaggi.

#### 2.1.4 Avant-propos

La variété des écrits philosophiques de Galien s’étend de l’habituel traité aux synopsis, en passant par les commentaires, les lettres, les dialogues, les biographies, et les diatribes<sup>181</sup>. Les fonctions de ces écrits pouvaient elles aussi être assez diverses : certains sont protreptiques, d’autres servent à conseiller les meilleures manières d’atteindre la vertu, d’autres encore, sous la forme d’enquête dialectique, servent à répondre à certaines interrogations que pouvait se poser le lecteur<sup>182</sup>. À cela s’ajoute la distinction introduite par Galien entre les traités qu’il écrivait à la demande de ses amis ou pour lui-même, et ceux qu’il réservait au public. À l’origine, ses écrits étaient destinés uniquement à ses amis ou à des fins personnelles, mais voyant que les ouvrages qu’il avait composés s’étaient retrouvés dans les mains du public, qui mésinterprétait ses propos, il se résolut à écrire en vue d’une édition publique, tout en continuant de satisfaire aux commandes de ses proches<sup>183</sup>. Suivant ces indications, nous tenterons à présent de cataloguer notre traité.

---

<sup>181</sup> Curtis, Todd, « Genre and Galen’s Philosophical Discourses », in Adamson, Peter, Hansberger, Roisud Elisabeth et Wilberding, James, dir., *Philosophical themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014, p. 39-40.

<sup>182</sup> *Ibid.* p. 54.

<sup>183</sup> Galien. *De libris propriis*, Boudon-Millot 160, IX. 7 = Kühn (XIX. 35).

Nous sommes d'avis que le *Du meilleur enseignement* s'approche davantage d'un traité « privé » que public, bien qu'il n'y ait aucun moyen d'en être sûr. Galien, selon son habitude, commence souvent ses écrits en désignant le destinataire. Ce n'est pas le cas avec notre traité, ce qui milite plutôt en faveur de l'idée qu'il s'agit d'un ouvrage public. Pourtant, on ne peut s'empêcher de remarquer le ton très personnel employé par notre auteur<sup>184</sup>, particulièrement vers la fin du texte où il propose au lecteur de lui enseigner ni plus ni moins que la méthode pour bâtir des démonstrations et juger de celles produites par d'autres. D'autre part, la facture condensée et parfois elliptique de l'argumentation incite à penser que ce texte n'était pas destiné au public en général<sup>185</sup>. Nous développerons plus en longueur sur l'aspect protreptique du texte, qui apparaît assez tardivement, après avoir analysé la première partie.

En ce qui a trait au format, le texte oscille entre la diatribe et la lettre. Il ressemble à une lettre, comme on vient de le mentionner, en raison du ton très personnel qu'il est impossible d'ignorer. Mais plus encore, le texte s'approche de la diatribe en raison de son caractère très polémique à l'égard de Favorinus d'Arles et de son enseignement. La première partie du traité, s'étendant des paragraphes 1 à 3 de l'édition de Barizaggi, est employée à réfuter le prétendu « enseignement » de Favorinus, qui n'est : « pas même le début d'un enseignement » (102B - 48K). La charge contre Favorinus est double, puisqu'il écrit tantôt qu'il lui apparaît convaincant que rien ne soit appréhensible, tantôt que certaines choses sont connaissables avec certitude. L'incohérence de Favorinus naît évidemment du fait qu'il soutienne ces deux positions, et Galien invite le penseur d'Arles à choisir l'une ou l'autre de ces deux options mutuellement exclusives. C'est évidemment sur la seconde voie que le médecin de Pergame arrête son choix. Pourtant, il considère que la voie empruntée par les *palaiotéroï*, consistant à suspendre son jugement à propos de toutes choses, est préférable à l'incohérence des *néoteroï*. L'origine de ce désaccord avec les sceptiques, Galien la situe dans l'existence des critères naturels. Les *palaiotéroï* soutenaient que l'homme n'a pas de critère naturel à partir desquels il pourrait parvenir à des connaissances sûres, c'est pourquoi l'argumentation en sens contraire se terminait

---

<sup>184</sup> Il s'adresse au lecteur par le pronom personnel « tu » (σοι). La plupart des traductions modernes traduisent par « vous », ce qui nous semble trahir l'aspect intime du texte.

<sup>185</sup> Le témoignage de Galien nous renseigne d'ailleurs sur le recours assez fréquent à des sténographes dans l'écriture des traités. Dans le *Sur ses propres livres*, il écrit : « Un de mes amis qui ne pouvait supporter Martialos, me demanda de dicter mes paroles à la personne qu'il m'enverrait et qui était entraînée à prendre des notes en sténographies. » *De libris propriis*, Boudon-Millot 139, I. 12 = Kühn (XIX. 14), tr. Boudon-Millot. L'aspect elliptique pourrait s'expliquer par le recours à un sténographe qui rendait certainement les coupures et les répétitions plus fréquentes.

inexorablement par la suspension du jugement (96B - 44K). En prétendant que certaines choses sont connues avec certitude, Favorinus présuppose l'existence d'un critère naturel, ce qu'il contredirait derechef lorsqu'il affirme que rien ne lui paraît être appréhensible. Galien dépeint son adversaire comme étant tout simplement inconséquent, soutenant tour à tour des positions irréconciliables. Voilà sommairement la nature de la partie polémique, mais également dialectique du traité.

Pour donner suite à sa critique de l'enseignement de Favorinus, notre auteur invite le lecteur à s'en détourner afin de venir apprendre sous son égide. Son engagement : fournir les outils et les critères nécessaires pour composer de bonnes démonstrations. Malheureusement, le traité nous renseigne assez peu sur l'épistémologie galénique. Galien nous redirige vers son volumineux traité *De la démonstration*, qui ne comptait pas moins de quinze livres et qui est aujourd'hui perdu. La seule allusion constructive à la méthode des démonstrations se trouve concerne leur composition. Une bonne démonstration est un « agencement » (le verbe utilisé est συγκεῖσθαι) juste des éléments offerts par les outils et les critères naturels. Les réflexions tirées du *Du meilleur enseignement* seront mises à profit au troisième chapitre, qui est dédié à la synthèse et la reconstruction du *modus operandi* des démonstrations de Galien. Nous nous en tiendrons donc à cela pour l'instant et aborderons enfin la question du destinataire.

Pour qui Galien écrit-il ce traité ? S'il se limitait à sa partie polémique, on en conclurait qu'il s'agissait tout simplement d'un pamphlet contre l'approche sceptique de Favorinus d'Arles. L'aspect protreptique qui apparaît dans les dernières pages nous interdit toutefois cette conclusion. On ne sait pas à qui s'adresse cette lettre puisque le récipiendaire n'est pas nommé, mais il s'agit manifestement d'un traité impliquant un jeu à trois personnes : les académiciens, le destinataire du traité et Galien. L'objectif du médecin de Pergame est clair, détourner de l'enseignement de Favorinus cet individu et l'attirer vers le sien. On remarquera que malgré son éclectisme professé, Galien n'échappait pas entièrement aux intérêts sectaires, puisqu'il cherchait à séduire de nouveaux adeptes. On ne saurait d'ailleurs passer sous silence le parallèle qu'évoque le passage cité au premier chapitre où Galien mentionne son traité *Sur la meilleure école*, dans lequel il défendait que celui qui veut juger des doctrines des écoles doit préalablement s'instruire à la méthode de la démonstration<sup>186</sup>. C'est là la promesse qu'il fait au destinataire du *Du meilleur*

---

<sup>186</sup> Galien. *De ordine librorum propriorum*, Kühn (XIX 50-51) voir la section 1.5.2 pour consulter le passage en question.

*enseignement*, de lui apprendre cette méthode par laquelle il saura élaborer des raisonnements justes et juger de ceux produits par autrui (49K). Une question inverse à celle déjà posée se profile, que vient faire l'aspect polémique dans un traité protreptique ? Pourquoi Galien se soucie-t-il autant de critiquer le scepticisme académique si son objectif est uniquement de rallier à son enseignement le destinataire de son traité ?

L'hypothèse nous apparaissant la plus plausible est que l'individu à qui s'adresse le traité s'était dangereusement approché du scepticisme, et plus particulièrement du scepticisme académique. Cette situation pourrait d'ailleurs être analogue à celle qu'avait vécu Galien dans sa jeunesse et que nous avons relatée au premier chapitre. Confronté aux échecs de ses maîtres de logique, il serait tombé dans le doute pyrrhonien si ce n'eut été des vérités évidentes de l'arithmétique et de la géométrie et de leurs applications pratiques<sup>187</sup>. En polémiquant avec Favorinus afin de montrer que ce qu'il prétend enseigner n'est pas même un enseignement, Galien cherche vraisemblablement à miner la crédibilité des néo-académiciens. Cela pourrait en même temps expliquer pourquoi il ménage les anciens académiciens, leur octroyant au moins une forme de cohérence que Favorinus n'a pas la finesse de posséder. Ce que Galien opère, c'est véritablement un nivellement qui permettra de rétablir une impartialité parmi différents choix chez un lecteur qui avait au départ un parti pris. Attendu que les options qui s'offrent au destinataire sont le scepticisme, au sein duquel le doute intégral du pyrrhonisme est préférable, ou l'enseignement galénique, les trois alternatives semblent être les suivantes : être inconséquent en soutenant des attitudes contradictoires comme Favorinus, adopter l'attitude pyrrhonienne et n'être capable ni de juger ni d'affirmer quoi que ce soit, ou suivre Galien et être en mesure d'évaluer l'ensemble des doctrines qui peuvent l'être en suivant la méthode de la démonstration. Sans surprise, l'invitation du médecin de Pergame s'impose comme une véritable panacée contre laquelle les apories les plus tenaces du sceptique ne peuvent résister.

---

<sup>187</sup> Galien. *De libris propriis*, Boudon-Millot 164, XIV. 4 = Kühn (XIX. 39-40), tr. Boudon-Millot.



## ΓΑΛΗΝΟΥ ΠΕΡΙ ΑΡΙΣΤΗΣ ΔΙΔΑΣΚΑΛΙΑΣ

Galien, Du meilleur enseignement

1. Favorinus nous dit que la meilleure formation est l'argumentation contre chaque position. C'est ainsi que les académiciens désignent l'enseignement selon lequel les arguments contraires sont soutenus. Les anciens (παλαιότεροι) affirment qu'une telle méthode se terminait avec la suspension du jugement, appelant « suspension du jugement » comme on dirait « indiscernabilité », c'est-à-dire n'être capable ni de discerner ni d'affirmer avec certitude quoi que ce soit à propos d'aucun sujet. Les nouveaux (νεώτεροι), et pas uniquement Favorinus, avancent parfois la suspension du jugement au point d'affirmer que le soleil n'est pas objet de cognition (καταληπτόν) et pourtant, **(41K)** ils poussent la connaissance au point de confier à leurs élèves cette dernière sans au préalable leur enseigner le critère de la connaissance. Ce que Favorinus dit dans le traité *Sur l'approche académicienne*, qui s'intitule aussi *Plutarque*, n'est en effet rien d'autre que ce qu'il dit aussi dans son *Contre Épictète*, dans lequel se trouve Onésime, l'esclave de Plutarque, qui dialogue avec Épictète. Cependant dans le livre qu'il a écrit après cela, l'*Alcibiade*, il fait l'éloge des autres académiciens qui présentent pour chaque sujet des discours qui s'opposent les uns aux autres et abandonnent ensuite à leurs disciples [la tâche] de choisir les plus vrais des discours; mais dans ce traité intitulé le *Plutarque*, il dit qu'il lui apparaît convaincant que rien ne soit appréhensible<sup>188</sup>, mais il semble pourtant admettre dans ce même traité que quelque chose soit connaissable avec certitude. Il vaut mieux en effet nommer de cette façon l'appréhension; « ce que l'on connaît avec certitude », en se détournant du terme stoïcien. Et j'étais moi-même surpris, par les dieux, que ce Favorinus qui est accoutumé à la langue

---

<sup>188</sup> Dans « The Academic position of Favorinus of Arelate », Ioppolo affirme que cette position est tenue dans l'*Alcibiade* et non dans le *Plutarque*. Nous traduisons littéralement sans prétendre pouvoir trancher le débat.

attique<sup>189</sup>, adopte chacune des expressions suivantes et ne cesse d'utiliser ni « l'appréhension », ni « la cognition » ni « la représentation cognitive » et les expressions privatives opposées qui leurs **(42K)** correspondent, de manière à dire « la représentation non cognitive » ou « la non-cognition » elles-mêmes. Et de sorte que dans les trois livres qu'il écrivit, l'un contre Adrianos, l'autre contre Drusone et un troisième contre Aristarque, qu'il réunit tous sous le titre *De la représentation cognitive*, il lutte vaillamment tout au long de ceux-ci pour tenter de montrer que d'aucune façon la représentation cognitive est inaccessible.

2. Et moi-même, je pense que l'objet de cognition ne signifie rien d'autre que ce qu'on connaît avec certitude, ni faire acte de cognition signifie autre chose que connaître avec certitude. La cognition et la représentation cognitive se disent de manière analogue à ces mots : « connaître avec certitude », dès lors, en effet, que nous pensons voir ou entendre ou percevoir entièrement certaines choses comme en rêve ou étant dans un accès de démence, tandis que certaines autres choses non seulement nous les pensons, mais nous les voyons ou les percevons complètement selon la vérité. Parmi ces choses, tous les humains, à part les académiciens et les pyrrhoniens, sont d'avis de placer les secondes dans la connaissance certaine, tandis que les premières, que l'âme se représente en rêve ou dans un accès de délire, ils les rangent tous dans le domaine des faussetés. **(43K)** En admettant qu'il en est ainsi, ils effaceraient les traités dans lesquels ils écrivent qu'en vue de la connaissance de toute chose; le sain d'esprit n'est pas plus crédible que le dément, ni celui qui est bien portant par rapport au malade, ni l'éveillé par rapport à celui qui dort. Mais s'il n'y a rien de plus connaissable pour ceux-ci que pour ceux dont la disposition est

---

<sup>189</sup> La remarque de Galien vise vraisemblablement à dénoncer l'inconstance de Favorinus dans le choix de ses termes, puisque l'expression « βεβαίως γνωστόν » est plus conforme à l'usage attique (Ioppolo, « The Academic position of Favorinus of Arelate », p. 196.) À plusieurs occasions, Galien s'est opposé à ce qu'il désigne par le purisme des atticistes, valorisant plutôt l'usage quotidien des termes. À ce propos, voir le texte de Barnes, Jonathan, « Logique et pharmacologie. À propos de quelques remarques d'ordre linguistique dans le *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus* de Galien », in Debru, Armelle, dir., *Galen on pharmacology: philosophy, history, and medicine...*, Leiden ; New York, Brill, 1997, pp. 3-34.

contraire, les critères de la vérité en sont quelque part annihilés et ni le maître académicien lui-même ni son élève n'aura la capacité de juger les discours qui sont prononcés en vue des positions contraires. Mais encore, nous n'avons pas eu besoin au début de tels maîtres, capable que nous sommes de lire ce qu'on t'écrit ceux de cette secte et de comprendre pas moins que les académiciens. Et s'il y avait quelque chose d'obscur (dans ces choses - chez les académiciens) il serait plus assuré de recourir à ce qui se trouve chez Chrysippe pour les maîtres Stoïciens et à ce qui est écrit par Théophraste et Aristote pour les Péripatéticiens<sup>190</sup>. Ainsi en est-il dans tous les autres cas, de telle sorte qu'il ne resterait plus rien à enseigner pour les académiciens suivant le discours de Favorinus. En effet, c'est cela même qu'était l'enseignement des anciens : qu'il n'y a aucun critère [fourni] à l'homme par la nature **(44K)** grâce auquel chacune des choses considérées est connue avec certitude. C'est pourquoi ils estimaient valable de ne rien affirmer au sujet de rien, mais croyaient bon de suspendre leur jugement à propos de toute chose. Mais s'il nous concédait que la sensation est suffisante pour les critères physiques, nous n'aurons plus besoin de l'argumentation en sens contraire, mais de quelque chose d'autre <...> que nous réclamerons de préférence aux gens de métier qui fournissent simplement à leurs élèves <rien<sup>191</sup>> d'autre que le raisonnement, ce qui est appelé par la plupart des gens « décréter »; c'est ce que fait celui qui juge celui qui s'entraîne et qui, concentrant son esprit sur les prises dans lesquelles il tombe, ne corrigeant seulement que celle-là. Semblablement, l'entraîneur rectifie les erreurs des lutteurs et ainsi enseignent les maîtres de grammaire, d'éloquence, de géométrie et de musique, non pas en ébranlant ni en secouant la croyance qu'ont leurs élèves dans les critères naturels, mais ils se placent auprès de ceux qui s'entraînent jusqu'à ce qu'ils

---

<sup>190</sup> Ici, l'interprétation de Barigazzi et celle de Kühn diffèrent, puisque le « ἀντὶν » peut désigner un manque de clarté ou bien dans les choses à connaître ou dans l'enseignement des académiciens. Nous optons pour la lecture de Kühn voulant que confronté à des difficultés dans les écrits des académiciens, chacun s'en remettra à son propre maître.

<sup>191</sup> Nous respectons l'ajout du « οὐδὲν » de Barigazzi.

montrent en détail quelles sont les actions sans faute, <mais ils ne préconisent pas de recourir<sup>192</sup>> à la suspension ; en effet ainsi font ceux qui convainquent de ne pas prêter foi aux sensations évidentes et **(45K)** de mépriser les choses qui sont connues. Ainsi en est-il de Carnéade, qui ne concède même pas qu'il faut croire ce qui est le plus évident entre toutes choses, c'est-à-dire que les grandeurs qui sont égales à une même mesure sont aussi égales entre elles. D'une part, les raisonnements par lesquels il entreprend de rejeter cette chose et tant d'autres qui te paraissent et dont tu es persuadé de manière évidente qu'elles sont, nous les avons sauvegardés jusqu'à ce jour. Car, en effet, ils ont été préservés dans les écrits qui ont été conservés par ses propres élèves. Par contre, les réfutations elles-mêmes n'ont été reprises ni par ceux-là ni par aucun autre des académiciens qui viennent après lui. Est-ce donc que, s'il ne montre rien d'autre à part cela, que tous ses discours sont des sophismes et qu'il faut, chers élèves, que vous en cherchiez vous-mêmes la solution ? Cela en effet est pénible, plus médiocre cependant sont ceux qui couchent ses raisonnements par écrit sans pourtant le faire, ne nous en montrant pas la valeur.

3. Et il me ferait plaisir de demander à Favorinus, s'il était présent<sup>193</sup>, s'il m'enjoind de croire à tous ces discours < ou > alors à examiner s'ils sont vrais ou faux. S'il concédait **(46k)** qu'il faut les examiner, je lui demanderais, en outre, dans tous les cas, si par nature tous les hommes sont aptes à distinguer les affirmations vraies des fausses ou s'il existe une méthode pour la connaissance de toute chose. Car si d'une part c'était par la nature, <comment> se fait-il que nous ne nous accordions pas tous les uns les autres ni que nous ne faisons pas des constatations semblables au sujet des mêmes choses ? Mais si d'autre part il y avait une méthode, je devrais l'apprendre en premier, et ensuite sous sa direction, m'entraîner de mille façons selon différent types d'exercices comme ceux qui apprennent à se battre, à confectionner des

<sup>192</sup> Suivant l'ajout de Barigazzi : *χρησθαι < διδάσκοντες ἀπιστία καθάπερ οἱ > τὴν ἐποχὴν εἰσάγοντες*

<sup>193</sup> Ce sont là les propos qui nous inclinent à penser qu'au moment de la rédaction, Favorinus n'était plus en vie.

chaussures, construire des maisons, naviguer, pratiquer l'éloquence, la lecture, l'écriture ou toute autre chose qui se réalise suivant un métier. Si l'un des académiciens avait écrit ce qu'est une démonstration valable et ce qu'est une démonstration sophistique, puis comment les distinguer et comment il faut s'entraîner dans chaque discipline, par conséquent Favorinus devrait déléguer l'évaluation des arguments opposés aux élèves. À moins que cet académicien soit futile quand il enseigne chacun de ces sujets, tandis que nous avons des maîtres spécialisés propres à chaque enseignement. Car si aucun académicien n'a écrit **(47K)** sur la distinction entre ces choses ni n'a entraîné personne, ce que fait Favorinus est identique à un charpentier ordonnant à son apprenti de mesurer, de peser, de projeter ou de tracer un cercle sans lui donner d'étalon de mesure ni de pesée, de ratio ou de compas<sup>194</sup>. Mais cependant ils ne disent rien de tel dans leur philosophie et leur doctrine. Ensuite, n'affecte pas de connaître ou d'affirmer quoi que ce soit et ne retraite pas en invoquant la suspension du jugement introduit par les anciens académiciens et ne te vantes pas de faire le travail du grammairien, en prétendant que les choses qu'ont dites les prédécesseurs ils l'ont fait par inadvertance et qu'il n'y a rien de sain dans ces choses ni de clair, tout cela n'est pas de l'enseignement, mais c'est de la perte de temps et du radotage. Donc, dès lors qu'il ne reste plus d'espoir de découvrir des vérités – celui qui ne détient aucun critère de ce qui est vrai et faux ne saurait espérer les connaître – il faudrait que tu enseignes seulement cela aux sophistes<sup>195</sup> que nous ne détenons aucun critère connaturel, allant jusqu'à dire après cela avec audace : « Pour nous cependant, quand on dit que la sensation et la pensée sont des critères évidents du vrai, on concèderait cheminer dans les arguments **(48K)** en entretenant de vaines espérances », tous ceux qui anéantissent tout espoir, comme Favorinus, parlent en vain. Car il est

---

<sup>194</sup> Parmi ses commentaires autobiographiques, Galien ne tarit pas d'éloges pour son père Nikon, qui était architecte de métier, mais qui était en outre instruit en géométrie, en arithmétique, en logique et en astronomie. *De Bonis et Malis Alimentorum Sucis*, Kühn (VI. 755) Ce passage, qui n'est pas anodin, nous paraît refléter l'influence du père sur la pensée scientifique de notre auteur, pour qui le modèle des démonstrations géométriques s'est montré salutaire lorsqu'il était en proie aux doutes pyrrhoniens comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

<sup>195</sup> Sur l'identité de ces fameux sophistes, consulter notre note à la page suivante.

manifeste que Favorinus, tout en ayant honte de renverser chaque chose et d'admettre se trouver dans l'ignorance, ce qu'avaient admis ses prédécesseurs académiciens et pyrrhoniens dans leur discours, feint pourtant de confier le critère à ses élèves, ce que même ceux avant lui ne s'étaient pas permis.

4. Donc, qu'un tel enseignement dispensé à qui veut apprendre quoi que soit, tel que le concevait Favorinus, que non seulement cet enseignement n'est pas le meilleur de tous, mais qu'il n'est pas même le début d'un enseignement, je pense l'avoir montré de manière évidente. Ce qui pour tous les autres est des enseignements, observons en outre s'ils sont les meilleurs, en recommençant, depuis le début, de nouveau à partir des mêmes principes. Voici ce qui nous apparaît de manière évidente – et les sophistes mettraient leur zèle à élaborer une position bien invraisemblable pour eux-mêmes : qu'il n'y a pas de critère naturel<sup>196</sup> – car le compas trace un

---

<sup>196</sup> Barigazzi a bien souligné la difficulté de ce passage. Tel quel et sans l'amender, le texte semble tout bonnement invalider ce qui a été dit plus haut à propos des sophistes. Pour cette raison, Barizaggi, à l'instar de Marquardt, préserve le < μηδὲν > ajouté par Kayser. De la même manière et par souci de cohérence, tant pour le traité qui nous occupe que pour les œuvres de Galien de manière générale, où les sophistes sont presque toujours invectivés comme nous le verrons à présent, nous poursuivrons dans la même voie que Barigazzi (Adelmo Barigazzi, « Sul *De optimo genere Docendi* di Galeno », *Studi Italiani di Filologia classica*, vol. 27, 1956, p. 34-35). Nous ne croyons toutefois pas que l'ajout du < γνώσ>τὸν <εἶναι τι βεβαί>ως soit réellement nécessaire. Concernant désormais l'examen entourant le champ lexical du terme « σοφισ... » dans le corpus galénique, étude qui, à notre connaissance, n'a jamais été entreprise, elle révèle deux occurrences positives du terme, l'une désignant un certain Pausanias, qui aurait été un patient de Galien (*Loc.Aff.*, Kühn, VIII. 213), et l'autre un certain Prodicos (*Hipp.Prog.*, Kühn, XVIII. 15). Quant aux quelque deux cents autres occurrences, elles sont couramment employées suivant la signification péjorative que lui donnait Platon ou encore Aristote, désignant non pas l'expert, mais celui qui recourt à des arguments fallacieux. C'est notamment pour cette raison que Zénon de Kition, est taxé d'être un sophiste dans le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon* (De Lacy CMG V 4,1,2 136-8 = Kühn V. 250). Un sens plus spécifique du terme, où Galien suit assez fidèlement Aristote, désigne ailleurs certains types de prémisses, les prémisses sophistiques. Un examen détaillé de celles-ci sera présenté au prochain chapitre. Enfin, un sens encore pointilleux apparaît dans le corpus galénique : certains groupes qui se sauraient vraisemblablement immiscés dans les joutes entre médecins sont eux aussi qualifiés de sophiste. Ainsi, il n'est pas rare que parmi les nombreux débats médicaux dont Galien fait le récit, les sophistes soient mentionnés. Notre auteur relate par exemple qu'au sujet de l'adéquation entre le nombre de cavités utérines et de mamelles, tant chez l'humain que chez les autres espèces animales, les sophistes prétendent qu'il s'agit d'une disposition fortuite plutôt que du discernement dont la nature fait preuve. (*UP.*, Kühn, III. 151). Les mentions de sophistes visent également des individus particuliers, surtout parmi les disciples d'Asclépiade (fondateur de la secte des méthodistes). Un certain sophiste avec lequel Galien aurait débattu à propos du mouvement unidirectionnel de l'urine, qui se dirige des uretères vers la vessie, mais jamais l'inverse, aurait détalé plutôt que d'attendre l'objection qu'on allait lui faire. (*Nat. Fac.*, Kühn, II. 34-35). De même, « Thessalos et ses propres sophistes » (Θεσσαλὸς δὲ ἅμα τοῖς ἑαυτοῦ σοφισταῖς), c'est-à-dire les méthodistes, ne sont pas en reste. (*MM.*, Kühn, X. 406) Il est impossible de confirmer si Galien désignait par le terme « sophiste » une secte médicale particulière ou s'il s'agissait simplement d'un terme pour se moquer de médecins incompetents qui se spécialisaient

cercle, l'étalon de mesure quant à lui distingue les longueurs, tout comme la balance le fait pour les poids. Mais ces instruments, c'est l'homme lui-même qui s'en est fourni **(49K)** prenant comme point de départ les organes et les critères naturels au-delà desquels nous n'avons aucun critère qui soit plus ancien ni plus respectable. Si cependant il faut commencer à cet endroit, la pensée de nouveau nous dit qu'il est possible ou non d'être convaincu par le critère naturel, pourtant il n'est pas possible de le critiquer par quoi que ce soit d'autre. Ce par quoi on juge de toute chose, comment en jugerait-on selon une autre chose? Souhaites-tu te fier à tes yeux qui voient de manière évidente et à ta langue qui reconnaît au goût que ceci est une pomme et que cela est une figue? Si au contraire tu ne souhaites pas t'y fier, je m'en remettrai à ce que tu veux faire avec nous. Si cependant tu t'empresses de débattre < avec moi, je serais prêt à délibérer > avec toi, ne croyant pas qu'il se trouve à faire des concessions contre nature<sup>197</sup>.

Suppose avant tout que tu ne crois pas [aux critères] ; n'espère pas apprendre quoi que ce soit de ma part, en effet je cesse à l'instant avec ces mots ; mais en supposant que tu fais confiance (et) espères apprendre de moi à juger, alors je < t'enseignerai à juger > des choses sensibles par les signes qui apparaissent clairement à la sensation, et des choses intelligibles par ce qui est intelligible de manière évidente. Mais ensuite, suivant les critères naturels, les arts se sont munis d'outils et de critères techniques à partir desquels les hommes de métier agencent des

---

dans la dispute. Certains de ses propos donnent toutefois à penser qu'il désignait bel et bien une secte en particulier. Les candidats par excellence sont les méthodistes comme les exemples que nous venons d'évoquer en témoignent. Les sectaires d'Érasistrate, des Pneumatistes, sont aussi attaqués pour avoir déployé un éventail de sophismes afin de porter secours à leur maître là où celui-ci aurait refusé de se prononcer. (*Nat. Fac.*, Kühn, II. 67-68) Le médecin Archigène, un Pneumatiste, est également condamné pour avoir disputé sur les termes et pour s'être engagé dans des querelles propres aux sophistes. (*Loc. Aff.*, Kühn, VIII. 150) Dans tous les cas, le terme de « sophiste » est rarement utilisé de manière élogieuse chez Galien. Par ailleurs, l'hypothèse selon laquelle il s'agissait d'une manière d'injurier ses adversaires trouve appuie dans certains passages chez Galien qui attestent que cette pratique était plutôt répandue au sein de l'art médical. Par exemple, l'épithète moqueuse de « λογίατρος », que nous traduisons par « médecin discoureur », était proférée afin de miner la crédibilité d'un compétiteur (voir par exemple *Lib. Prop.*, Boudon-Millot 139, I. 15 = Kühn, XIX. 15 ou encore *MM.* Kühn, X. 582).

<sup>197</sup> Nous suivons ici l'ajout de Barizaggi < μοι, πιστεύοντι μὲν ἔτοιμός εἰμι διαλέγεσθαι >. Cette proposition de reconstruction, bien qu'elle permette d'assurer la continuité du texte, nous laisse perplexes puisqu'elle ne règle par le problème du génitif absolu « πιστεύοντος », dont le sens nous échappe et qui pourrait référer aussi bien à Galien qu'à son interlocuteur.

choses eux-mêmes **(50K)** et jugent celles assemblées par d'autres. Pour ma part je t'enseignerai l'ensemble des outils et des critères avec lequel tu élaboreras des raisonnements vrais et par lesquels tu jugeras de ceux produits par d'autres. Car tout tient à cela : si en effet quelque chose t'apparaît évident selon la sensation ou la pensée, cela ne nécessite pas d'examen, mais si ce n'est pas le cas, alors cela requiert que la connaissance vienne d'autre chose. En effet, j'offre de t'enseigner certaines choses équivalentes aux outils des métiers techniques au moyen desquels tu trouveras ce que tu cherches, et certaines autres équivalentes aux critères à partir desquels tu évalueras ce que tu crois avoir trouvé. Et lorsque tu apprendras ces choses, je t'entraînerai à partir de nombreux exemples à découvrir et à juger de ce que tu cherches rapidement et tout aussi précisément, de sorte que tu n'auras plus besoin d'un livre pour la découverte des vérités ni d'autres enseignements, tu reconnaîtras directement, sans doute, ceux qui disent autre chose que ce que tu as découvert. Comme celui qui connaît le droit chemin qui est unique n'a pas besoin d'autres **(51K)** enseignements pour réfuter ceux qui errent, ainsi celui qui a appris le droit chemin de la démonstration, en même temps, par ce même chemin, reconnaît directement les errances.

5. Il me semble que Favorinus fait quelque chose de semblable à celui qui affirme être aveugle des choses au moyen desquels il résoudrait [un problème], tout en prétendant être capable de juger lequel d'entre nous est le plus sale et le plus blanc sans savoir que pour celui qui s'apprête à juger de ces choses, il faut tout d'abord avoir la vue. À l'égard du jugement, cela ne fait certainement aucune différence, ou bien soit de n'avoir aucune vision, ou en l'ayant, de ne pas y croire. De la même manière les choses que nous jugeons par la pensée, ce quelle sont, et que deux quantités égales à une autre se trouvent à être égales entre elles, comme on ne s'en remettrait pas aux ânes parce qu'ils n'ont pas entièrement dépourvus d'intelligence, mais pas



plus aux hommes s'ils n'ont pas une pensée crédible ; en effet il ne fait aucune différence pour l'enseignement du jugement quel qu'il soit, de n'avoir aucun critère ou de ne pas s'y fier.

Certainement, Favorinus est ridicule en donnant le soin à ses élèves de juger sans concéder la croyance aux critères ; car si rien n'est évident à la pensée ou crédible de soi-même, le jugement de toute chose est anéanti. Mais s'il est vrai que l'œil est au corps ce que l'esprit est à l'âme, qui certainement n'est pas aussi aiguisée chez tous, il faut admettre que, comme celui dont la vision est plus affûtée mène à la contemplation celui dont la vision est plus émoussée, il en est de même dans le cas des pensées : celui qui les a perçues préalablement avec clarté guide vers leur contemplation celui qui a la pensée plus émoussée. Et c'est cela qu'est un enseignant, comme Platon le dit et j'en suis persuadé. J'ai d'ailleurs écrit sur ces propos en longueur dans le traité *De la démonstration* <où il est démontré> que telle est de manière évidente l'enseignement dans le domaine de la pensée. Et il est aussi écrit comment quelqu'un, en commençant par les éléments et les principes premiers de chaque chose, démontre, au mieux, tout ce qu'il est possible de démontrer, pas comme le merveilleux Favorinus en écrivant un livre entier dans lequel il montre que pas même le soleil n'est objet de cognition, alors qu'ailleurs il nous parle comme si nous avions la mémoire courte, admettant que quelque chose peut être connu avec certitude et déléguant aux élèves le choix du critère.

## Troisième chapitre : La doctrine de la démonstration comme fondement épistémologique de l'éclectisme galénique

C'est sans aucun doute l'aspect épistémologique de la pensée de Galien qui a reçu le plus d'attention au courant des dernières décennies et les études à ce sujet ne manquent pas. La plupart de ces études se concentrent sur des thèmes assez restreints afin d'être en mesure de faire le tour des questions qui y sont abordées. On a donc tôt fait de constater une lacune au sujet de l'épistémologie de Galien, conséquence plutôt naturelle de l'approche parcellaire qu'il est souvent nécessaire d'adopter pour faire progresser les recherches, c'est l'absence d'un portrait global. Notre objectif dans ce chapitre sera précisément de fournir un tel portrait. Évidemment, notre exposé profiterait certainement d'être réparti sur plus d'un seul chapitre, mais puisque notre objectif est avant tout de fournir une reconstruction cohérente du fonctionnement des démonstrations et de leur limite, nous nous bornerons à signaler parfois certains points litigieux dans les études sans y prendre part<sup>198</sup>. De l'avis de nos contemporains, avis que nous partageons, il s'agit d'une tâche ambitieuse, mais qui n'est pourtant pas impossible<sup>199</sup>.

### 3.1 La méthode de la démonstration

À la fin du traité *Du meilleur enseignement*, Galien nous redirige vers son *De la démonstration*. Il s'agit d'ailleurs d'un lieu commun, puisqu'il le fait aussi dans son *De la méthode thérapeutique*, dans le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon* et dans bien d'autres traités. Ces rappels ont évidemment de quoi démoraliser légèrement le lecteur puisqu'on considère qu'à moins d'une redécouverte quasi miraculeuse, ce fameux traité est aujourd'hui perdu. Prendre pour tâche de reconstruire le processus par lequel Galien entendait procéder à une démonstration par l'intermédiaire de traités secondaires est un exercice qui n'est pas sans écueil. Nous possédons tout de même quelques témoins, dont le plus important est certainement le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, dans lequel Galien entend démontrer qu'Hippocrate et Platon avaient vu juste concernant la localisation du siège de l'âme, contrairement à Aristote et Chrysippe. Le

---

<sup>198</sup> C'est le cas par exemple de la forme syllogistique des raisonnements de Galien, que nous évoquerons sans pourtant en traiter en longueur. À ce propos, on pourra toujours consulter l'étude de Morison, Ben, « Logic », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press, 2008, pp. 66-115.

<sup>199</sup> Les études sur le *De la démonstration* et sur l'épistémologie galénique ne manquent pas. La plupart de ces études sont toutefois parcellaires et n'explorent que des thèmes assez précis. L'étude la plus globale demeure à notre avis celle de Havrda, Matyáš, « The Purpose of Galen's Treatise On Demonstration », *Early Science and Medicine*, vol. 20, no. 3, 2015, pp. 265-287.

médecin de Pergame reconnaît toutefois sa dette envers Aristote et Théophraste, qui selon lui auraient produit les meilleurs exemples de démonstrations scientifiques, bien qu'ils aient fait fausse route à certains endroits<sup>200</sup>. En tirant parti de ce traité et en y ajoutant des emprunts à d'autres textes, notamment au *De la méthode thérapeutique*, il devient possible de reconstituer assez fidèlement le *modus operandi* des démonstrations galéniques, qui du reste se révèle assez simple.

### 3.1.1 Le rôle des définitions

La première étape, conformément aux propos tenus par Galien, consiste à s'assurer qu'une définition commune puisse être trouvée. Dans le *De la méthode thérapeutique*, notre auteur applique la méthode qu'il prescrit dans le *De la démonstration* au problème de la maladie :

[P]uisqu'il n'est possible de découvrir ni les différences ni les espèces d'aucun genre, sans une connaissance solide de l'objet de la division, il faut sans aucun doute, dès maintenant exposer par sa définition ce que peut bien être un état maladif, afin qu'ainsi nous nous attaquions correctement à sa *diérèse* (διαίρεσει) [...]. D'abord, il faut s'accorder sur la notion, sans laquelle il est impossible de trouver l'essence (οὐσίαν) de la chose en question. Pour la notion elle-même nous avons dit qu'il ne faut la prendre qu'à la condition qu'elle fasse l'unanimité (ὁμολογουμένην) faute de quoi c'est même indûment qu'elle recevrait le nom de « point de départ »<sup>201</sup>.

Galien pose donc la question suivante : « Quelle notion de la maladie entraîne donc l'adhésion de tout le monde ? » La réponse ne se fait pas attendre : « [L]es gens usent des termes “ en bonne santé ” pour celui dont toutes les parties corporelles ont leur activité conforme à la nature, et du terme de “ maladie ” pour celui dont l'une se trouve victime d'une nuisance<sup>202</sup>. » Il insiste alors pour dire que cette définition est unanimement admise en Grèce, mais s'empresse de souligner que les recherches concernant l'essence d'une chose requièrent plus que les opinions générales (τοῖς πολλοῖς δοκούντων), elles nécessitent des prémisses scientifiques (τῶν ἐπιστημονικῶν λημμάτων)<sup>203</sup>. Ici encore, Galien nous renvoie au *De la démonstration*, où il aurait exposé

---

<sup>200</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 104) = Kühn (V. 213).

<sup>201</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 40) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 72.

<sup>202</sup> *Ibid*, Kühn (X. 40-41) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 72-73.

<sup>203</sup> Le terme λημμάτων prend un sens très large chez Galien qui s'éloigne de la signification davantage logique des πρότασις chez Aristote et qui sont parfois traduites elles aussi par « prémisses ». Les λημμάτων de Galien s'apparentent plutôt à des propositions, ainsi certaines propositions sont sophistiques tandis que d'autres sont dialectiques. Le choix que nous faisons en le traduisant par « prémisses » est surtout conventionnel puisque c'est ainsi qu'une grande majorité des traducteurs de Galien s'entendent pour le traduire. Pour notre discussion sur les types, voir la page 80 ci-dessous.

comment découvrir ces dernières. Il détaille la différence entre les types de définitions de la manière suivante :

[L]a meilleure définition comprend en elle-même les principes de l'art tout entier, elle que certains appellent également essentielle (οὐσιώδη) en l'opposant à celles qui sont dites notionnelles (έννοηματικοίς). Ces dernières sont en effet fondées sur les accidents attachés aux objets qu'elles définissent, alors que les premières le sont sur l'essence elle-même<sup>204</sup>.

De surcroît, les définitions notionnelles sont étroitement liées aux apparences des choses (φαινομένων έναργῶς πραγμάτων) qu'elles désignent<sup>205</sup>. On pourra se remémorer l'accusation de Galien présentée au premier chapitre à l'endroit des methodistes. Négligeant la recherche des essences propres aux affections, ces derniers auraient fondé l'entièreté de leur approche médicale sur une dichotomie accidentelle à certaines maladies, la fluence et la sténose, et en tirent la thérapie à employer.

L'importance de définir d'abord l'objet de l'enquête avant d'entreprendre sa *diérèse* se précise. Lorsqu'elle fait l'objet d'un consensus, la définition notionnelle constitue le point de départ de la démonstration. Elle sert d'abord de repère afin d'éviter les sources de mécompréhension possibles tout en garantissant la clarté et la précision de chaque étape du raisonnement<sup>206</sup>. La formulation d'une définition préliminaire permet aussi de prévenir les erreurs dues à l'ambiguïté des termes utilisés<sup>207</sup>. Enfin, elle peut agir en tant que critère correctif. Au terme d'une démonstration, la conclusion ne devrait pas entrer en conflit avec la définition notionnelle<sup>208</sup>. C'est toutefois uniquement lorsqu'on parvient à un accord concernant la définition de l'objet de l'enquête qu'on pourra s'enquérir de son essence.

Dans le *De la méthode thérapeutique*, Galien mentionne Aristote, mais fait surtout de Platon l'instigateur de cette méthode :

[U]n seul point de départ est excellent : savoir sur quoi porte la recherche, ou alors l'erreur est nécessairement totale. Platon le dit dans un passage en nous demandant de ne pas partir de l'essence elle-même de l'objet de la recherche à la seule fin d'effectuer n'importe quelle *diérèse*, mais de toujours pour

---

<sup>204</sup> Galien. *Ars medica*, Boudon-Millot 275, Ia, 2 = Kühn (I. 306) tr. Boudon-Millot. Une description assez similaire des types de définitions est exprimée dans le *De pulsuum differentiis*, Kühn (VIII. 704) Galien ne considère pas que ces types de définitions sont directement opposés, comme nous le verrons à présent.

<sup>205</sup> Galien. *De pulsuum differentiis*, Kühn (VIII. 705).

<sup>206</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 360) = Kühn (V. 506).

<sup>207</sup> Hankinson, R Jim, « Usage and abuse: Galen on language », in Everson, Stephen, dir., *Language*, Cambridge; New York, Cambridge University Press, 1994, p. 178. Les problèmes dus à l'ambiguïté seront abordés dans la section sur les types de prémisses.

<sup>208</sup> Havrda, « The Purpose of Galen's Treatise On Demonstration », p. 269.

tout examen prendre son départ selon ce type de mode opératoire. Là aussi assurément il aurait fallu dire d'abord exactement ce que peut bien être un état maladif, ce que peut bien être un symptôme et ce que peut bien être une affection, et déterminer de quel point de vue les réalités pathologiques en question sont chacune identiques et de quel point de vue elles ne le sont pas, avant d'essayer de les diviser de cette façon en leurs différences intrinsèques conformément à la méthode que les philosophes nous ont apprise<sup>209</sup>.

Il est apparent que les définitions notionnelles, qui appartiennent davantage au langage commun, sont interreliées avec celles qui portent sur l'essence. Galien décrit d'ailleurs explicitement le mouvement permettant de passer d'un type de définition à un autre. Il ne s'agit pas d'une transition nette, mais procédant par degré et qui contient potentiellement plusieurs phases<sup>210</sup>. En commençant par une définition acceptée par les locuteurs et qui se limite simplement à saisir la notion générale (ἐννοία), on se rapproche progressivement vers une définition portant uniquement sur l'essence. On ajoutera que les types de définitions, même s'ils semblent varier en tous points, ne sont pas nécessairement opposés les uns aux autres<sup>211</sup>. En s'assurant dès le départ qu'un consensus est atteint en ce qui a trait à la définition notionnelle, puis qu'aucun conflit n'émerge à travers les étapes menant vers la définition essentielle, Galien croit qu'on peut garantir que la conclusion à laquelle on sera parvenu au terme de la démonstration obtiendra elle aussi l'assentiment général. La présence d'une ambiguïté dans la définition initiale pourrait par exemple servir de prétexte pour rejeter une conclusion.

Touchant les définitions essentielles chez Galien, notre compréhension est assez limitée. Certains de nos contemporains ont fait remarquer que malgré sa déférence à l'endroit de Platon, la manière dont Galien conçoit la *diérèse* s'inspire davantage de celle d'Aristote<sup>212</sup>, d'autres ont fait valoir qu'elle s'approche du moyen-platonisme<sup>213</sup>. Une partie du premier livre du *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon* est manquante et on peut présumer que c'est dans cette partie

---

<sup>209</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 27) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 62.

<sup>210</sup> Galien. *De pulsuum differentiis*, Kühn (VIII. 704).

<sup>211</sup> Hood, Jane, « Galen's Aristotelian Definitions », in Charles, David, dir., *Definition in Greek philosophy*, Oxford; New York, Oxford University Press, 2010, p. 454.

<sup>212</sup> Barnes, Jonathan, « Galen on Logic and Therapy », in Kudlien, Fridolf et Richard J. Durling, dir., *Galen's method of healing: proceedings of the 1982 Galen Symposium*, Leiden : New York, E.J. Brill, 1991, p. 75. Ou encore Tieleman, Teun, « Methodology », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press, 2008, p. 58.

<sup>213</sup> Mansfeld, Jaap, *Heresiography in context: Hippolytus' Elenchos as a source for Greek philosophy*, Leiden ; New York, E.J. Brill, 1992, p. 330. Ou encore Frede, Michael, *Essays in ancient philosophy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1987, p. 292.

que notre auteur s'attelait à la *diérèse* concernant le siège de l'intellect<sup>214</sup>. Galien nous informe d'ailleurs que ce type de définition était l'objet de débats dialectiques<sup>215</sup>. De surcroît, les définitions n'étaient pas à l'abri des intérêts sectaires dans les débats qui opposaient les écoles : « Si vraiment la définition cherche à rendre manifeste avec précision l'essence entière, elle ne doit omettre aucun des principes qui lui appartient ; mais disputant de l'essence, il en sera nécessairement ainsi qu'une définition propre à chaque école sera produite<sup>216</sup>. » Nous laissons momentanément nos réflexions sur les définitions, qui seront reprises et enrichies dans la section suivante sur les types de prémisses.

Comme nous l'avons vu, les opinions générales sont inopérantes lorsqu'il s'agit de procéder à une démonstration, et seules les prémisses scientifiques (τῶν ἐπιστημονικῶν λημμάτων) sont susceptibles d'y prendre part. Ces dernières, pour qu'elles soient appropriées, doivent être recherchées dans l'essence de l'objet de l'enquête<sup>217</sup>.

Par exemple, lorsqu'il s'agit de localiser le siège de l'intellect, Galien fournit d'abord une définition qu'il affirme provenir des stoïciens : « La partie hégémonique [de l'âme], telle qu'ils l'entendent, est la source de la sensation et de la conation<sup>218</sup>. » La thèse stoïcienne que Galien tente de mettre à l'épreuve consiste à affirmer que c'est le cœur qui joue cette fonction. La prémisses appropriée pour procéder à cette démonstration devrait remplir la condition suivante : « [la partie hégémonique] déclenche le mouvement dans les parties du corps animal et chaque sensation retourne à elle<sup>219</sup>. » Il ne fait aucun doute pour Galien que la preuve permettant de satisfaire cet énoncé sera trouvée par la dissection. Puisque la partie qui déclenche le mouvement doit nécessairement posséder une ramification lui permettant de le transmettre aux parties du corps, l'organe en question devra minimalement satisfaire cette condition. De plus, l'organe doit non seulement être en contact avec le reste du corps, mais il doit aussi être lié de sorte que ses liens (ἀγγεῖον) rendent possible le mouvement<sup>220</sup>. La vivisection nous informe que ce sont en fait

<sup>214</sup> Tieleman, Teun, *Galen and Chrysippus on the soul: argument and refutation in the De placitis, books II-III*, Leiden; New York, E.J. Brill, 1996, p. XXXV, ff. 100.

<sup>215</sup> Galien. *De locis affectis*, Kühn (VIII. 157).

<sup>216</sup> Galien. *De pulsuum differentiis*, Kühn (VIII. 703-704) « τὸν ὀρισμὸν οὖν εἶπερ ὅλην τὴν οὐσίαν ἀκριβῶς τοῦ πράγματος μέλλει δηλώσειν, οὐδὲν αὐτῆς τῶν κυριωτάτων παραλείπειν προσήκει· τῆς δ' οὐσίας ἀμφισβητουμένης, ἀναγκαῖον ἔσται καθ' ἐκάστην αἴρεσιν ἴδιον ὀρισμὸν γίνεσθαι. » Traduction par nos soins.

<sup>217</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 108) = Kühn (V. 219).

<sup>218</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 110) = Kühn (V. 219) « ἔστι δὲ τὸ ἡγεμονικόν, ὡς αὐτοὶ βούλονται, τὸ κατάρχον αἰσθησέως τε καὶ ὁρμῆς. » Traduction par nos soins.

<sup>219</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 110) = Kühn (V. 219-220) « τῆς καθ' ὁρμὴν κινήσεως ἐξηγεῖσθαι τοῖς ἄλλοις τοῦ ζώου μορίοις, ἅπασαν δὲ αἰσθησιν εἰς αὐτὴν ἀναφέρεσθαι. » Traduction par nos soins.

<sup>220</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 110) = Kühn (V. 220).

les nerfs qui jouent ce rôle<sup>221</sup>, et Galien fait la synthèse de son raisonnement en raffinant sa prémisse initiale : « Où se trouve l'origine des nerfs, là est aussi le siège de l'âme<sup>222</sup> ». L'assertion « l'origine des nerfs est dans le cerveau » est vraie, mais « l'origine des nerfs est dans le cœur » est fausse<sup>223</sup>. Le syllogisme est excessivement limpide et Galien, qui partage cet avis, pointe du doigt ceux qui, plutôt que de pratiquer l'anatomie, écrivent sur des choses qu'ils n'ont pas vues comme s'ils les avaient aperçues clairement<sup>224</sup>. La simplicité du raisonnement est d'ailleurs suffisamment déconcertante qu'elle nous donne à penser que la perte du *De la démonstration* n'est pas à déplorer outre mesure.

Un simple coup d'œil aux témoignages touchant le *De la démonstration* nous révèle toutefois que les sujets qui y étaient abordés sont très variés et que certains de ces problèmes figurent parmi la liste des problèmes « indécidables » selon Galien. Sont notamment traitées les questions de la génération du monde, du temps, de l'âme, de la vision et de son substrat physiologique, de la formation de l'embryon, de la matière, des éléments, des observations astronomiques<sup>225</sup> et vraisemblablement celle de l'existence du vide<sup>226</sup>. Nous savons, de son propre aveu, que Galien a professé son ignorance à l'égard de quelques-uns des thèmes qui viennent d'être énumérés. Notre traduction au chapitre précédent a d'ailleurs révélé qu'il considérait que l'une des raisons d'être du *De la démonstration* consistait à montrer comment quelqu'un « en commençant par les éléments et les principes premiers de chaque chose, démontre, au mieux, tout ce qu'il est possible de démontrer<sup>227</sup> ». Ces pistes semblent toutes indiquer que l'ambition de Galien dans le *De la démonstration* n'était pas uniquement d'aboutir à des démonstrations concluantes. Nous suggérons que le traité galénique, quoiqu'il visait certainement à montrer comment certains problèmes pouvaient être résolus par la méthode de la démonstration, cherchait

<sup>221</sup> La vivisection révèle par exemple qu'un animal dont les nerfs sont endommagés ou rompus sera incapable de produire des bruits *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 150) = Kühn (V. 266). De même, la ligature des nerfs révèle que les parties encore reliées avec le cerveau préservent leurs fonctions, tandis que celles en dessous perdent à la fois leur faculté de sentir et de se mouvoir *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 372) = Kühn (V. 519-520).

<sup>222</sup> Galien, *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 480) = Kühn (V. 649) ὅπου τῶν νεύρων ἡ ἀρχή, ἐνταῦθα καὶ τὸ τῆς ψυχῆς ἡγεμονικόν.

<sup>223</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 480) = Kühn (V. 649) δ' οἷον πρόσληψις αὐτῆς ἀληθείας μὲν, « ἡ ἀρχὴ τῶν νεύρων ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ », ψευδὴς δὲ « ἡ ἀρχὴ τῶν νεύρων ἐν τῇ καρδίᾳ ».

<sup>224</sup> *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 482) = Kühn (V. 650).

<sup>225</sup> Chiaradonna, Riccardo, « Le traité de Galien Sur la démonstration et sa postérité tardo-antique », in Chiaradonna, Riccardo et Franco Trabatttoni, dir., *Physics and philosophy of nature in Greek Neoplatonism: proceedings of the European Science Foundation Exploratory Workshop*, Leiden ; Boston, Brill, 2009, p. 46.

<sup>226</sup> Adamson, Peter, « Galen on Void », in Adamson, Peter, Rotraud Elisabeth Hansberger et James Wilberding, dir., *Philosophical themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014, p. 198.

<sup>227</sup> Galien. *De optima Doctrina*, Barigazzi, CMG (V 1,1 106) = Kühn (I. 52).

en outre à apprendre au lecteur à reconnaître les problèmes qui n'étaient pas susceptibles de l'être par cette même méthode<sup>228</sup>. Cette interprétation est appuyée par un passage dans le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, où Galien entreprend d'enseigner au lecteur comment identifier les prémisses scientifiques tout en lui donnant les moyens de les distinguer des autres types de prémisses qui s'y apparentent parfois sans en être<sup>229</sup>.

### 3.2 Les types de prémisses

L'examen sur les types de prémisses s'ouvre d'abord sur une bipartition. Certaines prémisses sont appropriées (οἰκεῖα), tandis que d'autres sont inappropriées (οὐκ οἰκεῖα). Parmi ces dernières, certaines sont fausses de manière patente (ἄντικρυς ψευδῆ)<sup>230</sup>. Galien distingue par la suite quatre types de prémisses :

Les prémisses scientifiques se rapportent à l'essence de l'objet de l'enquête et c'est cela qu'elles tiennent pour cible. Tous les autres [prémisses] sont externes. Le dialecticien a recours à certaines afin d'entraîner, de réfuter les sophistes, de jauger de la fécondité d'un jeune homme, le faisant accoucher et le menant à quelque découverte, puis afin de soulever des questionnements ; toutes ces choses tu peux les appeler dialectiques si tu le souhaites, ou encore gymnastiques et topiques, car je ne me soucie pas des noms, mais efforce-toi de les distinguer des [prémisses] scientifiques. D'autres encore s'en distancient et sont davantage éloignées de ces dernières, telles que celles auxquelles on parvient par le biais de ce qui est communément admis et par les exemples tirés du quotidien et les inductions de la sorte, ou encore par les témoignages. Celles-là tu peux les nommer persuasives ou rhétoriques si tu le désires, je ne me préoccupe pas du nom que tu leur donnes, mais tu dois tenter de découvrir leur nature. Les [prémisses] sophistiques s'écartent encore plus de l'essence de l'objet de l'enquête<sup>231</sup>.

---

<sup>228</sup> Cette hypothèse trouve un appui chez Havrda, « The Purpose of Galen's Treatise On Demonstration », qui écrit : « Clearly an important part of the demonstrative training, as proposed by Galen, was the capacity to recognize cases when reason oversteps its limits and to save the phenomena of life from the snares of false reasoning, whether they come from the sceptic or the dogmatic side (ici, p. 287).

<sup>229</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 116) = Kühn (V. 227).

<sup>230</sup> Tieleman, *Galen and Chrysippus on the soul*, p. 12-13.

<sup>231</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 110) = Kühn (V. 221-222) « ὥς τὰ μὲν ἐπιστημονικὰ λήμματα πρὸς τὴν οὐσίαν ἀναφέρεται τοῦ ζητουμένου, καὶ τοῦτον ἔχει τὸν σκοπὸν, τῶν δ' ἄλλων ἀπάντων ἔξωθεν ὄντων, ὅσοις μὲν ὁ διαλεκτικὸς εἰς τὸ γυμνάσασθαι χρῆται, καὶ σοφιστὰς ἐξελέγξει, καὶ πείραν λαβεῖν κηρύσεως μειρακίου, καὶ μαιεύσασθαι, καὶ προσαγαγεῖν ἐπὶ τινος εὐρεσιν, ἀπορῆσαι τε ποιῆσαι, ταυτὶ μὲν ἅπαντα διαλεκτικά τε κάλει, εἰ βούλοιο, καὶ γυμναστικά, καὶ τοπικά, τῶν γὰρ ὀνομάτων οὐ φροντίζω, διορίζειν δὲ τὰτα πειρῶ τῶν ἐπιστημονικῶν. ὅσα δ' ἐπὶ τούτων ἀποκεχώρηκεν ἑξωτέρῳ καὶ μάλιστα διὰ παραδειγμάτων ἐνδόξων τε καὶ πολιτικῶν ἐπαγωγῶν τέ τινων τοιούτων ἢ μαρτύρων εἰς σύστασιν ἀφικνεῖται, ταῦτ' εἰ βούλοιο πιθανὰ τε καὶ ῥητορικὰ προσαγορεύειν, οὐ μοι μέλει τῆς κλήσεως γνωρίζειν δὲ αὐτῶν χρὴ πειρᾶσθαι τὴν φύσιν. ἔτι δὲ μᾶλλον ἀποκεχώρηκε τῆς οὐσίας τοῦ ζητουμένου τὰ σοφιστικά... » Traduction par nos soins.



Parmi les quatre espèces de prémisses, seules les prémisses scientifiques, aussi appelées démonstratives figurent au nombre de celles qui sont appropriées. À l'inverse, les prémisses sophistiques, rhétoriques et dialectiques s'inscrivent, à des degrés divers, au nombre des prémisses inappropriées. Puisque la vertu d'une prémisse appropriée est de s'accorder avec l'essence de l'objet de l'enquête, plus une prémisse s'en éloignera, plus elle sera inappropriée<sup>232</sup>. Évidemment, celles dont la fausseté est flagrante seront facilement identifiables. C'est plutôt à propos de celles qui sont persuasives, mais fausses, et qui s'apparentent à bien des égards à celles qui sont vraies que Galien nous met en garde<sup>233</sup>. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est nécessaire de s'entraîner à les distinguer : pour savoir reconnaître si les prémisses employées dans une démonstration sont appropriées ou non. Nous œuvrerons à présent à caractériser les différentes catégories de prémisses, en commençant par celles qui s'éloignent le plus des prémisses scientifiques.

### 3.2.1 *Prémisses sophistiques*

Dans le *Des sophismes verbaux*, un traité de jeunesse, Galien entend montrer que « tous les sophismes verbaux sont des sophismes dus à l'ambiguïté<sup>234</sup> ». Dans la foulée d'Aristote, la connotation associée au terme de « sophiste » est souvent dépréciative<sup>235</sup>. Notre auteur poursuit : « Reste donc qu'un sophisme peut se produire parce que le mot *ne signifie pas bien*, c'est-à-dire parce qu'il est ambigu<sup>236</sup> ». Dans le cadre du débat concernant le siège de l'âme, Galien entend montrer que l'un des arguments de Zénon concernant l'endroit d'où provient le discours chez l'homme est fondé sur l'ambiguïté de certains termes utilisés dans les prémisses. L'argument de Zénon s'articule suivant cette formulation :

- (1) La phonation passe (χωρεῖ) via la gorge.
- (2) Mais si elle passait par (ἀπὸ) le cerveau, alors elle ne passerait pas via la gorge.
- (3) Puis la phonation passe au même endroit que le discours.
- (4) Mais le discours passe par (ἀπὸ) la pensée.

<sup>232</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 116) = Kühn (V. 227-228).

<sup>233</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 600-602) = Kühn (V. 795-796).

<sup>234</sup> Galien. *De captionibus penes dictionem*, Kühn (XIV. 585-586) tr. Catherine Dalimier et al., *Traité philosophiques et logiques...*, p. 223.

<sup>235</sup> *Idem*.

<sup>236</sup> *Ibid*. Kühn (XIV. 588) p. 225 (L'italique est de l'auteur).

∴ Par conséquent, la pensée n'est pas dans le cerveau<sup>237</sup>.

Selon Galien, la prémisse (1) doit être modifiée en raison du terme « χωρεῖ ». Notre auteur, suivant notamment Chrysippe, propose donc de le remplacer par l'un ou l'autre des verbes suivants : « sort » (ἐξέρχεται) ou « est envoyé » (ἐκπέμπεται)<sup>238</sup>. On obtient donc ainsi :

(1') La phonation est envoyée via la gorge.

(2') Mais si elle était envoyée par le cerveau, alors elle ne serait pas envoyée via la gorge.

Quant à la seconde prémisse (2), Galien considère qu'elle appartient tout simplement à la classe des prémisses sophistiques en raison de l'ambiguïté sémantique du terme « ἀπὸ ». Encore ici, Galien propose deux formulations qui permettraient de rendre univoques les prémisses, en utilisant « hors de » (ἐκ), ou encore « par [l'action de] » (ὕπό) <sup>239</sup>. Ainsi, on comprend que ce par quoi la phonation est envoyée n'est pas nécessairement identique à la chose par laquelle l'action est entreprise. En s'amusant aux dépens des philosophes stoïciens, Galien bâtit un syllogisme similaire à celui de Chrysippe et dont l'absurdité saute aux yeux. En faisant intervenir quelques notions d'anatomies quelque peu grossières, il écrit : « L'urine passe via les parties génitales ; mais si elle est envoyée par [l'action] du cœur, alors elle ne sortirait pas via les parties génitales. Et en fait c'est par [l'action de] notre décision qu'elle est envoyée. La décision n'est donc pas dans le cœur<sup>240</sup>. » Suivant Aristote, Galien énumère les types de sophismes de la manière suivante : « sophismes par homonymie, sophismes par amphibolie, sophismes liés à la prononciation, à l'assemblage, à la division, à la forme du mot<sup>241</sup>. » Celui dont nous avons traité correspond au sophisme par homonymie, puisque c'est un terme, « ἀπὸ », qui est à l'origine de la polysémie de la prémisse. Les prémisses sophistiques sont, comme nous l'avons vu, étroitement liées au langage. D'où l'insistance de Galien sur l'importance de parvenir d'abord à un consensus

<sup>237</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 130) = Kühn (V. 241) « φωνὴ διὰ φάρυγγος χωρεῖ. εἰ δὲ ἦν ἀπὸ τοῦ ἐγκεφάλου χωροῦσα, οὐκ ἂν διὰ φάρυγγος ἐχώρει. ὅθεν δὲ λόγος, καὶ φωνὴ ἐκεῖθεν χωρεῖ. λόγος δὲ ἀπὸ διανοίας χωρεῖ, ὥστ' οὐκ ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ ἐστὶν ἡ διάνοια. » Traduction par nos soins.

<sup>238</sup> *Ibid.* De Lacy CMG (V 4,1,2 132) = Kühn (V. 244) La traduction de De Lacy (*PHP*, p. 133) rend « goes out » et « is sent out », qui nous semblent plus proches du grec.

<sup>239</sup> *Ibid.* De Lacy CMG (V 4,1,2 132) = Kühn (V. 245) Pour un examen détaillé des propos de Galien dans ce passage, on pourra consulter le chapitre de Ben Morison, « Logic », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press, 2008, pp. 66-115.

<sup>240</sup> *Ibid.* De Lacy CMG (V 4,1,2 134) Kühn (V. 246) « τὸ οὖρον διὰ τοῦ αἰδοίου χωρεῖ· εἰ δὲ ἦν ὑπὸ τῆς καρδίας ἐκπεμπόμενον, οὐκ ἂν διὰ τοῦ αἰδοίου ἐξῆι. καὶ μὴν ὑπὸ προαιρέσεώς γε τῆς ἡμετέρας ἐκπέμπεται. οὐκ ἄρα ἐν τῇ καρδίᾳ ἐστὶν ἡ προαίρεσις. » Traduction par nos soins.

<sup>241</sup> *De captionibus penes dictionem*, Kühn (XIV. 582-583) tr. Catherine Dalimier et al., *Traité philosophiques et logiques...*, p. 218.

concernant les définitions notionnelles afin d'éviter que le raisonnement soit gangrené par l'ambiguïté des termes utilisés dans les prémisses.

### 3.2.2 *Prémisses rhétoriques*

En dépit de l'absence d'une définition claire des prémisses rhétoriques, il est possible de les distinguer des prémisses sophistiques et dialectiques. Les premières concernent avant tout le langage et ses ambiguïtés. Quant aux secondes, que nous examinerons ci-après, Galien les confine aux phénomènes perceptuels<sup>242</sup>. Chrysippe est aussi attaqué pour son usage immodéré de prémisses rhétoriques. Galien l'accuse de fonder et d'appuyer à tort ses prémisses en invoquant le témoignage de non-experts ou de poètes et autres individus du genre, ce qui ne prouve rien et se révèle être une perte de temps<sup>243</sup>. Ces prémisses possèdent toutefois une certaine plausibilité<sup>244</sup>. En revanche, elles s'éloignent des prémisses scientifiques en raison de leur caractère externe à l'objet de l'enquête. Aux arguments concernant « les propriétés clairement observables du cœur » (τῶν ἐναργῶς φαινομένων ὑπάρχειν τῇ καρδίᾳ), propriétés qui sont révélées par l'anatomie, Galien oppose les prémisses qui s'attachent « aux doctrines » (δόγματα) et qui sont généralement le résultat de l'orthodoxie propre à chaque école<sup>245</sup>. Les arguments d'autorité, qu'ils dérivent de l'opinion d'experts ou d'« opinions communément partagées » (ἔνδοξα), appartiennent eux aussi aux prémisses rhétoriques<sup>246</sup>. Tieleman souligne d'ailleurs que la hiérarchisation de Galien, où les opinions communes sont rangées parmi les prémisses rhétoriques, dévie de celle d'Aristote, qui les situait plutôt au sein des prémisses dialectiques. Toujours selon Tieleman, cet ajustement reflèterait l'aversion de notre auteur pour le sectarisme et l'orthodoxie doctrinale, tant des écoles philosophiques que des sectes médicales<sup>247</sup>.

### 3.2.3 *Prémisses dialectiques*

Lorsqu'on envisage le rôle de la dialectique chez Galien, il faut se montrer particulièrement attentif aux usages qui sont donnés à ce terme. Comme l'a indiqué Chiaradonna, il désigne parfois la partie « logique » de la philosophie, que nous avons défini au premier chapitre comme s'occupant de discerner le vrai du faux, le consistant de l'inconsistant et dont le rôle est en outre

---

<sup>242</sup> Tieleman, « Methodology », p. 58.

<sup>243</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 102-4) = Kühn (V. 213-214).

<sup>244</sup> Tieleman, *Galen and Chrysippus on the soul*, p. 16.

<sup>245</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 166) = Kühn (V. 283-284).

<sup>246</sup> Tieleman, « Methodology », p. 58.

<sup>247</sup> *Idem*.

d'identifier les sophismes. Mais la dialectique désigne aussi une pratique consistant à argumenter sur la justesse des termes, pratique pour laquelle Galien éprouve une certaine contemtion lorsqu'elle se transforme en logomachie entre ses contemporains. Enfin, le terme est aussi utilisé pour caractériser certaines prémisses<sup>248</sup>. C'est assurément cette dernière signification qui retiendra notre attention, bien que nous ayons aussi quelques mots à dire sur l'intérêt de la logique pour les démonstrations.

Concernant les prémisses dialectiques, nous avons d'abord mentionné qu'elles figuraient au nombre des prémisses inappropriées, puis qu'elles étaient confinées aux phénomènes perceptuels. Nous savons aussi qu'elles sont celles qui s'approchent le plus des prémisses scientifiques, qui sont les seules à être appropriées. En outre, leur utilité est multiple : réfuter les sophistes, évaluer le potentiel d'un étudiant et susciter des interrogations nouvelles, ou encore simplement s'entraîner. L'entraînement dont il est question se compose entre autres de la formulation de prémisses dialectiques, consistant à énoncer chaque propriété et attribut d'une chose<sup>249</sup>. Puis, contrairement aux prémisses scientifiques, les prémisses dialectiques sont nombreuses. En ce sens, elles composent une sorte de variante amoindrie des prémisses scientifiques puisqu'elles portent tout de même sur les propriétés de l'objet investigué. C'est le processus de sélection qui départit les deux espèces de prémisses. Les prémisses scientifiques sont le résultat d'un tri ayant pour objectif de retenir uniquement les propriétés qui sont essentielles à une interrogation, c'est-à-dire celles qui sont appropriées au sujet d'une enquête particulière<sup>250</sup>. Nous avons vu précédemment à quoi pouvait s'apparenter la recherche d'une prémisses scientifique appropriée avec l'enquête concernant la localisation du siège de l'âme et nous poursuivrons cette caractérisation dans la section qui leur sera dédiée.

À l'inverse, plutôt que d'être l'objet d'une sélection, les prémisses dialectiques sont restreintes aux phénomènes perceptuels et se limitent donc à dénombrer les attributs d'un objet de manière factuelle sans égard pour leur pertinence. Galien donne quelques exemples d'énoncés factuels tout à fait justes, mais qui n'ont aucun intérêt scientifique pour une question donnée.

---

<sup>248</sup> Chiaradonna, Riccardo, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », in Bénatouïl, Thomas et Katerina Ierodiakonou, dir., *Dialectic after Plato and Aristotle*, Cambridge University Press, 2018, p. 322-326.

<sup>249</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 158) = Kühn (V. 273) καθ' ἑκάστον γὰρ τῶν ὑπαρχόντων τε καὶ συμβαινόντων τῷ πράγματι συνίσταται.

<sup>250</sup> Chiaradonna, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », p. 324, (fn. 12) Chiaradonna souligne que Galien demeure assez ambivalent au regard de la similarité entre les prémisses scientifiques et dialectiques. Il semble tantôt supposer qu'une prémisses pourrait être à la fois dialectique, lorsqu'elle est énumérée, puis scientifique lorsqu'elle est sélectionnée comme étant pertinente pour une enquête particulière, tantôt qu'il s'agit de deux espèces distinctes, les prémisses dialectiques étant tout simplement inappropriées.

Puisque les stoïciens soutiennent que c'est dans le cœur que se situe le siège de l'âme, notre auteur propose de s'enquérir de l'ensemble de ses propriétés, en commençant par sa position, puis sa taille, sa texture, sa forme, son état et son mouvement<sup>251</sup>. Après avoir énuméré les propriétés du cœur, comme sa position, à peu près au centre du thorax, Galien s'empresse d'ajouter que cette constatation ne constitue pas une prémisse scientifique lorsqu'on s'interroge sur la localisation du siège de l'âme. Même s'il était vrai (Galien soutient que ce n'est pas tout à fait juste), l'énoncé factuel « le cœur est situé au milieu du corps de l'animal » ne forme pas une preuve qu'il s'agit de la partie hégémonique de l'âme, bien qu'il découle d'une observation d'un phénomène qu'on peut considérer comme étant juste<sup>252</sup>. En effet, il ne s'ensuit pas que, parce qu'une chose est située au centre, elle est directive de ce qui l'entoure. Cela vaut aussi pour les arguments d'origine platonicienne selon lesquels la raison, à l'image d'une acropole, réside dans le cerveau en raison de la localisation surélevée de celui-ci, ou que tout comme les dieux logent dans les cieux, de même la tête trône sur le reste du corps<sup>253</sup>. Même si Galien partage la conclusion des platoniciens à propos de la localisation de la partie rationnelle de l'âme, un argument reposant uniquement sur la position n'en est pas moins repoussant (μολιρόν) et ne peut figurer parmi les prémisses scientifiques<sup>254</sup>. Galien reconnaît par exemple que son argument voulant que la partie désidérative de l'âme soit située dans le foie échoue à fournir une démonstration scientifique. Contrairement au cœur et au cerveau, la section ou la ligature des veines ne livre pas d'effet observable immédiatement. Les prémisses employées sont donc dialectiques, elles ne reposent pas sur l'essence de l'objet de l'enquête, mais uniquement sur certains attributs qui lui sont propres (συμβεβηκότων ιδία)<sup>255</sup>.

Concernant désormais la dialectique comme art de raisonner, il va sans dire que, en dépit de l'influence de Platon et du moyen-platonisme sur sa pensée, Galien conçoit très différemment cette pratique. Plusieurs auteurs, dont Mansfeld et Frede, ont par exemple souligné que, comme Alcinoüs, Galien ne réfère pas à la méthode rationnelle, mais aux méthodes rationnelles, ce qui trahirait la présence de l'influence du moyen-platonisme<sup>256</sup>. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que la conception galénique de la dialectique est indubitablement teintée par son attitude très

<sup>251</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 116) = Kühn (V. 228).

<sup>252</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 118) = Kühn (V. 230).

<sup>253</sup> *Ibid*, De Lacy CMG (V 4,1,2 118-20) = Kühn (V. 230-231).

<sup>254</sup> Chiaradonna, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », p. 325.

<sup>255</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 372) = Kühn (V. 519-520).

<sup>256</sup> Frede, *Essays in ancient philosophy*, p. 292. Mansfeld, *Heresiography in context*, p. 330.

utilitariste à l'endroit de la logique, dont la fonction est avant tout de contribuer à la méthode des démonstrations. Il s'ensuit que la dialectique chez Galien est majoritairement dépourvue de la connotation métaphysique qu'elle revêt chez plusieurs auteurs appartenant au moyen-platonisme<sup>257</sup>. À ce propos, nous soutiendrons plus bas que lorsque Galien s'engageait dans des débats métaphysiques, c'était vraisemblablement pour établir l'aspect hautement spéculatif de telles controverses.

### 3.2.4 *Prémisses scientifiques*

Les sections précédentes sur les types de prémisses nous ont fourni un bon aperçu de la nature des prémisses scientifiques. Il a déjà été question de leur statut : les prémisses scientifiques s'accordent avec l'essence de l'objet de l'enquête. Plutôt que de les caractériser à nouveau, nous chercherons donc à les analyser afin de mettre en lumière les éléments qui les composent. Une étape préliminaire afin de parvenir à une prémisse scientifique appropriée consiste à s'interroger sur son origine :

En abordant chacun des problèmes [il faut] passer en revue les prémisses en vue de celles requises pour les démonstrations, lesquelles sont tirées tout droit de la sensation, celles qui proviennent de l'expérience, celles issues de la vie ou bien d'après les métiers techniques, puis lesquelles sont tirées suivant les choses évidentes qu'appréhende la pensée, prenant aussitôt celles d'entre elles qui permettent de conclure la question examinée<sup>258</sup>.

Par souci de concision, nous n'examinerons pas de manière individuelle chacune des origines possibles pour les prémisses scientifiques. Nous adopterons plutôt la double bipartition introduite par Hankinson entre les propositions fondamentales, qui se divisent entre celles qui sont évidentes pour les sens et celles qui sont évidentes pour la pensée, puis les propositions secondaires qui sont dérivées des propositions fondamentales<sup>259</sup>. Ce découpage, bien qu'il nous semble assez juste, se heurte malgré tout à quelques objections dont nous traiterons à présent.

<sup>257</sup> Chiaradonna, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », p. 329.

<sup>258</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 232) = Kühn (V. 357-358) « τηνικαῦτα ἀφικόμενον ἐφ' ἑκαστον τῶν προβλημάτων ἐπισκέπτεσθαι περὶ τῶν εἰς τὰς ἀποδείξεις αὐτοῦ λημμάτων, τίνα μὲν ἐξ αἰσθήσεως ἀπλῆς, τίνα δ' ἐξ ἐμπειρίας, ἥτοι τῆς κατὰ τὸν βίον, ἢ τῆς κατὰ τὰς τέχνας, τίνα δὲ ἐκ τῶν πρὸς νόησιν ἐναργῶν χρῆ ἁβόντα περαίνειν ἐξ αὐτῶν ἤδη τὸ προκείμενον. » Traduction par nos soins.

<sup>259</sup> Hankinson, R. J., « A Purely Verbal Dispute? Galen on Stoic and Academy Epistemology », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 45, 1991, p. 271.

L'une des complications principales concerne la notion d'axiome<sup>260</sup> (ἀρχή) dans la pensée de Galien. Les axiomes sont définis par notre auteur comme étant premiers (πρώτας)<sup>261</sup>, indémontrables (ἀναποδείκτους)<sup>262</sup>, évidents (ἐναργῶς)<sup>263</sup>, et tirant leur plausibilité d'eux-mêmes (ἐξ ἑαυτοῦ πιστὸν)<sup>264</sup>. En vertu de ces attributs, les axiomes devraient être l'objet d'un consensus entre tous<sup>265</sup>. En dépit de la prépondérance du volet épistémologique dans les études sur Galien, il n'y a, à notre connaissance, aucune entente claire concernant le statut exact des axiomes. À dire vrai, il semble impossible de déterminer avec certitude si les axiomes désignent les propositions fondamentales que nous avons évoquées plus haut, ou les propositions secondaires dérivant des propositions fondamentales. Galien présente quelques exemples comme les axiomes euclidiens d'égalité, aussi évoqués dans le *Du meilleur enseignement*, l'assertion que rien ne se produit sans cause, ou encore le principe du tiers exclu<sup>266</sup>.

Barnes a souligné assez tôt l'originalité de la proposition épistémologique de Galien, notamment en ce qui a trait à la possibilité d'entraîner nos perceptions et notre intellect à distinguer les axiomes véritables de ceux qui en ont uniquement l'apparence. Mais il pointe aussi vers certaines inconsistances, entre autres : quelle nécessité y a-t-il d'aiguiser nos facultés si l'apodicticité des axiomes peut être reconnue dès la première impression<sup>267</sup> ? À notre avis, la solution formulée par Hankinson pour résoudre ce paradoxe apparent demeure à ce jour la plus convaincante. Il soutient que la confusion pourrait provenir de l'indétermination dans la signification du terme « ἀρχή ». Les « points des départs » que Galien mentionne à plusieurs endroits ne renvoient pas aux axiomes, mais plutôt aux propositions fondamentales. Quant aux axiomes, ils s'apparenteraient plutôt aux propositions secondaires, parfois maladroitement traduites par l'expression « principes premiers »<sup>268</sup>. En ce qui a trait à l'apodicticité des axiomes, qui devrait nous permettre de les reconnaître au premier abord, on devrait comprendre que quiconque délibérant à leur sujet saisira leur évidence. Même s'ils peuvent, de manière

<sup>260</sup> Terme qui est parfois traduit par « principe ».

<sup>261</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 33).

<sup>262</sup> *Ibid.*, Kühn (X. 34) Cette affirmation sera objet à révision, et c'est principalement ce point litigieux qui est à l'origine du problème que nous exposons à présent.

<sup>263</sup> Galien. *De animi cuiuslibet peccatorum dignotione et curatione*, Kühn (V. 94).

<sup>264</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 128) = Kühn (V. 241).

<sup>265</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 50).

<sup>266</sup> *Ibid.* Kühn (X. 36-37).

<sup>267</sup> Barnes, « Galen on Logic and Therapy », p. 78. Barnes avance lui-même certaines pistes de solution, évoquant notamment la perte du *De la démonstration* dans lequel ces problèmes étaient très probablement traités.

<sup>268</sup> Hankinson, R. J., « Galen on the foundations of science », in López Férez, Antonio Juan, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991, p. 24.

potentielle, susciter l'assentiment de tous, cela ne veut pas dire que leur aspect apodictique est reconnu par tous à tout moment<sup>269</sup>.

Cette interprétation trouve un appui considérable dans les propos de Galien, qui soutient que les médecins dogmatistes adoptent des « points de départ » (ἀρχάς) controversés, sans les avoir au préalable démontrés<sup>270</sup>. On doit donc conclure que ou bien Galien affirme, dans un intervalle de quelques pages, que les axiomes sont indémontrables, puis qu'il faut les démontrer, ou encore que nous ayons à faire à deux concepts distincts. Hankinson reconnaît qu'il s'agit d'une solution contestable, mais qui dissout au moins temporairement un conflit qui, de toute manière, semble presque trop flagrant pour être une simple inexactitude. Une incohérence qu'Hankinson semble toutefois passer sous silence et sur laquelle nous désirons nous pencher concerne le lien entre les prémisses scientifiques, les axiomes et les « points de départ ». La nature de cette interaction est détaillée de la manière suivante :

Notre propos tirait lui-même sa conclusion de deux prémisses que sont les propositions suivantes : l'une dit et montre que la surface comprise par les côtés de cinq et de douze pieds est de soixante pieds carrés ; la seconde qu'un triangle est la moitié de cette surface. Chacune des deux propositions avait, à son tour, besoin d'autres prémisses pour la démonstration, puis celles-là d'autres à leur tour, jusqu'à ce que nous fussions remontés aux propositions premières [i.e axiomes], qui tiennent leur preuve d'elles-mêmes, sans la tirer d'autres propositions, ni passer par une démonstration<sup>271</sup>.

Suivant la solution d'Hankinson, on devrait accepter que ce soient les axiomes qui sont les premiers constituants de la démonstration, tandis que les « principes premiers » desquels les axiomes dérivent n'interviennent nulle part dans le processus de la démonstration. À cela, on ajoutera que l'existence des « points de départ » dont il est question doit être démontrée. Naturellement, l'étape suivante de notre réflexion consistera à identifier à quoi renvoient ces « points de départ » en question.

### 3.3 Les critères naturels

Tout semble indiquer que les candidats remplissant les conditions énoncées sont les critères naturels. Dans le désaccord l'opposant aux sceptiques et qui constituait la trame de fond du traité *Du meilleur enseignement* présenté au deuxième chapitre, Galien soutient que l'existence des

---

<sup>269</sup> *Ibid*, p. 24.

<sup>270</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 32).

<sup>271</sup> *Ibid*. Kühn (X. 33) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 67.



critères naturels est indubitable, et qu'à part les académiciens et les pyrrhoniens, personne n'a l'idée saugrenue de douter des perceptions du bienportant. Évidemment, cela ne constitue en aucun cas une démonstration de la réalité des critères naturels, et Galien est certainement très prompt à balayer d'un revers de la main les arguments sceptiques. Cette impatience ne demeure toutefois pas complètement injustifiée. Galien considère que les sceptiques, en faisant des concessions qui sont tout simplement contre nature, renoncent à la possibilité d'établir un discours qui pourrait s'avérer profitable<sup>272</sup>. Quoi qu'il en soit, nous verrons que, malgré son empressement à mettre à l'écart les arguments sceptiques, notre auteur offre des raisons positives de croire en l'existence de critères naturels. Notre première démarche consistera à les caractériser. Par la suite, nous présenterons deux arguments offerts par Galien pour attester leur existence.

Les éléments qui constituent les critères naturels selon Galien sont, sans grande surprise, les facultés humaines :

Je te l'affirme, la vérité à propos des questions de l'enquête sera d'abord découverte lorsque l'origine de la voie [qui y mène] sera connue ; car si l'origine est manquante, tu arriveras à quantité d'errement(s) et d'erreur(s) dans ton raisonnement. [...], Nous montrerons donc à présent comment l'on peut découvrir l'origine des questions de l'enquête, en se remémorant ce dont j'ai discuté en longueur dans mon traité *De la démonstration* et dans certains autres [traités]. Car si nous sommes sans critère naturel, nous ne serons pas en mesure de trouver un critère technique non plus ; mais si nous possédons des [critères] naturels, nous pourrions aussi trouver un critère technique. Possédons-nous certains critères naturels communs à tous les hommes ? – car il n'est pas permis d'appeler naturel ce qui n'est pas commun à tous ; en effet ce qui est naturel doit être commun à tous, mais [doit] en outre posséder une nature commune. J'affirme que vous tous possédez les critères naturels, et je dis cela en vous le remémorant, et non pas en l'instruisant ni en le démontrant ou en le déclarant moi-même (d'après ma propre autorité). Quels sont ces critères ? – Les yeux dans leur état naturel voyant les choses visibles, puis les oreilles dans leur état naturel entendant les choses audibles, la langue goûtant les saveurs, le nez les odeurs et l'entière de la peau les choses palpables, et outre ceux-là, l'esprit ou la pensée ou peu importe comment tu veux le désigner, par quoi nous distinguons le consistant de l'inconsistant et ces choses qui y sont attenantes, comme la division et la combinaison, la similarité et la dissimilarité à partir desquels la présente discussion s'est amorcée<sup>273</sup>.

<sup>272</sup> Galien. *De optima doctrina*, Barigazzi CMG (V 1,1 102-4) = Kühn (I. 49).

<sup>273</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 540-2) = Kühn (V. 722-723) « ἐγὼ δὲ σοὶ φημι τὴν τῶν ζητουμένων ἀλήθειαν εὐρεθήσεσθαι, πρῶτον μὲν γνόντι τὴν ἀρχὴν τῆς ἐπ' αὐτὰ ὁδοῦ, ταύτης γὰρ ἀμαρτῶν, εἰς πολλὴν ἄλλην τε καὶ πλάνην ἀφίξῃ λόγων. [...], δείξομεν οὖν ἤδη πῶς ἂν τις εὐρίσκοι τὴν ἀρχὴν τῆς τῶν ζητουμένων εὐρέσεως ἀναμνήσαντες ἃ διὰ μακρῶν ἔν τε τῇ Περὶ τῆς ἀποδείξεως πραγματεῖα λέλεκται καὶ κατ' ἄλλας τινάς. εἰ μὲν γὰρ οὐδὲν ἡμῖν ἐστὶ φυσικὸν κριτήριον, οὐδὲ τεχνικὸν | οὐδὲν εὐρεῖν δυνασόμεθα· φυσικὰ δ' ἔχοντες, εὐροίμεν ἂν τι καὶ

Nous ne nous éterniserons pas sur cette description, qui au reste semble assez triviale, des sens et de certaines opérations mentales et qui préfigurait déjà dans le *Du meilleur enseignement*. Il est pourtant nécessaire de préciser que Galien ne croit pas à l'infailibilité des critères naturels, le simple fait qu'ils aient été éprouvés et qu'ils sont relativement fiables lui apparaît suffisant pour qu'on s'y fie de manière générale<sup>274</sup>. On remarquera par ailleurs que, encore une fois, Galien nous dirige vers les quinze livres qui formaient le *De la démonstration*, lesquels devaient vraisemblablement renfermer une discussion sur l'existence des critères naturels. À défaut de pouvoir reconstituer les propos qui y étaient tenus, nous avancerons d'autres arguments apportés par notre auteur<sup>275</sup>.

Le premier argument prouvant l'existence des critères naturels et leur fiabilité est présenté dans le *Du meilleur enseignement*, bien qu'il bénéficierait sans doute d'une reformulation. Galien prend pour point de départ le succès des métiers techniques, et plus particulièrement la précision des métiers impliquant l'usage des mathématiques, comme l'architecture et la charpenterie. Ces arts se sont dotés d'instruments matériels, tels que le compas, l'étalon, la pesée, ou intellectuels, tels que le ratio<sup>276</sup>. Sans l'existence de critères naturels, il aurait été impossible de se munir de ces instruments<sup>277</sup>. Conséquemment, les critères naturels existent. Hankinson propose une formulation différente : si la fiabilité des critères naturels était systématiquement inconstante,

---

τεχνικόν. ἄρ' οὖν ἔχομέν τινα φυσικὰ κριτήρια κοινὰ πάντες ἄνθρωποι; οὐδὲ γὰρ ἐνδέχεται φυσικὰ λέγειν [αὐτὰ] τὰ μὴ κοινὰ πάντων ὄντα; χρὴ γὰρ δήπου τὰ φυσικὰ πρὸς τῷ πάντων εἶναι κοινὰ καὶ τὴν φυσικὴν ἔχειν κοινήν. ἐγὼ μὲν ἔχειν φημί πάντας ἡμᾶς φυσικὰ κριτήρια, καὶ τοῦτ' ἀναμιμνήσκων, οὐ διδάσκων, οὐδ' ἀποδεικνύς, οὐδ' ὡς αὐτὸς εἰρηκῶς λέγω. τίνα δὲ ἐστὶ ταῦτα; τοὺς κατὰ φύσιν ἔχοντας τῶν ὀφθαλμῶν ὁρῶντας τὰ ὁρατὰ, καὶ κατὰ φύσιν ἔχοντας τῶν ὠτῶν ἀκούοντας τὰ ἀκουστά, καὶ γλῶττανγευομένην χυμῶν, καὶ ῥίνας ὀσμῶν, καὶ σύμπαν τὸ δέρμα τῶν ἀπτῶν, ἐπὶ δὲ τοῦτοις τὴν γνώμην, ἢ ἐννοίαν, ἢ ὅ τί ποτ' ἂν ἐθέλῃ τις ὀνομάζειν, ᾧ διαγιγνώσκομεν ἀκόλουθόν τε καὶ μαχόμενον, καὶ ἄλλα, ἃ καταπέπτωκε τοῦτοις, ἐν οἷς ἐστὶ καὶ διαίρεσις καὶ σύνθεσις ὁμοιότης τε καὶ ἀνομοιότης, ἀφ' ὧν ὁ παρὼν ὁρμήθη λόγος. » Traduction par nos soins.

<sup>274</sup> Hankinson, « A Purely Verbal Dispute? », p. 281. Selon Hankinson, l'argument de Galien va encore plus loin. En réponse à l'attitude très contraignante des stoïciens concernant la connaissance, les sceptiques répondent qu'ils se fient à leur sens dans la mesure où il est utile de le faire, ne suspendant leurs jugements qu'à propos de la nature véritable des choses. Galien rétorque qu'il n'y a aucune différence pratique entre le sceptique qui adopte une attitude non dogmatique à l'égard de ses impressions et n'importe quel être humain (ici, p. 296). L'effort de Galien dans le *De optima doctrina* pour se débarrasser des notions stoïciennes et les remplacer par une notion plus commune, « connaître avec certitude » nous semble être une tentative de trouver un terrain d'entente entre l'attitude rigide des stoïciens et le laxisme des sceptiques.

<sup>275</sup> Ces deux arguments nous ont été suggérés par l'article d'Hankinson « Galen on the foundations of science », p. 25.

<sup>276</sup> Galien. *De optima doctrina*, Barigazzi CMG (V 1,1 102) = Kühn (I. 48).

<sup>277</sup> *Ibid*, Barigazzi CMG (1,1 102-4) = Kühn (I. 49).

alors les arts et sciences qui en dépendent seraient aussi inconstants. Puisque ce n'est pas le cas, les critères naturels ne sont pas systématiquement erratiques<sup>278</sup>.

Le second argument possède deux parties pouvant être traitées de manière indépendante, mais qui, à notre avis deviennent plus convaincantes lorsqu'elles sont couplées. D'abord de nature téléologique, il fait intervenir quelques ressources que Galien doit à son expérience de médecin et qui ont su lui faire apprécier la complexité du corps humain. L'argument s'amorce par une critique de la pensée atomiste, qui attribue au hasard ou à la chance l'agencement des corps dans l'univers. Semblablement, il serait absurde que voyant un bateau ou une maison, on attribue leur construction à la fortune uniquement parce que nous n'avons pas vu l'artisan à l'œuvre. C'est en s'enquérant de la fonction de chacune des parties qu'on peut constater le discernement de l'artisan. Il serait donc bien difficile de demeurer cohérent si l'on voulait soutenir qu'entre deux créations raffinées et possédant des complexions semblables, seule celle où l'on a vu l'artisan œuvrer est le résultat d'un savoir-faire<sup>279</sup>. La deuxième partie, à facture sotériologique, consiste à montrer qu'en l'absence de critères naturels, les animaux seraient incapables de faire les jugements qui sont contributifs à leur survie<sup>280</sup>. Même l'âne, généralement considéré comme le plus stupide des animaux, est capable de certains jugements, comme de « discerner l'unité selon l'espèce et selon le nombre<sup>281</sup> ». Il est en mesure de reconnaître un animal *qua* espèce et s'enfuit des chameaux et des hommes de manière instinctive même lors de son premier contact. Il peut parfois parvenir à identifier certains individus d'une espèce, comme son propre ânier. L'âne est donc capable, à un degré moindre que celui des autres animaux, de reconnaître les similarités et les dissemblances<sup>282</sup>. Puisqu'on perçoit la présence de critères naturels chez les espèces animales et qu'on constate que l'humain possède un degré de perfectionnement supérieur qui est issu d'une volonté prévoyante et habile, nous n'avons aucune raison de douter de l'existence des critères naturels chez l'homme ni de leur fiabilité.

Avant de poursuivre vers la dernière section, qui concerne les limites de la connaissance, nous offrirons une synthèse des propos tenus jusqu'à maintenant dans ce chapitre. Le programme énoncé par Galien dans le *Du meilleur enseignement* est explicite : « Pour ma part je

---

<sup>278</sup> Hankinson, « Galen on the foundations of science », p. 25. Ces propos sur la fiabilité des arts s'approchent à bien des égards de notre réflexion sur les arts stochastiques qui sera présentée au chapitre suivant.

<sup>279</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 596) = Kühn (V. 789-790).

<sup>280</sup> Hankinson, « Galen on the foundations of science », p. 25.

<sup>281</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 133) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 141.

<sup>282</sup> Hankinson, « Galen on the foundations of science », p. 26.

t'enseignerai l'ensemble des outils (ὄργανά) et des critères (κριτήρια) avec lesquels tu élaboreras des raisonnements vrais et par lesquels tu jugeras de ceux produits par d'autres<sup>283</sup>. » L'influence des métiers techniques ainsi que l'attitude utilitariste envers la logique sont les assises de l'épistémologie galénique. Pareillement aux hommes de métier, le médecin parviendra à des démonstrations par l'entremise des prémisses scientifiques. Formulant d'abord une définition notionnelle unanime, il évacuera progressivement les attributs accidentels pour ne préserver que ceux conformes aux phénomènes perceptuels, c'est-à-dire des prémisses dialectiques. Puis dépendamment de l'objet de l'enquête, seules seront préservées les prémisses susceptibles d'intervenir dans la démonstration, c'est-à-dire celles qui portent sur l'essence de l'objet investigué et qui sont appelées prémisses scientifiques. Les prémisses scientifiques, dont Galien nous dit qu'elles peuvent être découvertes entre autres par la dissection, étaient vraisemblablement axées sur des observations empiriques<sup>284</sup>. À ces dernières peuvent s'ajouter des axiomes, dont la plupart s'apparentent davantage à des postulats logiques, bien que certains possèdent un caractère empirique. C'est en agençant (συγκείμενα) les prémisses scientifiques, en y ajoutant parfois des prémisses tirées d'axiomes, que le médecin parvient à des démonstrations concluantes. Quant aux critères dont il est question dans le *Du meilleur enseignement*, nous avons mentionné qu'en toute vraisemblance, ils n'entraient pas directement dans les prémisses utiles aux démonstrations. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils sont sans importance. L'ensemble des observations empiriques et des opérations mentales, desquelles dérivent les prémisses dialectiques et scientifiques, ainsi que les axiomes, forment les soubassements de l'édifice épistémologique de Galien. Nous l'avons vu, notre auteur apporte plusieurs arguments afin de justifier l'existence, mais aussi la fiabilité des critères naturels. Sans eux, les remparts de l'épistémologie galénique s'écroulaient devant les apories sceptiques et pyrrhoniennes<sup>285</sup>.

### 3.4 Les limites de la connaissance

Nous avons suggéré plus tôt que l'intention de Galien dans le *De la démonstration* n'était pas uniquement d'aboutir à des conclusions positives sur tous les sujets qui y étaient traités, mais aussi de délimiter les cas où la connaissance humaine outrepassait ses limites. La méthode des démonstrations ébauchée jusqu'à présent, particulièrement en raison de son caractère

<sup>283</sup> Galien. *De optima doctrina*, Barigazzi CMG (V 1,1 104) = Kühn (I. 50).

<sup>284</sup> De telles prémisses devaient s'apparenter à des énoncés d'observations dans lesquels aucune mention aux critères naturels n'intervenait.

<sup>285</sup> De Lacy, P., « Galen's Response to Skepticism », *Illinois Classical Studies*, vol. 16, 1991, p. 306.

axiomatique, pourrait donner à entendre que la pensée de Galien est insufflée d'une confiance aveugle quant à la possibilité de résoudre les problèmes philosophiques et médicaux. Nous verrons à présent pourquoi cette lecture est bien loin du compte.

Si cela n'était pas déjà manifeste, Galien n'était pas un sceptique. Malgré sa posture assez favorable à l'égard de la possibilité de connaître, Galien critique aussi ouvertement la philosophie théorique, ou spéculative (θεωρητική φιλοσοφία) comme nous l'avons vu en introduction<sup>286</sup>. Parfois en raison de son inutilité : savoir si le cosmos est engendré ou non est une question plutôt oiseuse pour le médecin. Tandis qu'ailleurs, c'est parce qu'ils ont indécidables que Galien juge que certains débats philosophiques sont vains. C'est l'incapacité de discerner les prémisses fausses mais persuasives qui est à l'origine de la pléthore des opinions, tant en médecine qu'en philosophie<sup>287</sup>. Les prémisses rhétoriques, comme nous l'avons vu, puisent leur force de leur caractère plausible. C'est sur cette notion de plausibilité, dont Galien fait usage fréquemment, que se poursuivra notre examen à présent.

### *3.4.1 Le vrai, le faux et le plausible*

Parmi toutes les œuvres que nous possédons, la notion de plausibilité ne fait guère l'objet de considérations théoriques élaborées. Pourtant, son omniprésence au sein du corpus galénique nous indique qu'on aurait tort de ne pas en tenir compte sous ce seul prétexte. Les études contemporaines nous informent que le plausible est une étape transitoire de certaines opinions qui est vouée à disparaître dès lors que le jugement sera affiné. Les démonstrations scientifiques visent à dissiper les opinions plausibles<sup>288</sup>. Pour ce faire, la démonstration prendra la forme d'une réfutation, lorsqu'une opinion plausible se révélera fausse, ou d'une confirmation lorsqu'elle s'avérera. Par ailleurs, la confirmation d'une hypothèse peut réfuter une hypothèse adverse. Pour ne prendre que quelques exemples déjà développés ici, l'explication plausible d'Érasistrate selon laquelle l'urine se déplace par succession vers le vide est contredite par les phénomènes de rétention d'urine<sup>289</sup>. L'opinion communément partagée à l'époque qui veut que les semences mâles et femelles s'opposent et que ce soient celles qui prédominent qui déterminent le sexe de

---

<sup>286</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 588) = Kühn (V. 780).

<sup>287</sup> *Ibid.* De Lacy CMG (V 4,1,2 600) = Kühn (V. 796) Nous verrons qu'en définitive, c'est la médecine et non la philosophie pour laquelle Galien opte.

<sup>288</sup> Debru, Armelle, « Expérience, plausibilité et certitude chez Galien », in López Férez, Antonio Juan, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991, p. 32.

<sup>289</sup> Debru, « Expérience, plausibilité et certitude chez Galien », p. 35.

l'enfant est combattue par la ressemblance, souvent visible, avec le parent de sexe inverse<sup>290</sup>. Dans le cadre du débat sur la localisation du siège de l'âme l'opposant aux stoïciens, Galien s'empresse d'indiquer que ceux qui soutiennent que la phonation ou la respiration sont occasionnées par le cœur se méprennent en raison de sa position. La prémisse : « toutes choses actives ont leur source à proximité » possède une certaine plausibilité, mais elle est démentie par certaines observations des sens<sup>291</sup>. Plus particulièrement, les observations anatomiques montrent que c'est le cerveau qui remplit cette fonction. La prémisse stoïcienne, en dépit de sa plausibilité, est fausse et échoue à établir que c'est le cœur qui est à l'origine de la phonation.

Une opinion plausible peut aussi se révéler véridique. Cette progression du plausible vers le vrai se caractérise par une progression entre différents degrés. Une hypothèse qui n'est « pas déraisonnable » peut, après examen, se montrer plausible. Si l'on est en mesure d'y ajouter une preuve décisive (ἐπιστημονικὴ πίστις), qui provient généralement de l'expérimentation, on parviendra à une démonstration concluante<sup>292</sup>. Les propos du *Des facultés naturelles* relatés au premier chapitre en témoignent, le progrès scientifique ne s'arrête ni à Hippocrate, ni à Platon ou encore à Aristote. On peut penser aux progrès médicaux, et particulièrement aux progrès anatomiques, comme au sujet de la localisation du siège de l'âme dans le cerveau, qui n'était chez Hippocrate et Platon qu'une hypothèse plausible en attente d'une confirmation par la démonstration. Les cas où le plausible s'efface pour laisser place au vrai ou au faux ne constituent pourtant pas l'ensemble des issues possibles. Même si la plausibilité est parfois provisoire, il arrive aussi que, pour certains problèmes, la confirmation ou la réfutation soient inenvisageables.

Un coup d'œil rapide aux œuvres de Galien révèle pourtant que la notion de πιθανόν est majoritairement utilisée de manière péjorative. Chiaradonna a notamment proposé une étude étymologique se focalisant sur l'expression « ἄχρι τοῦ πιθανοῦ », qu'on peut traduire par « au mieux plausible », utilisée presque systématiquement par Galien pour identifier les cas où la connaissance ne peut s'élever au-delà de la plausibilité. Cette étude vise à retracer les sources potentielles pouvant être à l'origine de cette notion chez notre auteur. Avec Platon et Aristote, le terme est intimement lié à son origine rhétorique et sert à désigner qu'une chose est convaincante

---

<sup>290</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>291</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 128) = Kühn (V. 240).

<sup>292</sup> Debru, « Expérience, plausibilité et certitude chez Galien », p. 37-38.

indépendamment de sa vérité<sup>293</sup>. Cette signification assez conventionnelle s'accorde relativement bien avec l'utilisation qu'en fait Galien. Une seconde source possible, d'origine hellénistique cette fois, est attachée aux académiciens et aux stoïciens. Dans le *Des doctrines d'Hippocrate et de Platon*, Galien relate certains propos de Chrysippe dans lesquels celui-ci invoque la crédibilité (traduction possible de *πιθανόν*) de certaines opinions afin de supporter ses arguments. Cette utilisation positive chez Chrysippe détonne de la signification galénique, qui est plutôt négative<sup>294</sup>. Enfin, une troisième source possible peut être identifiée dans les débats médicaux. Plus particulièrement, l'une des critiques formulées par la secte empirique à l'endroit des médecins dogmatistes énonce que les connaissances produites par ces derniers s'élèvent jusqu'au plausible ou au probable, mais que la connaissance certaine leur échappe<sup>295</sup>. Chiaradonna n'hésite pas à identifier cette origine comme étant l'inspiration principale de Galien pour l'élaboration de sa notion de *πιθανόν*<sup>296</sup>. Toutefois, comme nous l'avons vu au premier chapitre, dans la mesure où Galien croyait en la possibilité de parvenir à la connaissance de certaines choses non manifestes, on aurait tort de croire qu'il ne fait qu'emprunter la notion aux médecins empiriques. Selon Chiaradonna, la notion de plausibilité chez Galien doit nécessairement être contextualisée à l'intérieur du cadre de sa propre épistémologie pour être mieux saisie. Il ne s'agit pas d'une chimère issue d'un syncrétisme aveugle, mais d'une appropriation et d'une adaptation provenant de différentes traditions et dont la facture éclectique est indéniable<sup>297</sup>.

### 3.4.2 Études de cas : les dilemmes indécidables

Galien, on l'a vu, avait admis son ignorance au sujet de nombreux problèmes<sup>298</sup>. Ces questions étaient d'une importance cruciale pour les philosophes qui lui ont succédé et qui ont continué d'intéresser les penseurs du monde arabe et du Moyen Âge. Nous étudierons à présent de manière détaillée quelques-uns des cas limites qui ont valu au médecin de Pergame sa mauvaise réputation de philosophe. Parmi les cas à l'étude, certains figurent parmi les sujets abordés dans le *De la démonstration* et seront restitués presque exclusivement sur la base de témoignages.

<sup>293</sup> Chiaradonna, Riccardo, « Galen on what is Persuasive (Pithanon) and what Approximates to Truth », in Adamson, Peter, Elisabeth Roudiez, Hansberger et James Wilberding, dir., *Philosophical themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014, p. 73-74.

<sup>294</sup> *Ibid*, p. 75.

<sup>295</sup> Galien. *De sectis ad eos, qui introducuntur*, Kühn (I. 76) ὡς ἄχρι μὲν τοῦ πιθανοῦ καὶ εἰκότος προϊόντα, βεβαίαν δὲ γινώσιν οὐδεμίαν ἔχοντα.

<sup>296</sup> Chiaradonna, « Galen on what is Persuasive (Pithanon) and what Approximates to Truth », p. 79.

<sup>297</sup> *Ibid*, p. 80.

<sup>298</sup> Voir l'extrait du *De propriis placitis*, *supra*, p. 10.

Nous verrons que même si ces témoignages ne sont pas toujours impartiaux et qu'ils s'avèrent parfois tout simplement contradictoires, ils nous révèlent quelque chose de singulier à propos du traité galénique.

Dans le *De la formation du fœtus*, Galien s'interroge notamment sur le rôle de la semence ainsi que sur la formation et le développement de l'embryon. Les théories stoïciennes et péripatéticiennes soutiennent que c'est le cœur qui se forme le premier et qui assure ensuite la constitution des autres organes après lui<sup>299</sup>. Comme le souligne Moraux, Galien soulève des objections tant sur le plan embryologique que philosophique. D'abord, parce qu'il est faux que le cœur apparaisse le premier dans le développement selon lui. Ensuite, parce que cela supposerait que le principe démiurgique à l'origine de la création déléguerait la formation de l'embryon au cœur juste après avoir modelé celui-ci, ce qui semble aller totalement à l'encontre des arts où l'artisan cesse d'œuvrer uniquement lorsque sa tâche est terminée<sup>300</sup>. Concernant le rôle de la semence, Galien soulève que la régularité dans le développement de l'embryon et de l'enfant est difficilement attribuable à elle seule. Quant à l'origine de l'âme, elle demeure aussi un mystère. Comment le sperme, qui ne peut contenir qu'une âme végétative, parvient-il à véhiculer une âme humaine<sup>301</sup> ? Ces apories et bien d'autres encore, Galien les livre sans détour. Toutefois, il ne se résoudra jamais à attribuer au simple hasard la complexité du vivant qu'il a tant de fois observée :

En somme, je pense qu'au sujet de la cause qui façonne les êtres animés, ne puis déclarer que ceci : elle est au plus haut point art et sagesse; de même après que le corps a été constitué dans sa totalité, il est administré durant la vie entière par trois principes de mouvements, à savoir celui du mouvement qui vient du cerveau, par le moyen des nerfs et des muscles, le principe du mouvement qui vient du cœur, par le moyen des artères, et le principe du mouvement qui vient du foie, par le moyen des veines. Mais quels sont au juste ces principes ? Dans de nombreux traités, j'ai montré que je ne me risquais pas à émettre une opinion là-dessus<sup>302</sup>.

L'un des thèmes explorés dans le quatrième livre du *De la démonstration*, et qui n'était certainement pas moins épineux que celui de la formation du vivant, concernait l'éternité du monde. Conservée dans deux fragments relatés par les témoignages de Marc et de Jean Philopon, cette discussion contenait vraisemblablement une défense du principe démiurgique du *Timée* de

---

<sup>299</sup> Moraux, Paul, « Galien comme philosophe: la philosophie de la nature », in Nutton, Vivian, dir., *Galen: Problems and Prospects*, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981 p. 102.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>302</sup> *De foetuum formatione*, Kühn (IV. 701) Tr. Moraux, « Galien comme philosophe: la philosophie de la nature », p. 104.



Platon contre la critique aristotélicienne<sup>303</sup>. Selon Chiaradonna, la réponse de Galien visait plus précisément à neutraliser la critique d'Aristote selon laquelle la génération du monde par le demiurge impliquait nécessairement qu'il était corruptible en montrant qu'elle reposait sur une proposition au mieux plausible<sup>304</sup>. Selon Galien, la proposition : ce qui n'est pas généré (ἀγένητον) est incorruptible (ἄφθαρτος), est tenu comme un axiome évident pour la pensée<sup>305</sup>, tandis que la proposition selon laquelle tout ce qui est généré (γένητον) est corruptible (φθαρτόν) n'est pas évidente<sup>306</sup>. La contraposition, ce qui est incorruptible (ἄφθαρτος) n'est pas généré (ἀγένητον) contient quant à elle une ambiguïté. On peut en effet identifier deux significations possibles pour le terme « ἄφθαρτος ». Certaines choses sont incorruptibles de manière absolue, alors que d'autres le sont de manière relative. La cité de Sparte est incorruptible ou indestructible en ce sens qu'elle perdure en raison de la restauration qu'elle subit<sup>307</sup>. Semblablement, le monde pourrait avoir été généré tout en étant incorruptible en raison de l'action d'une puissance extérieure d'origine demiurgique<sup>308</sup>. Malgré l'apparence assez vindicative de cette critique du raisonnement d'Aristote, Galien nous rappelle que Platon lui-même, lorsqu'il amorce sa discussion dans le *Timée*, reconnaît que son discours se limite à la plausibilité et n'a aucune prétention démonstrative<sup>309</sup>. C'est plutôt Aristote qui est fautif, ou bien pour avoir cru pouvoir réfuter une opinion plausible par une autre, ou encore pour avoir tenté de parvenir à une démonstration au sujet d'un problème pour lequel il n'y a aucun moyen de distinguer le vrai du plausible. Encore ici, bien qu'en définitive Galien ne doute pas de la présence d'un principe organisateur dans l'univers, il refuse de se prononcer sur les questions de la génération et de l'éternité du monde, au sujet desquelles seules des opinions plausibles peuvent être avancées.

Le dernier cas que nous présenterons concerne l'existence du vide. Nous avons mentionné brièvement qu'au sein de ses œuvres, Galien réitère à plusieurs endroits son désaccord avec le principe d'Érasistrate, selon lequel la formation d'un vide est automatiquement comblée. Érasistrate se sert du principe d'*horror vacui* pour expliquer les déplacements du *pneuma* (souffle) et du sang prenant place dans le corps : lorsqu'un vide se forme, les fluides contenus

---

<sup>303</sup> Chiaradonna, « Galen on what is Persuasive (Pithanon) and what Approximates to Truth », p. 65.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>305</sup> Chiaradonna, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », p. 336.

<sup>306</sup> *Ibid.* p. 67.

<sup>307</sup> Chiaradonna, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », p. 336.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 332. Pour un examen bien plus scrupuleux que le nôtre sur la discussion sur l'éternité du monde, on pourra consulter les deux textes de Chiaradonna cités ci-dessus.

<sup>309</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 598) = Kühn (V. 791-792).

dans les parties adjacentes se déplacent afin de le remplir<sup>310</sup>. Galien évoque plusieurs phénomènes qui s'opposent à ce principe explicatif : la rétention d'urine est un de ces phénomènes, puis le fait que le cœur continue d'attirer l'air en provenance des poumons même lorsqu'on cesse de respirer en est un autre<sup>311</sup>.

Galien penche plutôt pour une explication où les facultés innées sont mises à profit. À l'instar des aimants, les organes des êtres vivants exercent une faculté d'attraction qui ne s'applique pas à tout, mais qui agit en discriminant sur une base qualitative les éléments attirés pour ne préserver que ceux qui sont adéquats<sup>312</sup>. Tirée hors de son contexte, cette faculté prend évidemment des accents moliéresques, mais dès lors qu'on la situe au sein de la pensée galénique où la nature démiurgique est garante du haut degré de sophistication existant chez les êtres vivants, son aspect *ad hoc* s'estompe peu à peu. Notre auteur concède toutefois que le principe d'*horror vacui* n'est pas entièrement insolite et qu'il peut s'avérer utile pour expliquer certains phénomènes. Ce qu'il condamne, c'est plutôt qu'Érasistrate se prive du principe téléologique alors même qu'il reconnaît à la nature une puissance artistique<sup>313</sup>. Dans la mesure où Galien cautionne le principe explicatif du vide d'Érasistrate, il s'engage uniquement à soutenir la possibilité d'un « vide hypothétique » : s'il advenait qu'un espace soit vidé sans être rempli par la matière qui y est adjacente, alors cet espace serait vide<sup>314</sup>. Selon Adamson, il n'y a aucune incohérence à soutenir la possibilité d'un vide hypothétique tout en demeurant agnostique quant à la possibilité d'un vide réel.

Malgré l'absence de discussion au sujet de l'existence du vide dans le corpus galénique aujourd'hui disponible<sup>315</sup>, Adamson a montré qu'il était possible de reconstituer la position qu'aurait vraisemblablement défendue Galien en tirant profit des témoignages de Thémistios et de Simplicius, puis de celui d'al-Razi. Thémistios et Simplicius argumentent de concert que Galien part d'une pétition de principe et assume l'existence du vide sans le prouver<sup>316</sup>. Dans ses *Doutes sur Galien*, al-Razi relate que Galien aurait affirmé que le vide n'est pas perceptible, que

---

<sup>310</sup> Adamson, « Galen on Void », p. 198-199.

<sup>311</sup> Galien. *De usu respirationis*, Kühn (IV. 473).

<sup>312</sup> Adamson, « Galen on Void », p. 202.

<sup>313</sup> *Ibid.* p. 202-203.

<sup>314</sup> *Ibid.* p. 204.

<sup>315</sup> Galien. *De usu respirationis*, Kühn (IV. 474) Dans le cadre du débat sur le vide entre Érasistrate et ses détracteurs, Galien distingue deux types de vide, l'un est dispersé (*παρεσπάρθαι*) et se situe dans les interstices des corps, tandis que l'autre est groupé (*ἄθρόον*) et correspond vraisemblablement à ce qu'on désigne aujourd'hui comme le *vacuum* prenant place dans une chambre à vide.

<sup>316</sup> Adamson, « Galen on Void », p. 206-207.

nous ne pouvons savoir s'il existe, et qu'il n'y a aucun vide dans les interstices de l'air en montrant qu'on ne peut pas enfoncer le piston d'une seringue si l'orifice n'est pas dégagé<sup>317</sup>. De la confrontation de ces témoignages émane que Galien aurait défendu tantôt l'existence du vide, tantôt son inexistence, puis qu'il aurait déclaré que nous ne pouvons savoir s'il existe tout en mentionnant qu'on ne pouvait en faire l'expérience. Toutes ces indications militent ou bien en faveur d'une incohérence patente de la part de Galien, ou bien en faveur de la présence d'une argumentation *pro* et *contra* à l'endroit de l'existence du vide<sup>318</sup>. En s'appuyant entre autres sur les propos d'al-Razi, Adamson n'hésite pas à endosser la deuxième interprétation, allant même jusqu'à comparer la démarche de Galien à celle du médecin Sextus Empiricus<sup>319</sup>. Évidemment, l'intérêt didactique de Galien pour certains problèmes indécidables n'était probablement pas de soutenir des arguments adverses avec l'intention de parvenir à l'équipollence. Il est vraisemblable que son objectif était avant tout de montrer que certains désaccords ne pouvaient être résolus puisqu'aucune preuve décisive ne pouvait être apportée en faveur de l'une ou l'autre des positions. Le thème de la dernière section sera de caractériser la nature des problèmes indécidables, qui sont la plupart du temps associé à des propositions dont l'objet transcende toutes les expériences possibles<sup>320</sup>.

### 3.4.3 *Le tribunal de l'expérience*

Ce n'est ni par paresse ni par désintéressement que Galien tourne le dos à certains problèmes à propos desquels il admet son ignorance, mais plutôt par manque de ressources<sup>321</sup>. Dans notre conclusion du premier chapitre, nous évoquions la relation conflictuelle de Galien avec la philosophie, alors que celui-ci invite les philosophes, non sans ironie, mais aussi de manière honnête, à lui faire part de leurs nouvelles découvertes au sujet de la nature du démiurge, de la création du monde et de la constitution des êtres vivants. Cette relation conflictuelle trouve ici sa plus claire formulation :

---

<sup>317</sup> *Ibid*, p. 208

<sup>318</sup> Adamson n'est pas le seul à maintenir que le *De la démonstration* contenait des argumentations *pro* et *contra*. cf. Havrda, « The Purpose of Galen's Treatise On Demonstration » et Chiaradonna, « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge ».

<sup>319</sup> Adamson, « Galen on Void », p. 209-210.

<sup>320</sup> Chiaradonna, « Galen on what is Persuasive (Pithanon) and what Approximates to Truth », p. 64.

<sup>321</sup> Moraux, « Galien comme philosophe: la philosophie de la nature », p. 104.

Que la plupart des désaccords en philosophie n'aient pas été réglés n'est pas surprenant, étant donné que ces questions ne sont pas susceptibles d'un jugement clair de l'expérience<sup>322</sup> (πείρα) ; tout comme certains déclarent que l'univers est sans commencement, d'autres qu'il a été généré, tout comme certains disent qu'il n'y a rien à l'extérieur qui l'entoure, alors que d'autres disent que quelque chose l'entoure en entier, et parmi ces derniers certains déclarent que c'est le vide, qui ne contient aucune substance en lui-même, puis certains disent qu'il existe d'autres univers en nombre incalculable, une multitude s'étendant à l'infini. De sorte qu'il est impossible de trancher de tels désaccords au moyen de sensations évidentes. Il en est autrement lorsqu'un désaccord éclate parmi les physiciens au sujet du bienfait ou du tort des remèdes appliqués aux corps ; les physiciens au moins sont en mesure de juger par l'expérience lesquels sont salutaires et lesquels sont dommageables<sup>323</sup>.

Il s'agit là d'un point tournant dans la pensée de Galien et pour notre étude. Ici est exprimé, sous la forme d'une rupture, le triomphe de l'art médical sur la philosophie, ou du moins sur la partie spéculative de la philosophie. Galien relate l'histoire de deux philosophes qui argumentaient quant à savoir lequel du bois ou de l'eau est le plus lourd. Ces deux philosophes avançaient des arguments concernant la densité des matières en question, puis sur la quantité de vide que chacune contenait, sans même envisager que la question pouvait être tranchée par une expérience reposant sur la sensation<sup>324</sup>. Selon Galien, la leçon à tirer d'une telle anecdote est que si les philosophes trouvent le moyen d'argumenter à propos de sujets que n'importe qui saurait arbitrer, on peut s'interroger sur la valeur de leur témoignage lorsqu'ils parlent de phénomènes prenant place aux confins de l'univers<sup>325</sup>. Suivant ce raisonnement, c'est le tribunal de l'expérience qui, pour Galien, assure la supériorité de la médecine sur la philosophie. Cette critique ne vise pourtant pas uniquement les philosophes. Nous avons vu précédemment que même parmi les médecins, et plus particulièrement parmi les médecins dogmatistes, de nombreuses dissensions avaient cours au sujet des facultés des médicaments.

<sup>322</sup> Le terme πείρα, que nous traduisons par « expérience » est rendu par « *empirical test* » dans la traduction de De Lacy.

<sup>323</sup> Galien. *PHP*, De Lacy CMG (V 4,1,2 776-8) = Kühn (V. 766-767) « ἐν μὲν γὰρ φιλοσοφία μὴ πεπαῦσθαι τὰς πλείστας τῶν διαφωνιῶν οὐδὲν θαυμαστὸν, ὥς ἂν μὴ δυναμένων τῶν πραγμάτων ἐναργῶς κριθῆναι τῇ πείρᾳ, καὶ διὰ τοῦτο τινῶν μὲν ἀποφηναμένων ἀγέννητον εἶναι τὸν κόσμον, τινῶν δὲ γεννητὸν, ὥσπερ γε καὶ τινῶν μὲν, οὐδὲν ἔξωθεν αὐτοῦ περιέχειν εἶναι, τινῶν δὲ εἶναι λεγόντων, καὶ τούτων αὐτῶν περιεχόμενον τι φάντων, ἐνίων μὲν κενὸν ἀποφηναμένων εἶναι τοῦτο, μηδεμίαν οὐσίαν ἔχον ἐν ἑαυτῷ, τινῶν δὲ, κόσμους ἄλλους ἀριθμῷ ἀπεριλήπτους ὥς εἰς ἄπειρον ἐκτετάσθαι πλῆθος. αἰσθήσει γὰρ ἐναργεῖ τὴν τοιαύτην διαφωνίαν ἀδύνατον κριθῆναι. οὐ μὴν ὁμοίον γε τὸ τῆς ὠφελείας καὶ βλάβης τῶν προσφερομένων τοῖς σώμασιν ἱαμάτων, εἰς διαφωνίαν ἀφικόμενον ἐν τοῖς ἰατροῖς, δυνάμενόν γε αὐτῶν κρίναι τῇ πείρᾳ τό τ' ὠφελοῦν καὶ τὸ βλάπτειν. » Traduction par nos soins.

<sup>324</sup> Galien. *De animi cuiuslibet peccatorum dignotione et curatione*, Kühn (V. 99).

<sup>325</sup> *Ibid*, Kühn (V. 100).

### 3.5 Récapitulatif

Pour Galien, le mauvais philosophe comme le mauvais médecin se borneront à énoncer des opinions au mieux plausibles, tandis que celui qui cherche à parvenir à des connaissances sûres et à éviter les opinions fausses s'entraînera à la méthode de la démonstration<sup>326</sup>. Dans notre premier chapitre, nous avons mentionné que l'éclectisme de Galien ne se limitait pas aux quelques principes lui prescrivant de s'abstenir de se réclamer d'une école particulière, mais que l'approche qu'il préconisait très tôt dans sa formation s'est progressivement enrichie d'une méthode lui permettant de naviguer parmi les différentes écoles philosophiques et médicales afin de choisir uniquement les doctrines éprouvées par la méthode des démonstrations. Ce chapitre aura permis d'explicitier la méthode utilisée par Galien pour départager les doctrines à préserver et celles à rejeter lorsqu'il se penchait sur les sujets d'enquête qui ont occupé les physiciens et les philosophes de son époque de même que ceux des siècles avant lui.

### Quatrième chapitre : Les arts stochastiques dans l'Antiquité<sup>327</sup>

Jusqu'à maintenant, nos développements sur la médecine et la philosophie chez Galien se sont concentré presque exclusivement sur l'aspect plus théorique de sa pensée au détriment de la manière dont il concevait la pratique de l'art médical. Nous avons pourtant vu que les réflexions de notre auteur sont généralement orientées vers la pratique de la médecine. Par ailleurs, le constat du dernier chapitre voulant que ce soit pour la médecine plutôt que pour la philosophie que Galien penche devrait balayer tout doute possible : nous avons à faire à un médecin qui repense son art en philosophe et non l'inverse. L'enjeu de ce chapitre sera donc d'explorer les réflexions sur les arts stochastiques d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote et d'Alexandre d'Aphrodise afin de montrer comment les développements concernant « l'art de conjecturer » que l'on trouve chez Galien constituent une option préférable aux voies traditionnelles empruntées par les philosophes pour expliquer la faillibilité inhérente à l'art médical. En distinguant le diagnostic scientifique du diagnostic conjectural, Galien englobe la totalité des cas pertinents pour la pratique de l'art médical. Le premier, en raison de son caractère général, peut être théorisé. Quant au second, il concerne uniquement le particulier et n'est donc pas susceptible

---

<sup>326</sup> Chiaradonna, « Galen on what is Persuasive (Pithanon) and what Approximates to Truth », p. 80.

<sup>327</sup> Les résultats présentés dans ce chapitre sont pour la plupart issus de mon article « L'usage de la conjecture technique chez Galien de Pergame », paru dans *Philosophiques*, vol. 46, no. 1, 2019, pp. 179-206.

d'entrer dans la théorie, si ce n'est que par la méthode qui le rend possible. Il s'agira donc de dresser une ébauche des mécanismes qui sous-tendent la conjecture technique afin d'exposer la position adroitement élaborée par Galien sur un sujet où l'hégémonie philosophique régnait jusqu'alors.

#### 4.1 Les deux profils médicaux chez Galien

Ce n'est pas par hasard que nous avons introduit ci-dessus une division au sein de la discipline médicale, l'une théorique et l'autre pratique. Cette distinction, Galien aussi l'a fait. Ainsi il n'y a rien de trop surprenant à voir notre auteur placer la médecine tantôt du côté des arts nobles, comme dans le *Protreptique*, tantôt la comparant à l'art du ravaudeur comme dans le *À Patrophile*. Notre troisième chapitre se penchait davantage sur la médecine théorique, généralement associée à l'anatomie et fonctionnant selon la méthode axiomatique des démonstrations. À l'opposé, on retrouve la médecine « basse » ou clinico-thérapeutique, qui est enracinée dans une tradition plus empirique, faisant peu de cas des démonstrations bien menées ou du statut épistémologique de l'art<sup>328</sup>.

L'importance pratiquement démesurée que Galien accorde au modèle des démonstrations mathématiques n'a rien de déconcertant, surtout pour un penseur qui voit en Platon la plus haute autorité philosophique. C'est un lieu commun parmi les savants de l'Antiquité qui se poursuit très tard dans la tradition philosophique occidentale<sup>329</sup>. Nous l'avons déjà mentionné, Galien est persuadé que si l'on exigeait des médecins la même rigueur qu'on exige des géomètres, la connaissance médicale ne saurait que progresser. Au premier chapitre, nous nous sommes engagés à défendre l'idée plutôt invraisemblable d'un Galien voulant que la méthode de la démonstration pouvait fonder la médecine, discipline hautement empirique, sur des connaissances sûres à partir desquelles elle ne pourrait que progresser. Nous avons vu au chapitre précédant comment les démonstrations pouvaient garantir le progrès scientifique de l'art médical : une démonstration concluante peut confirmer une opinion plausible et par le fait même infirmer les opinions antinomiques. En revanche, Galien ne croit pas que l'ensemble du savoir médical peut être axiomatisé. De ce fait, comme le souligne Vegetti, il semble y avoir une tension

---

<sup>328</sup> Vegetti, Mario, « Modelli di medicina in Galeno », in Nutton, Vivian, dir, *Galen: Problems and Prospects*, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981, p. 58.

<sup>329</sup> Sur l'influence des mathématiques sur les disciplines scientifiques et les arts, consulter le chapitre IV de l'ouvrage de Lloyd, Geoffrey Ernest Richard, *Greek science after Aristotle*, New York u.a, Norton, 1973.

constante dans l'œuvre galénique entre ce qui apparaît comme deux profils divergents de la médecine.

Ces deux conceptions divergentes de l'art médical s'accordent assez bien avec l'opposition classique entre *ἐπιστήμη* et *τέχνη*. Toutefois, et contrairement à Vegetti, nous préférons opter pour l'hypothèse selon laquelle les deux manières qu'a Galien d'envisager la médecine sont conciliables. En utilisant le *À Patrophile* et le *Protreptique*, deux ouvrages aux paradigmes complètement opposés, Boudon-Millot a suggéré une première solution en soulignant que l'embarrassante dichotomie présente dans les œuvres de Galien ne représente pas une incohérence. Parfois, l'exigence scientifique cède le pas à l'efficacité rhétorique lorsqu'il s'agit d'encenser l'art médical dans les écrits destinés aux novices<sup>330</sup>. Bien qu'elle soit intéressante, cette justification demeure plutôt insatisfaisante. L'idée que la justesse scientifique soit parfois minorée à des fins rhétoriques explique difficilement comment il serait possible de réconcilier les deux profils médicaux chez notre auteur.

La solution plutôt inusitée de Galien pour capturer la nature d'un art qui semble échapper à toute classification sera de postuler que l'art médical n'est ni une *ἐπιστήμη* ni une *τέχνη*, mais une participation des deux : « ce qui fonde le lien art-savoir c'est précisément l'existence d'une méthode<sup>331</sup> ». Au premier abord, cet argument a évidemment l'apparence d'une solution fumeuse. La manière qu'a Galien de justifier sa proposition est pourtant valable :

[...] sachant bien qu'il n'est possible d'acquérir la science d'aucun art sans imposer de méthode par l'intermédiaire de ce qu'on appelle généralement des « théorèmes », et un entraînement par l'intermédiaire du détail des exemples. En effet, ni il n'est possible de faire ce qu'il faut sans s'être livré à de multiples espèces d'exercices en entrant dans les détails sur les personnes souffrantes, ni la possibilité n'est donnée, sans la connaissance générale, que l'exercice lui-même se fasse convenablement. Car la méthode réside dans ces observations générales et l'entraînement dans le détail des cas particuliers<sup>332</sup>.

Ici encore, notre auteur réitère la position épistémologique mitoyenne qu'il occupe entre la secte empirique et la secte dogmatique. Aussi Galien ne semble-t-il pas considérer qu'il est problématique de qualifier occasionnellement la médecine d'*ἐπιστήμη*, bien qu'elle soit d'abord

---

<sup>330</sup> Boudon-Millot, Véronique, « Art, science et conjecture chez Galien », in Barnes, Jonathan, Jacques Jouanna et Vincent Barras, dir., *Galien et la philosophie: huit exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 2003, p. 276.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>332</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 628) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 517. Ce passage s'approche à bien des égards des propos tenu par Aristote dans le livre A de la *Métaphysique* au sujet des arts.

et avant tout une τέχνη<sup>333</sup>. Malgré tout, face aux échecs avec lesquels les médecins doivent composer quotidiennement, le médecin de Pergame est contraint d'aborder le problème de la faillibilité de l'art médical. Après tout, si la médecine n'atteint pas toujours sa cible, est-il toujours légitime de la qualifier d'art ou pire, de science ? Face à cette impasse, Galien n'aura d'autre choix que d'introduire la notion de στοχαστική qui servira de relai entre l'ἐπιστήμη et la τέχνη<sup>334</sup>.

## 4.2 Le double aspect stochastique de la médecine chez Galien

Le Liddell-Scott-Jones distingue deux significations pour le verbe « στοχάζομαι » et ses déclinaisons. La première : « [to] aim or shoot at – endeavour to make at – guess at a thing », est d'usage courant, comme nous le verrons à l'instant. Quant à la seconde, plus rare, elle désigne l'action de conjecturer : « one must form a conjecture – proceeding by guesswork<sup>335</sup> ». Nous passerons en revue les réflexions sur les arts stochastiques des prédécesseurs de Galien en montrant qu'elles gravitent généralement autour de la première signification. Quant à la seconde signification, elle semble être réservée à notre auteur. Plus particulièrement, on trouve chez Galien des approfondissements concernant un « art de conjecturer<sup>336</sup> ». Cette technique est toutefois l'apanage des médecins les plus expérimentés. Comme il l'écrit dans son *Commentaire sur le régime des maladies aiguës d'Hippocrate* : « Conjecturer techniquement est [le propre] de l'homme ayant appris les potentialités de tout ce qui a trait à un art (τέχνην) puis les ayant mémorisés et pratiqués laborieusement<sup>337</sup>. » Pour l'instant, nous nous contenterons d'indiquer que l'usage de la conjecture chez Galien est double. Premièrement, le choix de la thérapie appropriée ainsi que le dosage des remèdes nécessitent parfois d'y recourir<sup>338</sup>. Deuxièmement la

<sup>333</sup> Nous verrons que le même flottement est présent chez Platon au sujet de la médecine.

<sup>334</sup> Boudon-Millot, « Art, science et conjecture chez Galien », p. 289.

<sup>335</sup> Henry George Liddell, *et al.*, 1996, p. 1650.

<sup>336</sup> À l'exception de cette occasion, nous utiliserons plutôt les termes de « conjecture technique », suivant ainsi la traduction française de Véronique Boudon-Millot « Art, science et conjecture chez Galien », in Barnes, Jonathan, Jacques Jouanna, et Vincent Barras dir., *Galien et la philosophie: huit exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 2003, pp. 269-305. Cette traduction, tirée du passage suivant : « τῷ καλουμένῳ τεχνικῷ στοχασμῷ » Kühn (VIII, 145) suggère par ailleurs que l'expression grec n'allait pas déjà de soi. Ce curieux alliage nous semble d'ailleurs encore en deçà de l'oxymore provoqué par l'idée qu'il soit possible de développer un « art de conjecturer ».

<sup>337</sup> Galien. *In Hippocratis de victu acutorum commentaria*, Kühn (XV. 585) « στοχάζεσθαι δὲ τεχνικῶς ἀνδρός ἐστιν ἐκμεμαθηκότος τὰς τε δυνάμεις πάντων τῶν κατὰ τὴν τέχνην καὶ μεμνημένου καὶ φιλοπόνως ἐπὶ τῶν ἔργων τετριμμένου. » Traduction par nos soins.

<sup>338</sup> Allen, James, « Failure and Expertise in the Ancient Conception of an Art », in Horowitz, Tamara et Allen Janis, dir., *Scientific failure*, Lanham, Md, Rowman & Littlefield, 1994, p. 100. Dans un article captivant, von Staden énumère les écueils qui planent sur l'utilisation des remèdes selon Galien. Est notamment évoquée la perplexité de



pratique de l'art médical requiert fréquemment d'établir des diagnostics et des pronostics précis qui faciliteront le choix de la thérapie. Il n'est pourtant pas rare que cela soit impraticable et que le médecin ait à déterminer la source de l'affection en usant de conjectures. Cet usage, plus propre à Galien, se démarque et donne un caractère unique à son développement sur les arts stochastiques. La plupart des études galéniques concernant la conjecture se penchent avant tout sur son rôle au sein de l'art médical. Aussi notre connaissance concernant leur *modus operandi* demeure-t-elle lacunaire. Notre objectif sera entre autres de dresser une ébauche des modalités qui sous-tendent l'utilisation de la conjecture technique.

### 4.3 Les solutions aux problèmes de la faillibilité des arts stochastiques dans l'Antiquité

Avant toute chose, nous poursuivrons notre caractérisation de ce en quoi consiste un art stochastique. Dans le traité d'un pseudo-Galien intitulé *Le médecin. Introduction*, on peut lire :

[...] on distingue deux sortes d'arts : les uns atteignent toujours la fin qui leur est conforme, comme la menuiserie, la construction navale, l'architecture ; les autres visent leur fin, comme on vise un but, et ne la trouvent pas toujours, mais la plupart du temps<sup>339</sup>, c'est pourquoi on les dit aussi conjecturaux (στοχαστικαί) ; parmi eux se trouverait la médecine, avec la rhétorique, l'art de piloter, et le tir à l'arc<sup>340</sup>.

Ce problème, que nous désignerons par la formule : « faillibilité des arts stochastiques », a occupé de nombreux philosophes anciens. S'ils voulaient préserver le statut de τέχνη des arts stochastiques, ces derniers devaient rendre compte de leur faillibilité tout en montrant que les échecs ne provenaient pas nécessairement de l'incapacité de l'artisan. Dans l'éventualité où ils seraient incapables d'expliquer pourquoi certaines tentatives se résolvent par un échec malgré la bonne conduite du traitement de la part du praticien, celui-ci paraîtra incompetent aux yeux du profane. Qui plus est, non seulement ses échecs seront attribués à son incompetence, mais ses réussites pourraient tout aussi bien être imparties à sa chance. Le cas échéant, il deviendrait

---

notre auteur aux prises avec la confection de certains remèdes pour lesquelles les unités de mesure grecques n'ont aucun équivalent fixe en mesures romaines. von Staden, Heinrich, « Inefficacy, error and failure: Galen on δόκιμα φάρμακα ἄπρακτα », in Debru, Armelle, dir., *Galen on pharmacology: philosophy, history, and medicine: proceedings of the Vth International Galen Colloquium*, Lille, 16-18 March 1995, Leiden ; New York, Brill, 1997, pp. 59-84.

<sup>339</sup> L'utilisation de l'expression « la plupart du temps » (ὥς ἐπὶ τὸ πολὺ) est de facture aristotélicienne plutôt que galénique.

<sup>340</sup> Pseudo-Galien. *Introductio seu medicus*, Kühn (XIV. 685) tr. Caroline Petit, *Le médecin. Introduction*, 2009, p. 11.

simplement absurde d'affirmer que le physicien, le barreur ou le rhéteur possèdent réellement un savoir, leur succès étant dû au hasard<sup>341</sup>. Nous verrons donc brièvement le traitement réservé aux arts stochastiques chez Hippocrate, Platon et Aristote<sup>342</sup>.

#### 4.3.1 Hippocrate

La thèse selon laquelle la médecine était déjà reconnue comme un art stochastique chez Hippocrate a été soutenue par Ingenkamp<sup>343</sup>. Selon lui, les affirmations contenues dans le traité *De l'ancienne médecine* concernant la nécessité d'estimer les dosages des drogues permettaient de conclure que la réflexion sur l'aspect stochastique de la médecine tirait sa source du Corpus hippocratique<sup>344</sup>. Plus récemment, Boudon-Millot a soutenu que l'usage du verbe « στοχάζεσθαι » dans le traité en question ne constituait en aucun cas une preuve suffisante, le terme ne signifiant rien de plus que de « viser une certaine mesure » dans les cas où le médecin doit estimer avec précision la quantité de nourriture à donner à un patient<sup>345</sup>. Mann semble aussi corroborer cette hypothèse. Selon lui, les affirmations dans *De l'ancienne médecine* ne signifient pas que le médecin doit user de conjecture, mais plutôt qu'il doit chercher à viser une mesure entre deux extrêmes, à savoir l'excès et le manque<sup>346</sup>. En ce sens, le médecin hippocratique n'utilise pas de conjectures. Il procède en ayant pour objectif d'apporter un équilibre entre les humeurs et vise (στοχάζεσθαι) à se rapprocher de son but avec le plus de justesse possible. Nous partageons donc la conclusion de Boudon-Millot selon laquelle, même si tous les éléments sont en place dans le Corpus hippocratique pour élaborer une réflexion sur la médecine en tant qu'art stochastique, cela n'est jamais vraiment réalisé à nos yeux de contemporains.

---

<sup>341</sup> La question de l'irrégularité des résultats en médecine est l'objet du traité *De l'Art* du Corpus hippocratique. L'auteur entreprend de défendre l'art médical contre ceux qui cherchent à miner sa crédibilité en affirmant que (1) les guérisons sont dues à la chance, (2) qu'il arrive que les patients guérissent sans l'intervention du médecin, (3) que certains patients meurent malgré l'intervention du médecin, (4) ou encore que les médecins refusent de traiter des cas devant lesquels ils sont impuissants. Sur ce traité, voir l'introduction du W. H. S. Jones *Hippocrates. Vol. 2: ...*, Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 2006 (The Loeb classical library 148), p. 186.

<sup>342</sup> Cette démarche a déjà été entreprise à plusieurs reprises par nos contemporains. Toutefois, ces analyses nous semblent souvent fragmentaires et aucune synthèse réunissant tous ces auteurs à la fois n'a été entreprise. Aussi croyons-nous qu'il soit nécessaire de poursuivre dans cette voie, au risque de répéter ce que certains ont déjà dit.

<sup>343</sup> Ingenkamp, Heinz, Gerd, « Das στοχάζεσθαι des Arztes (VM, 9) », in Mudry, Philippe et François Lasserre, dir., *Formes de pensée dans la Collection hippocratique: actes du IV<sup>e</sup> Colloque international hippocratique (Lausanne, 21-26 septembre 1981)*, Genève, Droz, 1983, pp. 257-262.

<sup>344</sup> *Ibid.*

<sup>345</sup> Boudon-Millot, Véronique, « Art, Science and Conjecture, From Hippocrates to Plato and Aristotle », in *Hippocrates in context: papers read at the XIth International Hippocrates Colloquium, University of Newcastle upon Tyne, 27-31 August 2002*, Leiden ; Boston, Eijk Ph J. van der et al., 2005, p. 92.

<sup>346</sup> Mann, Joel E., « Prediction, Precision, and Practical Experience: the Hippocratics on technē », *Apeiron*, vol. 41, no. 2, janvier 2008, p. 112.

### 4.3.2 Platon

L'attitude de Platon à l'égard de la médecine et du rapport qu'elle entretient avec la stochastique est plus partagée. Dans le *Gorgias*, Socrate oppose les arts qui ont soin du corps et de l'âme à leur contrefaçon qui use de la flatterie pour se donner la parure d'un art. La médecine est opposée à la cuisine alors que la justice est opposée à la rhétorique. Cette division est fondée sur le rapport que les arts authentiques entretiennent avec leur objet<sup>347</sup>. Elles ont toujours pour but le meilleur état de la chose auxquelles elles se rapportent, alors que leurs contrefaçons « cherchent à atteindre le plaisir<sup>348</sup> ». La cuisine, contrairement à la médecine, est en effet incapable de fournir une explication des raisons pour lesquelles elle obtient du succès. Cette bipartition des arts visant le bien de leur objet contre ceux qui visent le plaisir fournit à Socrate un critère permettant de distinguer une τέχνη authentique d'un simple savoir-faire reposant sur l'expérience<sup>349</sup>. Cette attitude favorable à l'égard de la médecine se retrouve aussi dans le *Phèdre*, où Socrate recommande aux orateurs d'appliquer la méthode d'enquête d'Hippocrate à l'étude de l'âme, sans quoi la rhétorique est condamnée à demeurer une démarche d'aveugle qui procède à tâtons<sup>350</sup>.

Le sentiment de Platon envers la médecine semble s'être modifié plus tard dans sa vie, particulièrement dans le *Philèbe*. Cette fois, l'art médical est rangé au côté des arts conjecturaux comme la musique et la navigation, qui sont imprécises et peu assurées. À celles-ci, Platon oppose les arts qui font usage de la mesure (μέτρον) et qui se caractérisent par leur exactitude (ἀκρίβεια), telle que la charpenterie et tous les métiers qui y sont associés. Autrement dit, dans cette nouvelle bipartition, Platon divise les arts selon qu'ils font usage de la mathématique ou de la conjecture et de l'approximation<sup>351</sup>. Qualifiés de peu sûrs, les seconds possèdent un statut inférieur, sans pour autant perdre leur titre de τέχνη. On constatera que la position finale de Platon quant aux arts conjecturaux est très contraignante : « Plato requires the highest degree of

---

<sup>347</sup> Platon, *Gorgias* 464e-465a : τοῦ ἡδέος στοχάζεται.

<sup>348</sup> *Idem*.

<sup>349</sup> Hankinson, R Jim, « Art and experience: Greek philosophy and the status of medicine », *Quaestio*, vol. 4, 2004, p. 4.

<sup>350</sup> Platon, *Phèdre* 270c-d

<sup>351</sup> Hutchinson, D.S., « Doctrines of the Mean and the Debate Concerning Skills in Fourth-Century Medicine, Rhetoric and Ethics », *Apeiron*, vol. 21, no. 2, 1988, p. 37.

accuracy, there is no middle way, there is no alternative between *gignoskein* and *stochazestai*, everything without *akribeia* [...] falls within the condemnable area of conjecture<sup>352</sup>. »

#### 4.3.3 Aristote

La rigidité de Platon sera d'ailleurs la cible de nombreuses attaques d'Aristote. Ce dernier, bien qu'il n'ait pas traité directement des arts stochastiques, offre une solution plus charitable au problème de la faillibilité. La réhabilitation des arts stochastiques se fait, chez le Stagirite, par l'intermédiaire de sa réflexion sur l'éthique. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, il écrit :

C'est qu'en effet, on ne doit pas chercher la même rigueur dans toutes les discussions pas plus qu'on ne l'exige dans les productions de l'art. [...], car il est d'un homme cultivé de ne chercher la rigueur pour chaque genre de choses que dans la mesure où la nature du sujet l'admet : il est évidemment à peu près aussi déraisonnable d'accepter d'un mathématicien des raisonnements probables que d'exiger d'un rhéteur des démonstrations proprement dites<sup>353</sup>.

Selon Aristote, il est illogique d'exiger des rhéteurs ou des médecins qu'ils procèdent avec une exactitude mathématique, la nature même de leur art rendant impossible de procéder de la sorte. Plutôt que de renoncer à accorder à la rhétorique et à la médecine le statut d'art, Aristote introduit un critère semblable à celui d'Hippocrate dans *De l'ancienne médecine*. Certains arts s'inscrivant dans le domaine de la physique pratique et dont la nature empêche une exactitude que seule la mesure ( $\mu\acute{\epsilon}\tau\rho\nu$ ) peut garantir, procèdent de manière approximative, en visant le juste milieu ( $\mu\acute{\epsilon}\sigma\sigma\upsilon\nu$ ). C'est notamment le cas des vertus, que l'on atteint en cherchant à se préserver des écarts de tempérament extrêmes, c'est-à-dire le manque ou l'excès. Cette action qui consiste à viser le juste milieu est nécessairement approximative :

Par exemple, si 10 est beaucoup, et 2 peu, 6 est le moyen pris dans la chose, car il dépasse et est dépassé par une quantité égale ; et, c'est là un moyen établi d'après la proportion arithmétique. Au contraire, le moyen par rapport à nous ne doit pas être pris de cette façon : si, pour la nourriture de tel individu déterminé, un poids de 10 mines est beaucoup et un poids de 2 mines peu, il ne s'ensuit pas que le maître de gymnase prescrira un poids de 6 mines, car cette quantité est peut-être aussi beaucoup pour la personne qui l'absorbera, ou peu<sup>354</sup>.

---

<sup>352</sup> Salvatore, Di Piazza, « What epistemological status for *technai stochastikai*? Plato and Aristotle on conjectural knowledge », *Skepsis*, vol. 18, no. 1-2, 2007, p. 154.

<sup>353</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque* (1094b12-14 & 23-27), tr. J. Tricot, 2007, p. 38-39.

<sup>354</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque* (1106a33-b6), tr. J. Tricot, 2007, p. 110-111. Des remarques similaires sont faites par Platon dans le premier livre de la *République*. L'art médical, dans la mesure où son rôle est de restituer aux

Pour Aristote, le fait que certains arts doivent composer avec des objets qui admettent des variations n'est pas une marque de faiblesse. La nature des objets avec lesquels certains artisans doivent traiter, tels que le corps pour le médecin, ou l'âme pour le rhéteur, est changeante. En refusant de s'adapter à ces fluctuations, l'artisan risquerait d'aller à l'encontre de la raison d'être de son art, par exemple en prescrivant une trop forte dose d'un remède qui s'avèrerait dommageable pour un malade.

Il est indispensable de souligner le rapprochement entre la position aristotélicienne concernant les arts approximatifs et la manière dont la médecine est décrite dans le Corpus hippocratique, et plus particulièrement dans *De l'ancienne médecine*. Comme le souligne Boudon-Millot, les deux auteurs insistent grandement sur l'importance de demeurer le plus précis possible tout en tenant compte des particularités de chaque individu<sup>355</sup>. Évidemment, admettre que certains arts sont, par nature, approximatifs soulève un défi supplémentaire tant pour Aristote que pour l'auteur du traité hippocratique : comment évaluer la compétence de l'artisan lorsque la nature de son art lui interdit d'être toujours constant dans ses résultats ? Autrement dit, on doit pouvoir être en mesure de rendre compte de la faillibilité des arts stochastiques tout en montrant qu'il ne s'agit pas pour autant d'une défaillance de la part de l'artisan.

L'auteur du traité hippocratique répond à ce défi en distinguant la connaissance médicale générale de la connaissance des cas particuliers. La singularité de chaque cas complique fortement l'application des connaissances théoriques. Il arrive aussi qu'un patient désobéisse aux ordonnances du médecin, qu'il soit pris en charge trop tard ou qu'il soit atteint d'une maladie incurable<sup>356</sup>. Autrement dit, il arrive que certaines infortunes sur lesquelles le médecin n'a aucun contrôle viennent entraver la bonne conduite d'un traitement. Pour ces raisons, l'auteur de *De l'ancienne médecine* prise le praticien qui « ne commettrait que de petites erreurs, la précision

---

malades leur santé, doit chercher ce qui est dans l'intérêt du plus faible. Pour cette raison, le médecin ne prescrit pas au malade le régime de quelqu'un de bien portant (*République* I 341-342).

<sup>355</sup> Boudon-Millot, « Art, Science and Conjecture, From Hippocrates to Plato and Aristotle », p. 97.

<sup>356</sup> Mann, « Prediction, Precision, and Practical Experience », p. 111. La capacité de reconnaître les maladies incurables faisait d'ailleurs partie des compétences du médecin. Cette constance traverse une bonne partie de l'époque antique jusqu'à l'époque romaine. On peut lire dans les *Aphorismes* du Corpus hippocratique : « Ce que les médicaments ne guérissent pas, le fer le guérit ; ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit ; ce que le feu ne guérit pas doit être regardé comme incurable » (Aphorisme 7.87., traduction Littré IV, p. 609). Plus tard, on lira chez Aulus Cornelius Celsus (1<sup>er</sup> siècle de notre ère) : « Quand il s'agit de blessures, un médecin doit avant tout savoir reconnaître celles qui sont incurables, celles qu'il est difficile de soigner, celles dont le traitement est relativement facile. C'est en effet le premier devoir d'un homme sage que de ne pas toucher au malade qui ne peut être sauvé, et de ne pas se laisser prendre à des apparences qui l'accuseraient d'avoir tué un homme victime de son propre destin » (Cels. 5, 26, 1 C-D), tr. Gourevitch, Danielle, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain: le malade, sa maladie et son médecin*, Roma, École française de Rome, 1984, p. 206-207.

parfaite étant un spectacle très rare<sup>357</sup> ». Pourtant, comme le mentionne Schiefsky dans ses commentaires sur le traité, même si les erreurs du médecin sont justifiables et excusables, il n'en demeure pas moins qu'elles restent des erreurs dues à une connaissance imparfaite. Bien que cela semble humainement inenvisageable, on peut supposer qu'une connaissance parfaite de la constitution des patients permettrait d'atteindre une précision absolue dans les traitements<sup>358</sup>.

Il s'agit d'ailleurs d'un point de rupture entre la médecine telle que dépeinte dans le Corpus hippocratique et la manière dont Aristote la présente. Pour ce dernier, l'aspect stochastique de certains arts n'est pas causé par la limitation imposée par l'objet aux connaissances de l'artisan. Autrement dit, il semble qu'un médecin pourrait parvenir à une connaissance complète de son art, appliquer le traitement qui conviendrait le mieux et tout de même échouer dans son entreprise. À première vue, cela semble tout bonnement invalider la prétention des arts stochastiques à constituer un réel savoir. Cependant, Aristote apporte une réponse ingénieuse au problème de la faillibilité des arts stochastiques en usant d'un argument portant sur les régularités dans la nature. Dans la *Métaphysique*, il écrit :

Toute science se propose, en effet, ou ce qui est toujours, ou ce qui est le plus souvent (ὥς ἐπὶ τὸ πολὺ). Comment, sans cela, s'instruire soi-même, ou enseigner à autrui ? Il faut que la chose soit déterminée comme arrivant toujours, ou le plus souvent. Ainsi, on peut bien dire que l'hydromel est bon pour les fiévreux, le plus souvent ; mais on ne pourra pas rendre compte des cas exceptionnels, dire à quel moment cet effet de l'hydromel ne se produit pas, à la nouvelle lune, par exemple : car, même ce qui arrive à la nouvelle lune arrive soit toujours, soit le plus souvent, alors que l'accident est en dehors du toujours et du plus souvent. Nous avons donc établi ce qu'est l'accident, quelle est la cause qui le produit, et aussi qu'il n'y a pas de science de l'accident<sup>359</sup>.

Ici, la médecine est incluse parmi les sciences de ce qui est le plus souvent (ὥς ἐπὶ τὸ πολὺ). Les propositions qui valent « la plupart du temps » ne peuvent pas être universalisées, contrairement à celles qui sont « toujours » justes. En revanche, cela ne signifie pas que les propositions qui sont vraies dans la plupart des cas ne peuvent pas recevoir d'explication causale. Il y a une explication pour laquelle l'hydromel est généralement bénéfique au fiévreux. Or il arrive qu'un remède qui fonctionne habituellement échoue, auquel cas il est évident qu'il y a nécessairement une raison qui peut expliquer cet échec. Toutefois, bien qu'il soit possible de

---

<sup>357</sup> Hippocrate, *De l'ancienne médecine* (§ 9), tr. J. Jouanna, 1990, p. 128.

<sup>358</sup> Hippocrates, *On ancient medicine*, Leiden; Boston, Brill, 2005 (Studies in ancient medicine), p. 190.

<sup>359</sup> Aristote, *Métaphysique* 1027a20-27, tr. J. Tricot, 2003, p. 340-341.

rendre compte de chaque échec de manière individuelle, il est impossible d'en élaborer une science, précisément parce que cela supposerait de posséder une connaissance de l'exception. C'est-à-dire être capable de prédire dans tous les cas lorsque la nature ne se comportera pas comme elle le devrait<sup>360</sup>, ce qui paraît être une impossibilité, voire une contradiction dans les termes.

Nous sommes désormais à même de répondre à la question posée un peu plus tôt concernant la possibilité d'évaluer les compétences de l'artisan lorsque la nature approximative de son art lui interdit d'obtenir invariablement du succès dans chacune de ses démarches. Pour l'auteur du traité hippocratique, le meilleur médecin est celui qui, bien qu'il procède de manière approximative, atteint le mieux sa cible. Plus encore, l'auteur insiste sur le fait que la plupart des médecins, bien qu'ils soient incompetents, composent avec des maladies bénignes où même les erreurs graves passent souvent inaperçues. C'est uniquement lorsqu'ils doivent traiter avec des maladies sérieuses où la moindre bétise entraîne des conséquences irréparables que leur incompétence devient flagrante.

Pour illustrer son propos, l'auteur de *De l'ancienne médecine* établit un parallèle entre le mauvais médecin et le mauvais pilote. Les erreurs de ce dernier, pour autant qu'il navigue par temps calme, sont invisibles pour le profane. Par contre, s'il doit affronter un orage, une houle violente ou des vents contraires, son inexpérience sera manifeste aux yeux de tous<sup>361</sup>. La différence entre le bon et le mauvais praticien n'est donc jaugée qu'à l'aune des cas les plus difficiles. C'est pour cette raison que l'auteur estime aussi chèrement les rares médecins qui, malgré la nature approximative de leur art, commettent peu d'erreurs, particulièrement lorsque la moindre errance peut provoquer la mort du patient.

Évidemment, Aristote croit aussi que le praticien qui commet le moins d'erreurs est plus compétent que celui qui accumule les bétises. Toutefois, il y a une limite au-delà de laquelle le médecin, même le meilleur, n'a aucune emprise ; c'est le domaine de l'accidentel, pour lequel il est impossible d'avoir une science. Le bon médecin est donc celui qui, après avoir identifié l'affection, sélectionne le traitement réussissant le plus souvent dans de tels cas. Dans l'éventualité où le traitement échoue, la connaissance du praticien ne doit pas pour autant être remise en question, comme il l'explique dans les *Topiques* :

---

<sup>360</sup> Hankinson, « Art and experience: Greek philosophy and the status of medicine », p. 10.

<sup>361</sup> Hippocrate, *De l'ancienne médecine* (§ 9), tr. J. Jouanna, 1990, p. 128-129.

Nous serons en parfaite possession de la méthode quand nous en serons au même point que pour la rhétorique, la médecine et les autres techniques de même type ; on ne peut pas dire en effet que de toute manière l'orateur va persuader son public, ou le médecin guérir son patient ; mais à condition qu'ils ne négligent aucun des moyens à leur disposition, nous pourrions dire qu'ils possèdent adéquatement leur science<sup>362</sup>.

On constate ici un nouveau point de rupture entre le traité *De l'ancienne médecine* et Aristote. Pour ce dernier, même si le médecin parvenait à une connaissance parfaite de son art, certains traitements échoueraient sans que cela soit imputable à un défaut de τέχνη. À l'inverse, le médecin hippocratique, s'il venait à parfaire complètement sa connaissance de la constitution du corps et des traitements, pourrait obtenir un succès assuré. Toutefois, Hippocrate reconnaît que la nature de l'objet avec lequel le médecin doit composer l'empêche de parvenir à un tel degré de connaissance, bien qu'il doive toujours chercher à perfectionner sa technique.

Nous verrons à présent que les débats concernant la nature des arts stochastiques, leur degré de précision ainsi que leur taux de succès sont loin d'être réglés malgré ces quelques prises de position tranchées de la part d'auteurs influents. Ces questions ont continué d'occuper une place prépondérante dans les réflexions sur l'art médical dans le monde romain, entre autres chez Galien et Alexandre d'Aphrodise, dont nous allons à présent analyser les positions.

#### 4.3.4 Alexandre d'Aphrodise

Malgré près de six siècles séparant les auteurs vus à l'instant de Galien et d'Alexandre d'Aphrodise, les critères permettant de distinguer les arts non stochastiques des arts stochastiques restent sensiblement les mêmes. C'est toujours le caractère faillible et le manque de précision qui caractérisent les arts stochastiques et qui contribuent par le fait même à leur statut précaire parmi les τέχναι. Toutefois, comme nous allons le voir à présent et dans les sections subséquentes, ce sont les moyens de défendre les arts stochastiques qui se sont considérablement enrichis, particulièrement au contact de la philosophie stoïcienne.

L'origine de la réflexion sur la faillibilité des arts chez les Stoïciens se fait par l'intermédiaire de leur interrogation sur la finalité de la vie humaine. La sagesse est un art, et plus exactement un « art de vivre », une τέχνη τοῦ βίου. Bien qu'ils n'utilisent pas explicitement la distinction entre art stochastique et art non stochastique, il est clair que Zénon, Cléanthe et Chrysippe rangent la pratique de la sagesse du côté des arts stochastiques. Pour cause, même si le

---

<sup>362</sup> Aristote, *Topiques* (101b5-11), traduction de J. Brunschwig et M. Hecquet, 2015, p. 70.



sage stoïcien vise invariablement à agir de manière vertueuse, il arrive qu'il échoue en raison de facteurs qui sont hors de son contrôle. La première solution, peu attirante, consisterait à admettre que, puisque personne n'est en mesure d'agir en tout temps de manière vertueuse, l'idéal du sage est tout simplement inatteignable. Quant à la seconde solution, elle ne semble pas plus prometteuse : en admettant que le bonheur découle de la vie vertueuse, ce que les Stoïciens reconnaissent généralement, il semble que le sage, puisqu'il échoue à agir vertueusement en tout temps, sera en proie au malheur. La réponse plutôt évidente à ce paradoxe est d'introduire une distinction entre la finalité (τέλος) d'une action et sa cible (σκοπός)<sup>363</sup>. En ce sens, le sage s'apparente à l'archer : tous deux cherchent à accomplir la finalité qui est propre à leur art. La finalité du sage est de vivre vertueusement, alors que celle de l'archer est de faire mouche. Par contre, s'il arrive que l'un ou l'autre rate sa cible, il n'en demeure pas moins que la finalité restera toujours la même. Pour cette raison, même lorsque la cible est manquée, le sage n'est pas pour autant moins sage ni moins heureux.

Alexandre d'Aphrodise intègre l'analyse stoïcienne dans sa réflexion sur les arts stochastiques tout en restant fidèle à son héritage aristotélicien. Il est manifeste que, bien qu'elle soit adéquate pour le cas du sage, la position stoïcienne soulève des problèmes dans le cas des artisans. Même si toutes les actions du médecin ont pour finalité de restituer la santé d'un patient, il est nécessaire de conduire avec succès la thérapie. Sans quoi, on tombe dans la position plutôt contre-intuitive où la finalité de l'art médical n'est plus de restituer la santé du patient, mais uniquement de produire des tentatives, sans égard pour les résultats. Cette position plutôt absurde supposerait que les échecs répétés de l'art ne sont pas une raison suffisante pour contester la prétention de la médecine à être une τέχνη véritable. La posture d'Aristote concernant les arts stochastiques, bien qu'elle semble mieux adaptée, pose aussi un problème pour Alexandre d'Aphrodise. Nous l'avons vu, pour Aristote, la finalité de l'art médical est de restituer la santé du patient. Lorsque le médecin échoue dans son entreprise, cela n'est pas nécessairement imputable à son incompetence, mais plutôt à la nature irrégulière du sujet avec lequel il compose. À l'inverse, il n'est pas improbable que la finalité de l'art médical soit rencontrée de manière accidentelle. Autrement dit, un médecin inexpérimenté pourrait soigner un patient simplement

---

<sup>363</sup> Inwood, Brad, « Goal and Target in Stoicism », *The Journal of Philosophy*, vol. 83, no. 10, 1986, p. 551. Bien que la distinction entre τέλος et σκοπός semble être formulée uniquement chez Antipatros de Tarse, elle est implicitement soutenue par d'autres philosophes stoïciens, notamment Chrysippe. La distinction moderne consiste à souligner la différence entre l'intentionnalité des conséquences d'une action.

par chance et ainsi répondre aux exigences de l'art médical sans pour autant en être instruit. La position aristotélicienne constitue donc un problème à propos des réussites de l'art puisqu'elle échoue à fournir un critère permettant de distinguer le médecin compétent du médiocre<sup>364</sup>.

Alexandre d'Aphrodise offre une solution ingénieuse à ces deux problèmes en optant pour une voie mitoyenne. Il distingue d'une part la fonction d'un art et, d'autre part, sa finalité. Dans le cas des arts non stochastiques, ces deux variables coïncident. Lorsque les actions employées afin d'atteindre la finalité d'un art sont accomplies en conformité avec les principes de cet art, la finalité est nécessairement rencontrée. Les cas où la finalité de l'art n'est pas rencontrée sont la conséquence d'une erreur de la part de l'artisan. Les arts stochastiques, on l'aura deviné, se comportent différemment puisque leur fonction et leur finalité ne coïncident que partiellement<sup>365</sup>. Ainsi, même lorsque l'artisan s'acquitte des tâches qu'exige son art, il ne s'ensuit pas nécessairement que la finalité sera rencontrée<sup>366</sup>.

La solution qu'apporte Alexandre aux problèmes rencontrés par Aristote et les philosophes stoïciens offre deux avantages bien nets. D'abord, il évite la position contre-intuitive des Stoïciens où la finalité de l'art médical n'est plus de restituer la santé du patient, mais de tenter par tous les moyens possibles de le faire. Puis il résout du même coup le problème posé par la théorie aristotélicienne qui ne fournissait qu'un critère approximatif pour départager l'artisan compétent de l'artisan chanceux. À noter que ce problème ne concerne que les arts stochastiques. Dans les arts non stochastiques, la fonction et la finalité coïncident. Conséquemment, l'accomplissement de la fonction garantit le succès d'un art. L'expert obtiendra donc du succès là où le profane échouera. Pour que ce dernier mène à bien son entreprise, il faudrait qu'il accomplisse de manière fortuite la fonction de l'art à la manière d'un expert, ce qui suppose un tour de force qu'il serait difficile de reproduire. Selon Alexandre d'Aphrodise, le médecin compétent est évidemment celui qui accomplit la fonction de son art en posant les gestes adéquats. Ainsi, il devrait atteindre la finalité de son art la plupart du temps. Quant à l'apprenti ou

---

<sup>364</sup> Ierodiakonou, Katerina, « Alexander of Aphrodisias on medicine as a stochastic art », in Horstmanshoff, H.F.J., Philip J. van der Eijk et P.H., Schrijvers, dir., *Ancient Medicine in Its Socio-Cultural Context, Volume 2*, Brill | Rodopi, 1995, p. 479.

<sup>365</sup> Évidemment, il est nécessaire que la fonction et la finalité entretiennent un rapport qui n'est pas simplement accidentel puisque, comme nous l'avons vu chez Aristote, il ne peut y avoir de science des accidents. Nous verrons très prochainement comment Alexandre d'Aphrodise intègre la réflexion aristotélicienne des futurs contingents afin d'expliquer pourquoi la nature se comporte la plupart du temps d'une manière déterminée, bien qu'elle admette certaines exceptions.

<sup>366</sup> Cette discussion sur les arts stochastiques peut être trouvée à la *Quaestio* 2.16 des *Quaestiones*. Voir la traduction de R. W. Sharples, *Quaestiones 2.16-3.15*, London, Bloomsbury, 2014 (Ancient commentators on Aristotle), 212p.

le profane, ils atteindront parfois la finalité de l'art de manière accidentelle. Auquel cas on saura qu'ils ne sont pas qualifiés puisque, même s'ils atteignent la finalité de l'art, ils ne l'atteignent pas en agissant en connaissance de cause, mais uniquement de manière fortuite.

Assurément, la manière dont Alexandre d'Aphrodise rend compte de la faillibilité des arts stochastiques est étroitement liée à sa théorie des futurs contingents, qu'il emprunte en bonne partie à Aristote. Par chance, un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur les *Premiers Analytiques* vient clarifier l'explication plutôt lacunaire d'Aristote :

For some natural events are indeed proved on such a basis, and there are some arts concerned with what is in this way contingent – for instance, the conjectural arts. A doctor assumes that someone who is ill in such-and-such a way is for the most part unwell from surfeit, and that someone who is unwell from surfeit is for the most part cured by venesection; and he deduces that it is contingent that someone who is ill in this way will be cured by venesection. Taking this to be so, he performs a venesection<sup>367</sup>.

Le fait est que, pour Alexandre d'Aphrodise, les arts stochastiques utilisent des syllogismes dont les prémisses ne contiennent pas des propositions nécessaires, mais des propositions contingentes. Conséquemment, leurs conclusions ne peuvent être elles aussi que contingentes. Contrairement aux théorèmes géométriques, les théorèmes de la médecine ne sont valides que « la plupart du temps »<sup>368</sup>.

Pour conclure, le médecin compétent est celui qui, en identifiant le mal qui affecte le patient, choisit le remède qui a le plus de chance de réussir. Dans les cas où le traitement réussit, le médecin a rempli sa fonction et la finalité de son art. Quant aux cas où la finalité n'est pas rencontrée, c'est-à-dire lorsque le malade n'est pas guéri, le médecin, pour autant qu'il ait agi conformément aux principes de son art, n'est pas fautif puisqu'il ne s'agit pas d'une erreur qu'il aurait pu empêcher. Nous verrons à présent que la réponse qu'apporte Galien au problème de la faillibilité des arts stochastiques se distingue à bien des égards des solutions vues précédemment.

---

<sup>367</sup> Alexander of Aphrodisias, *On Aristotle's Prior analytics 1.1-7*, tr. J. Barnes et al. Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1991 (Ancient commentators on Aristotle), p. 98. Ce commentaire porte plus exactement sur l'utilisation des syllogismes dans le cas des arts conjecturaux. Pour une discussion rigoureuse sur cette question, consulter l'article de Luca Gili « Erotetic Logic, Modalities and Therapy. Galen and Alexander on Logic and Medicine » (forthcoming).

<sup>368</sup> Chiaradonna, Riccardo, « Scienza e Contingenza di Galeno », in Perfetti, Stefano, dir., *Conoscenza e contingenza nella tradizione aristotelica medievale*, Pisa, ETS, 2008, p. 14.

#### 4.4 Les arts conjecturaux chez Galien

Nous avons dit que Galien ne craignait pas de qualifier occasionnellement la médecine de science. Pour répondre à l'objection aristotélicienne voulant qu'une science des particuliers soit impossible, Galien offre une clarification concernant sa définition de la médecine comme « science de ce qui est sain, malsain et neutre<sup>369</sup> ». Elle n'est ni une science de toutes les particularités, auquel cas son domaine serait illimité, ni une science de certains cas seulement, car son domaine serait incomplet et ne s'accorderait pas aux règles de l'art. En circonscrivant le domaine de l'art médical aux seuls cas relevant de sa compétence, Galien évite la critique aristotélicienne selon laquelle il ne saurait y avoir de science des particuliers<sup>370</sup>. Cette définition lui permet aussi d'ignorer provisoirement le problème de la faillibilité des arts sur lequel tous les auteurs considérés précédemment ont achoppé. Toutefois, la constance en médecine n'est pas la même qu'en géométrie et tous les médecins composent avec des échecs. Afin de dénouer cette impasse qui vient entacher la prétention scientifique de l'art médical, Galien n'a d'autre choix que de faire intervenir la notion de *στοχαστική* : « Le recours à la conjecture, loin de ruiner les prétentions de l'art à l'exactitude, apparaît en effet comme un relais possible de l'*ἐπιστήμη* confrontée à des réalités particulièrement imprévisibles. En ce sens, à l'intérieur de la médecine définie comme *τέχνη*, certains domaines relèveront naturellement soit du *στοχάζεσθαι*, soit de l'*ἐπιστήμη*<sup>371</sup>. »

C'est donc la nécessité de recourir à la conjecture, plutôt que sa faillibilité, qui fait de l'art médical un art stochastique selon Galien. Cette contrainte est particulièrement accrue pour ceux qui pratiquent la thérapeutique : « La thérapie est la conséquence aussi bien du diagnostic que du pronostic. Il faut en effet diagnostiquer le présent et, à partir de là, pronostiquer le futur, si l'on veut recourir à un remède efficace<sup>372</sup>. » Certaines affections permettent un diagnostic clair à partir duquel on pourra prescrire une thérapie conséquente. Comme Galien l'écrit dans son traité sur l'hygiène, il est toutefois beaucoup plus fréquent de voir des affections où le diagnostic nécessite de faire usage de la conjecture technique : « La plupart des maladies ont toutefois un diagnostic conjectural, de sorte qu'ils ne sont pas connus par une collection de symptômes déterminées<sup>373</sup> ».

---

<sup>369</sup> Galien. *Ars medica*, Boudon-Millot 276, Ib. 1 = Kühn (I. 307) tr. Boudon-Millot.

<sup>370</sup> Boudon-Millot, Véronique, « Art, science et conjecture chez Galien » p. 287-288.

<sup>371</sup> *Ibid*, p. 290-291.

<sup>372</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 693) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 567.

<sup>373</sup> Galien. *De sanitate tuenda*, 90 Johnston Loeb Class. = Kühn (VI. 365) « τὰ δὲ πλεῖστα νοσήματα στοχαστικὴν ἔχει διάγνωσιν, ὥς οὐκ ἐξ ἀθροίσματος ὁρισμένων συμπτωμάτων γινωσκόμενα. » Traduction par nos soins.

Pour diagnostiquer une affection, le médecin doit s'employer à découvrir les diathèses<sup>374</sup> responsables du mauvais fonctionnement des parties du corps. Cela requiert évidemment de posséder une méthode :

Je voyais que la secte empirique s'attachait à se rappeler et à imiter non pas les cas rares, mais les cas fréquents, et que par suite elle négligeait non pas seulement le traitement des diathèses rares, mais encore les signes indicateurs de ces diathèses. En conséquence, j'ai cherché d'abord comment il faut les diagnostiquer, et j'en ai découvert quelques-unes qui présentent un diagnostic scientifique, d'autres qui étaient subordonnées à la conjecture dite technique, et dont, en conséquence, le diagnostic se rectifiait souvent ; car telle est la puissance de la conjecture technique. Mais pour ces diathèses, et avant cela, pour celles des diathèses rares qui présentent un diagnostic scientifique, je trouvai qu'elles exigent toujours le diagnostic des parties affectées<sup>375</sup>.

Au passage, Galien en profite pour réitérer son différend avec la secte empirique. Nous reviendrons plus bas sur ce qu'il entend lorsqu'il affirme qu'il est indispensable d'identifier les parties affectées afin d'établir un diagnostic. Avant cela, nous désirons mettre au clair la position que défend Galien en ce qui a trait au choix de la thérapie appropriée, tout en la contrastant avec les propos d'Alexandre d'Aphrodise.

Pour ce dernier, nous l'avons vu, le médecin remplit son office dès lors que, pour une affection particulière, il applique la thérapie réussissant le plus fréquemment. On notera que cette position épistémologique s'apparente à bien des égards à celle de la secte empirique dont Galien se dissocie. Pour cause, il souscrit à une hypothèse épistémologique plus contraignante qui présuppose que le médecin doit s'efforcer de connaître l'idiosyncrasie du malade afin d'améliorer le choix de la thérapie :

Il faut examiner la nature de la personne souffrante et pour chaque individu il existe une thérapie particulière ; et en outre, troisième constat patent, puisque ce qui est particulier à la nature humaine est inexprimable et inintelligible même pour qui a la science la plus rigoureuse, celui-là serait le meilleur médecin de tous les états malades pris individuellement qui se donnerait une méthode grâce à laquelle il diagnostiquerait leur nature et aurait pour visée les médicaments propres à la particularité de chaque nature. Mais s'imaginer qu'il existe un traitement commun à tout le monde est la dernière des sottises ; or c'est précisément l'opinion des champions de la stupidité que sont

---

<sup>374</sup> Hankinson en donne la définition suivante : « A disposition (diathesis) is a non-permanent, but equally non-ephemeral, temperament of the body; and these dispositions are responsible for the well- or ill- functioning of its various systems » dans Hankinson, R. J., « Philosophy of nature », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, UK ; New York, Cambridge University Press, 2008, p. 231.

<sup>375</sup> Galien. *De locis affectis*, Kühn (VIII. 145) tr. Charles Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, Paris, J.-B. Baillière, 1856, vol. 2, p. 547.

les *methodistes*. Et ils ont affirmé que c'est pour cette raison que tous les théorèmes de la médecine tiennent debout. C'est-à-dire présentent pour les enquêtes de la connaissance un caractère scientifique et sûr. La connaissance, disent-ils, est un certain art des « états corporels généraux », et non pas des particularités, comme s'ils appliquaient leur thérapie au genre humain en général, et non pas aux hommes pris individuellement. Donc, de même que dans tout le reste, ils ont, dès le point de départ, fait un faux pas, de même est-ce également le cas ici : car ce n'est pas le genre humain en général qui reçoit une thérapie, mais chacun d'entre nous, avec bien évidemment des différences de *crase* et de nature. Ils s'imaginent qu'il existe pour tout le monde une thérapie unique. Pour ma part, si j'allais jusqu'à savoir exactement la nature de chacun, je serais personnellement l'égal d'Asclépios, tel que je le conçois ; mais, puisque c'est impossible, j'ai, en tout cas, décidé de m'exercer personnellement à m'approcher de cet idéal au maximum des capacités humaines, et c'est ce que je recommande aux autres<sup>376</sup>.

Autrement dit, l'idiosyncrasie de l'individu interfère avec toute tentative de formuler une théorie médicale qui permettrait de déduire *a priori*, pour chaque patient, quel traitement doit être adopté. Puisque la thérapeutique est un art qui s'occupe du particulier, il est impossible de faire abstraction des particularités des malades dans le choix du traitement. Les différentes branches théoriques de la médecine, notamment la nosologie, peuvent tout de même réduire considérablement le nombre de traitements que le médecin aura à envisager en fonction des symptômes qu'il observe. Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, le diagnostic, le pronostic ainsi que la sélection finale de la thérapie nécessitent souvent de recourir à la conjecture. Les conjectures propres à l'art médical, que Galien désigne parfois par les curieux termes de « conjecture technique<sup>377</sup> » (τεχνικὸς στοχασμὸς), constituent le moyen auquel le médecin doit recourir lorsque les signes qu'il observe ne permettent pas d'établir un diagnostic scientifique.

De plus, le problème de la quantification fait ressurgir le caractère stochastique de l'art médical, même après le choix de la thérapie finale. Même si la méthode propre à l'art médical permet de déterminer, suivant la nature de l'affection, quels régimes ou quels remèdes porteront

---

<sup>376</sup> Galien. *Methodi medendi*, Kühn (X. 205 - 207) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 195-196. Nous ne sommes pas les premiers à relever ce passage essentiel du MM. Pour de plus amples commentaires au sujet de l'insaisissabilité des natures individuelles, on pourra consulter entre autres García Ballester, Luis, « Galen as a Clinician: His Methods of Diagnosis », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal*, 1994, pp. 1636-1671., Ierodiakonou, « Alexander of Aphrodisias on medicine as a stochastic art », Boudon-Millot, « Art, science et conjecture chez Galien ». et Salvatore, Di Piazza, « The uncertainty of Medicine: Galen on the Notion of TEXNH ΣΤΟΧΑΣΤΙΚΗ », *Filozofia*, vol. 71, no. 9, 2016, pp. 779-790.

<sup>377</sup> L'expression « conjecture technique » est très fréquente chez Galien, voir entre autres Kühn (I, 353, L.13) (VI, 129, L.7 & L.9) (VIII, 14, L.10). En revanche, l'expression « art stochastique » n'est employée qu'une seule fois par Galien, voir Kühn (XVIIIB, 349, L.5).

le plus de secours au patient, c'est au médecin d'évaluer la quantité (ποσότης) qu'il doit administrer<sup>378</sup>. Il est donc indéniable que la conjecture technique possède un rôle crucial dans la pratique de la médecine chez Galien. Aussi tenterons-nous maintenant d'en fournir une définition la plus exacte possible.

#### 4.4.1 Diagnostic scientifique

Paradoxalement, la première étape vers une meilleure caractérisation de la conjecture technique requiert de la contraster avec le diagnostic scientifique que nous avons mentionné plus haut. La différence réside principalement dans leur statut épistémologique. Galien définit la conjecture technique comme « un moyen terme entre la connaissance exacte et l'ignorance complète<sup>379</sup> ». À celle-ci, il oppose fréquemment le diagnostic scientifique, qui est précis et exact. Ce dernier se divise en deux types, comme l'a démontré Fortuna<sup>380</sup>. Certains diagnostics scientifiques sont obtenus par déduction, cela arrive notamment pour certaines affections possédant un ensemble de symptômes distinctifs qu'elles ne partagent avec aucune autre maladie.

Toutefois, et ce point est crucial pour mettre en évidence la nécessité d'un diagnostic « au cas par cas », il est plus fréquent que le médecin observe pendant son auscultation des symptômes qui sont communs à plus d'une maladie. Auquel cas il devra procéder par élimination, jusqu'à ce qu'il réussisse à isoler la cause de l'affection. Galien présente de nombreux exemples où il est confronté à des cas de la sorte. Entre autres, lorsque le médecin observe un gonflement de la vessie dû à la rétention d'urine, deux explications sont possibles : la paralysie de la fonction excrétrice ou l'obstruction de l'uretère. Pour déterminer la cause de l'affection, le médecin place le patient debout et presse sur la vessie. Si de l'urine sort, il s'agit d'une paralysie, dans le cas contraire, on peut en conclure qu'il s'agit d'une obstruction<sup>381</sup>. Bien que le traité *Des lieux affectés* soit entièrement consacré à montrer comment établir des diagnostics précis, Galien est conscient qu'une telle démarche ne saurait être exhaustive :

Les signes précurseurs rendent cette distinction manifeste pour un homme versé dans le diagnostic. Car certaines particularités qu'on ne peut pas énoncer s'ajoutent aux symptômes susceptibles d'être énumérés, et confirment le diagnostic des parties affectées. J'exposerai seulement les bases, pour ainsi dire, du

---

<sup>378</sup> Salvatore, « The Uncertainty of Medicine: Galen on the Notion of TEXNH ΣΤΟΧΑΣΤΙΚΗ », p. 785.

<sup>379</sup> Galien. *De locis affectis*, Kühn (VIII. 14) tr. Véronique Boudon-Millot, dans « Art, science et conjecture chez Galien », p. 289.

<sup>380</sup> Fortuna, Stefania, « Il metodo della diagnosi in Galeno », *Elenchos*, vol. 22, 2001, p. 295.

<sup>381</sup> Galien. *De locis affectis*, Kühn (VIII. 7)

diagnostic, qui serviront aux travailleurs à apprendre par eux-mêmes ces particularités qu'on ne saurait dire<sup>382</sup>.

En somme, le diagnostic scientifique est uniquement possible lorsque le médecin a accès à des symptômes « qui manifestent clairement la propriété de la substance affectée<sup>383</sup> ». Dans ces cas, il sera en mesure de progresser de manière inférentielle en convertissant les signes indicatifs (σημεῖον) en signes concluants (τὸ ἐξ ἐνδείξεως τεκμήριον)<sup>384</sup>, condition requise pour l'établissement d'un diagnostic scientifique. Cette manière de procéder alliant le raisonnement aux observations empiriques permet au praticien de connaître la nature de l'affection ainsi que sa localisation<sup>385</sup>. Le diagnostic scientifique se caractérise donc par la possibilité qu'il a d'être confirmée. En revanche, Galien prévient que l'établissement d'un diagnostic scientifique n'est pas toujours possible : « Ne cherche donc pas en chaque disposition physique des signes tels que ceux qui appartiennent à la *pleuritis* ou à la dysenterie. En effet, le diagnostic des états malades de cette sorte est scientifique<sup>386</sup>. » Lorsque le diagnostic scientifique n'est pas possible, c'est-à-dire lorsque les symptômes ne permettent pas d'isoler une maladie particulière ou de départager parmi plusieurs affections possibles, le médecin devra obligatoirement recourir à la conjecture technique.

#### 4.4.2 Conjecture technique

Le diagnostic établi à l'aide de la conjecture technique s'oppose donc aux diagnostics scientifiques en ceci qu'il n'atteindra jamais le degré de certitude que peuvent avoir ces derniers<sup>387</sup>. Elle permet néanmoins de s'approcher de la vérité<sup>388</sup>. Malheureusement, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, la plupart des maladies doivent être diagnostiquées de manière conjecturale. Pour poursuivre avec un exemple que nous avons déjà utilisé, il arrive que le médecin soit aux prises avec un patient en proie à la rétention d'urine sans toutefois que la vessie

---

<sup>382</sup> Galien. *De locis affectis*, Kühn (VIII. 366) tr. Charles Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, p. 646.

<sup>383</sup> *Ibid.* Kühn (VIII. 18) tr. Charles Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, p. 477.

<sup>384</sup> Galien. *In Hippocratis prognosticum*, Kühn (XVIII B. 307).

<sup>385</sup> García Ballester, « Galen as a Clinician: His Methods of Diagnosis », p. 1665.

<sup>386</sup> Galien. *Methodo medendi*, Kühn (X. 860) tr. Jacques Boulogne, *Méthode de traitement*, p. 693.

<sup>387</sup> Cela n'est pas tout à fait juste. Il est possible de confirmer (ou d'infirmar) un diagnostic conjectural, mais uniquement de manière rétrospective. Après l'établissement d'un diagnostic conjectural, le médecin prescrira une thérapie selon ce qu'il croit être la nature de l'affection. Si la condition du patient s'améliore, il en conclura que son diagnostic était exact, sinon, il devra rectifier ses conjectures.

<sup>388</sup> Galien. *De crisis libri*, Kühn (IX. 583) : « καλῶ δὲ τεχνικὸν στοχασμὸν ὃς ἂν ἐγγυτάτω τῆς ἀληθείας ἀφίκηται ».



soit gonflée. Auquel cas, il est impossible de déterminer si l'affection est causée par l'obstruction des reins ou l'obstruction de l'uretère, que ce soit par des calculs ou en raison d'une inflammation<sup>389</sup>. Ce sont tout particulièrement les maladies affectant les organes internes qui requièrent d'utiliser la conjecture. Puisque les médecins de l'Antiquité ne disposaient pas des outils adéquats pour observer le fonctionnement des organes internes, il était souvent nécessaire de conjecturer leur bon ou leur mauvais état à partir de signes externes :

Cependant, parmi les autres organes internes aucun ne m'a jamais fourni un diagnostic clair. Il faut pourtant essayer, dans la mesure du possible, de diagnostiquer leur bon ou leur mauvais état, même si cela ne repose pas sur un savoir sûr, mais du moins sur quelque conjecture propre à notre art [...]. Et j'en ai observé un autre présentant un état tout entier sujet au phlegme et vomissant chaque jour de la bile d'un jaune pâle. J'ai alors compris qu'il fallait observer ses excréments et ils contenaient une petite quantité de bile. J'ai donc conjecturé, d'après cet indice, que le canal qui faisait dériver la bile n'en envoyait pas une faible part dans le pylore de l'estomac, comme cela se révèle être le cas chez quelques êtres vivants. Et à partir de ces exemples, l'on voit bien que dans ce qui est invisible aux sens, concourent grandement à un diagnostic, aussi bien la connaissance tirée des révélations de l'anatomie que la découverte des fonctions et de l'utilité des organes. Celui qui veut donc être capable d'établir un diagnostic pour des corps frappés de défaut dans les conditions évoquées à l'instant, doit s'exercer aux séances d'anatomie et à la découverte des fonctions et de l'utilité des organes<sup>390</sup>.

Il convient à présent de se pencher sur l'intérêt que peuvent avoir la connaissance de la fonction des organes. Dans l'exemple ci-dessus, le médecin privé de connaissances anatomiques sera dans l'impossibilité de diagnostiquer l'affection. D'abord, parce que performer un diagnostic conjectural de la sorte requiert de savoir que le rôle du cholédoque est de conduire la bile vers le duodénum. Ensuite, parce que si l'on ignore que c'est le pylore qui fait communiquer l'estomac et le duodénum, il est inenvisageable de comprendre pourquoi une petite quantité de bile peut se retrouver dans les excréments lorsque le cholédoque est endommagé. Former un diagnostic de la sorte est uniquement possible pour le médecin instruit aux séances d'anatomie puisque lui seul peut établir quelle est la partie affectée à partir des symptômes qu'il observe. Il s'agit d'ailleurs d'un point commun entre le diagnostic scientifique et le diagnostic subordonné à la conjecture

---

<sup>389</sup> Galien. *De locis affectis*, Kühn (VIII. 18).

<sup>390</sup> Galien. *Ars medica*, Boudon-Millot 332-333, XIX. 4-7 = Kühn (I. 353-354) tr. Boudon-Millot.

technique<sup>391</sup> ; tous deux requièrent de connaître la fonction des organes. Cette nécessité s'accroît particulièrement lorsque le médecin est aux prises avec un ensemble de symptômes qu'il n'a jamais observés auparavant. Dans un tel cas, Galien propose une méthode d'investigation :

Je recherche toujours quel lieu affecté primitivement ou sympathiquement a produit la lésion de la fonction, et, quand je suis certain d'avoir découvert la partie, je recherche immédiatement la diathèse de cette partie, puis de ces deux notions, je tire l'indication de tout le genre de traitement à adopter relativement à la découverte des substances convenables, à la quantité et à la qualité des remèdes, considérant en même temps l'âge et la nature du malade, la saison et le pays, et toutes les particularités qui ont été déjà souvent rapportées dans l'explication des livres d'Hippocrate. Or le lieu affecté, si nous nous rappelons ce qui a été dit dans les deux livres précédents, est reconnu par les excréments, par les excroissances survenant sur les parties affectées et par la lésion des fonctions, ce qui comprend les formes et les couleurs contre nature<sup>392</sup>.

La conjecture technique est donc possible en vertu d'une méthode de recherche propre à l'art médical doublée d'une bonne connaissance de l'anatomie. De surcroît on peut affirmer, comme le fait Di Piazza, qu'il y a une césure nette chez Galien entre conjecture non technique et conjecture technique. Comme cela a déjà été mentionné auparavant, cette dernière est uniquement praticable pour l'individu instruit aux ressources de l'art médical<sup>393</sup>. D'ailleurs, c'est cet ancrage technique propre à certaines conjectures qui permet à Galien de défendre le statut scientifique de la médecine malgré le recours à des mesures approximatives<sup>394</sup>. Aussi la définition de la conjecture technique fournie par Galien dans le *Des lieux affectés* comme étant « un moyen terme entre la connaissance exacte et l'ignorance complète » ne saurait-elle être définitive. Cette définition plutôt laconique semble en effet supposer que la conjecture opérée par le τεχνίτης (dans ce cas-ci, le médecin expérimenté) est un procédé analogue au lancer d'une pièce de monnaie, la compétence n'ayant finalement rien à y voir. Auquel cas le profane n'aurait rien à envier au plus expérimenté des médecins, ce qui invaliderait instantanément le statut technique de l'art médical. Notre analyse du statut épistémologique de la conjecture technique selon Galien requiert donc

---

<sup>391</sup> Nous ne soutenons pas que les connaissances anatomiques sont aussi importantes pour les diagnostics scientifiques que pour les diagnostics établis conjecturalement. Ces derniers en profitent davantage puisqu'ils sont constitués de cas souvent atypiques pour lesquels il n'y a aucun antécédent.

<sup>392</sup> Galien, *De locis affectis*, Kühn (VIII. 146) tr. Charles Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, p. 547.

<sup>393</sup> Galien, *Hippocratis de victu acutorum commenaria*, Kühn (XV. 585)

<sup>394</sup> Salvatore, « The Uncertainty of Medicine: Galen on the Notion of ΤΕΧΝΗ ΣΤΟΧΑΣΤΙΚΗ », p. 787.

d'être approfondie. Bien que cela ne soit jamais formulé explicitement, il est patent que le degré de plausibilité d'une conjecture va de pair avec l'expertise du médecin qui l'émet<sup>395</sup>. Cela est d'autant plus vrai lorsque le médecin doit estimer les quantités de nourriture, de liquide, de repos ou d'exercice qui seront bénéfiques à un patient<sup>396</sup>. Si la possibilité d'émettre des conjectures techniques repose sur les connaissances anatomiques du médecin, leur amélioration est avant tout une question de pratique (τρίβή) et d'entraînement<sup>397</sup>.

En outre, l'expertise du médecin est aussi déterminante dans l'établissement des pronostics<sup>398</sup>. Ces derniers constituent une part essentielle de l'art médical puisqu'ils permettent d'estimer la durée des maladies, leur paroxysme et leur terme<sup>399</sup>. Toutefois, Galien met en garde ses contemporains contre la conception erronée voulant que l'établissement d'un pronostic soit toujours possible. Poser un pronostic nécessite que certains faits adviennent de manière assurée dans le futur<sup>400</sup>. Cependant, plusieurs facteurs pouvant influencer le cours de la maladie sont contingents, aussi banals soient-ils, comme l'abolement de chiens qui priveraient le malade de repos<sup>401</sup>. Cela vaut aussi pour le déplacement d'une humeur superflue, duquel il peut résulter

<sup>395</sup> Fortuna, « Il metodo della diagnosi in Galeno », p. 301.

<sup>396</sup> À cet effet, on peut lire dans le *De sanitate tuenda*, 190 Johnston Loeb. Class. = Kühn (VI. 131): « For if something did escape notice at the beginning, this will be made exact when taught by experience. In the same way, then, the measure of food also comes to an exact estimate (ἀκριβῆ στοχασμὸν), although there is no way it can be known at the beginning. But the experience of each day and the recollection of the amount of food and exercise when the one in charge is not remiss in his observations, but always remembers how much food was digested after how much exercise, leads to the recognition of a more exact knowledge over time. » tr. Ian Johnston.

<sup>397</sup> García Ballester, « Galen as a Clinician: His Methods of Diagnosis », p. 1666.

<sup>398</sup> Nous avons volontairement omis de traiter de ce thème afin de ne pas surcharger le texte d'un aller et retour constant entre le problème du diagnostic conjectural et celui de l'établissement des pronostics.

<sup>399</sup> L'établissement des pronostics est étroitement lié au problème de la quantification que nous avons mentionné plus haut. Dans le *Ad Glauconem de Methodo Medendi*, Kühn (XI. 31) on peut lire : « La remarque la plus importante de toutes, la plus courte à énoncer n'est pas encore faite. Quelle est-elle ? C'est le degré de la maladie et de la force du malade. La chose n'exige qu'un mot d'indication, mais elle est de la plus grande utilité. En effet, il n'est pas possible de bien pronostiquer sans calculer exactement le degré où en est chacune des choses précitées. La maladie est-elle mortelle ou ne l'est-elle pas ? Quand est-il plus probable que le sujet meure ou guérisse de l'affection ? C'est ce que vous ne pourrez ni prévoir ni prédire, si vous ne commencez pas par examiner attentivement le degré où se trouvent toutes les choses susdites, pour rapporter ensuite sous deux chefs la maladie même et la force du malade. En effet, si la force est assez grande pour surmonter la maladie, nécessairement l'individu sera sauvé ; si le contraire existe, il mourra infailliblement. N'examinez donc pas la maladie seulement dans sa nature, mais encore dans son intensité. Cette connaissance exige une longue pratique, tant pour d'autres raisons que par cette circonstance qu'on ne peut décrire ni expliquer verbalement l'intensité de chaque affection. Si nous avons quelque talent, nous n'arrivons pas à cette exactitude d'appréciation par une cause autre que par une grande habitude à juger de la quantité » tr. Daremberg.

<sup>400</sup> Dans le *De diebus decretoriis*, Galien explique comment l'établissement d'un pronostic fiable est étroitement relié aux phases d'une maladie : « Your conjecture about the days from the fourth day to the seventh day is weak, permitting varied interpretations, however in the days from the seventh to the eleventh day your conjecture is more reliable, and closer to not being (merely) probable in many aspects. For if you see the signs indicating that the illness has nor been concocted, and indicating that the illness is lengthening out... » Kühn (IX. 838) tr. Micheal Cooper.

<sup>401</sup> Boudon-Millot, « Art, science et conjecture chez Galien », p. 294.

aussi bien la mort du patient qu'une guérison inattendue : « Aussi, dans de telles constitutions, ne peut-on établir de pronostic que ce qui est mal assuré et incertain, sans qu'il soit possible de découvrir avec exactitude quelle fin en résultera<sup>402</sup>. » C'est uniquement lorsque le médecin dispose d'un point fixe et certain que le pronostic devient plus fiable. Par exemple, s'il s'assure que les humeurs superflues ne s'écoulent plus, il sera en mesure, par l'intermédiaire de la conjecture technique, de déterminer le moment de leurs coctions<sup>403</sup>. La conjecture technique s'avère donc être un outil indispensable qui permet au médecin de s'approcher de la vérité lorsque les autres ressources de l'art font défaut.

#### 4.5 Récapitulatif

La revue des positions d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodise et de Galien montre que la discussion sur le caractère stochastique de la médecine n'a cessé de se développer. En effet, tandis qu'il est possible de douter qu'Hippocrate avait développé une réflexion sur la conjecture elle-même, nous avons vu que le sujet était au centre des essais de caractérisation de la médecine comme science chez les autres auteurs. L'attitude de Platon envers la médecine est mitigée. Il semble successivement la prendre comme modèle à imiter, pour ensuite la ranger du côté des arts conjecturaux en raison de son manque de précision, qui est dû aux mesures approximatives par lesquelles elle procède. Bien qu'ils ne traitent pas explicitement de la conjecture, Aristote et Alexandre d'Aphrodise affichent une attitude plutôt favorable à l'égard des arts stochastiques. Contrairement à Platon, ils reconnaissent qu'il est inconséquent de requérir de tous les arts le même degré d'exactitude. Pour certains arts, la frontière imposée par le domaine de l'accidentel interfère avec la possibilité d'obtenir invariablement du succès. L'approche du médecin de Pergame, à l'instar de celle d'Hippocrate, est beaucoup plus ancrée dans la pratique de l'art médical. Tous deux soutiennent que c'est avant tout l'aptitude permettant de juger des quantités qui détermine l'excellence du médecin. Toutefois, la médecine ne s'arrête pas après Hippocrate. L'ampleur du Corpus légué à la postérité atteste de l'ardeur que Galien a déployée durant sa vie afin de faire progresser l'art médical. Cet effort se traduit notamment par la position finement élaborée sur « l'art de conjecturer », qui outrepassa sans doute possible les réflexions de ses prédécesseurs sur les arts stochastiques.

---

<sup>402</sup> Galien. *De constitutione artis medicae*, Kühn (I. 290) tr. Boudon-Millot dans « Art, science et conjecture chez Galien », p. 294.

<sup>403</sup> Boudon-Millot, « Art, science et conjecture chez Galien », p. 295.

Au terme de ce chapitre, nous concluons par une remarque plutôt paradoxale : peu de choses peuvent être dites à propos de la conjecture technique. Ce constat pessimiste préfigure dans les premières pages du *De la méthode thérapeutique*, à *Glaucon* :

Outre la nature commune à tous les hommes, ô Glaucon, le médecin doit connaître encore la nature individuelle de chacun. Il y a longtemps qu'Hippocrate a donné cet excellent précepte, auquel je m'efforce, comme tu le sais, de me conformer dans l'exercice de l'art. Mais il n'est pas possible d'écrire sur la nature particulière de chaque individu, comme sur la nature commune à tous ; les écrits se comportent autrement que les faits, surtout dans le sujet que je me propose de traiter<sup>404</sup>.

Bien que Galien reconnaisse que les diagnostics, les pronostics et les mesures sont, pour la plupart, déterminés à l'aune de la conjecture technique, c'est un sujet dont il traite rarement. Lorsqu'il traite de la conjecture technique, c'est généralement pour la contraster avec le diagnostic scientifique. On ne s'étonnera donc pas de constater que le *Des lieux affectés*, où Galien entreprend de montrer comment établir le diagnostic des parties affectées, est entièrement consacré aux diagnostics scientifiques. Un seul exemple de diagnostic conjectural y est évoqué pour lequel Galien nous dit qu'il est impossible de déterminer la cause de l'affection<sup>405</sup>.

Autrement dit, le diagnostic scientifique possède une nature suffisamment générale qui le rend valide pour tous les hommes, à quelques exceptions près. En contrepartie, le caractère particulier de la conjecture technique rend vaine toute tentative d'en inférer une forme générale. On peut s'imaginer en quoi consisterait cette tâche de Sisyphe, établir pour chaque individu une théorie de la conjecture technique. Aussi se retrouverait-on avec une théorie de la conjecture technique pour Socrate et une autre pour Callias, l'une et l'autre n'étant pas substituables puisqu'elles doivent tenir compte des singularités propres à la nature de chacun ; Aristote avait déjà montré qu'une telle idée relevait d'une mécompréhension des arts comme la médecine, la navigation ou la rhétorique. À partir de cette constatation, il est possible de conclure avec Galien que le domaine d'application de la conjecture technique est entièrement circonscrit par celui du diagnostic scientifique. C'est toujours à ce dernier que le médecin aspire. Lorsque cela est impossible, il devra considérer toutes les particularités pertinentes qui composent le cas et tenter d'établir, par l'intermédiaire de la conjecture technique, un diagnostic aussi précis que possible.

---

<sup>404</sup> Galien. *Ad Glauconem de medendi methodo*, Kühn (XI. 1) tr. Charles Daremberg, p. 706.

<sup>405</sup> Il s'agit du cas que nous avons présenté plus haut où le patient est en proie à la rétention d'urine sans que sa vessie montre des signes de gonflement. Le cas échéant, il est impossible de déterminer si l'affection est causée par une obstruction ou une inflammation, soit des reins soit de l'uretère.

Ce faisant, il réduira autant que possible la part d'incertitude qui est introduite dans l'art médical par la complexité du corps humain et des conditions d'existence de chaque humain en particulier.

## Conclusion du mémoire

En introduction à ce mémoire, nous avons évoqué le relatif consensus parmi les experts concernant l'aspect éclectique de la pensée de Galien. Nous avons poursuivi en soulignant que ce trait de la pensée galénique portait avec lui son lot de connotation négative, ce qui au reste n'est pas étonnant si l'on considère la mauvaise presse qu'a reçue l'éclectisme antique de manière générale. En outre, les doutes exprimés par Galien à l'égard de nombreux sujets cruciaux pour les philosophes lui auront valu la réputation d'être un penseur sans grande profondeur. Notre mémoire se proposait de relire la pensée du médecin de Pergame à l'aulne de son attitude éclectique. Pour atteindre cet objectif, nous avons tenté de démontrer que l'éclectisme de Galien va bien au-delà des quelques préceptes sommant de ne se réclamer d'aucune école, et qu'il s'est muni d'un socle épistémologique : la méthode des démonstrations. C'est cette méthode, prescrivant de ne donner son assentiment à une opinion uniquement après l'avoir éprouvé, qui permet à Galien de réaliser son idéal éclectique. Cette prudence intellectuelle a sans conteste contribué à l'écarter de la tradition en raison de son refus de se prononcer sur divers enjeux qui traçaient les frontières des écoles philosophiques. Le pari que nous avons pris était donc qu'en se dotant d'une meilleure compréhension de l'attitude éclectique de Galien et qu'en identifiant ses contributions, il serait possible de lui restituer une place au sein de la tradition philosophique.

Le premier chapitre, malgré son allure hétéroclite, nous a permis de faire de brèves incursions touchant de nombreux thèmes importants dans la pensée de notre auteur. Nous avons d'abord considéré comment la philosophie pouvait contribuer à l'avancement de la médecine selon Galien. Une brève revue nous a révélé que les trois domaines de la philosophie, soit la logique, la physique et l'éthique, sont tous constitutifs de l'excellence du médecin. Celui-ci doit bien évidemment se montrer intègre et secourable à l'occasion, mais il doit également se vouer à l'apprentissage de la logique afin d'identifier et d'éviter les erreurs, tant dans ses raisonnements que dans ceux de ses adversaires. Quant à la physique, elle l'instruira sur le monde naturel, aspect incontournable de l'art médical. Nous avons par ailleurs développé sur les diverses attitudes de l'éclectisme antique tout en prenant soin de le différencier de l'éclectisme moderne. Le premier, qu'on a souvent qualifié de syncrétisme, a été foulé aux pieds par les philosophes modernes et

contemporains, qui y ont vu une pratique grossière d'agrégation de doctrines généralement incompatibles. Une partie du chapitre a donc été consacré à montrer que cette critique ne rendait pas justice à la pluralité des attitudes éclectiques dans l'Antiquité. Puis, touchant l'éclectisme moderne, généralement associé aux rejets des dogmes et à la liberté d'expression, nous avons suggéré non sans raison que Galien prônait déjà un tel idéal d'indépendance d'esprit à l'égard des doctrines propres aux écoles philosophiques et qu'à ce titre, il réunissait aussi bien certaines formes de l'éclectisme antique que moderne. L'exposition de nombreux éléments concernant les rivalités entre les sectes médicales et les courants philosophiques qu'a côtoyés Galien a d'ailleurs fourni un exemple clair de la manière dont son éclectisme se concrétisait ; en médecine, il se place à mi-chemin entre les sectes empirique et dogmatique, empruntant à celle-ci puis à celle-là quelques éléments sans se réclamer d'aucunes. Même constat en philosophie où l'influence palpable des grandes écoles philosophiques forge et façonne la pensée de Galien, bien qu'il se soit toujours gardé de prêter allégeance à l'une d'entre elles. Enfin, ce chapitre s'est conclu par un constat amer qui résume la relation parfois conflictuelle de Galien avec la philosophie. Ce constat, on s'en rend compte désormais, a également donné le ton au reste du mémoire : la philosophie, malgré son utilité manifeste dans plusieurs domaines, peut parfois s'avérer stérile lorsque les philosophes outrepassent les limites au-delà desquelles la connaissance est incertaine.

Le second chapitre, dont la continuité avec le précédent pourra avoir semblé assez frêle à certain, représente à notre avis la contribution la plus originale de notre mémoire aux études sur Galien, et ce même si contrairement au chapitre sur les arts stochastiques, il n'a pas résulté en la parution d'un article. Dans notre introduction, nous avons souligné que l'absence de traductions disponibles représente, à notre avis, un frein considérable à la vulgarisation de la pensée de Galien. Pour cette raison, la traduction d'un opuscule dont le contenu s'inscrit davantage dans la tradition philosophique que médicale nous apparaît comme un premier pas dans l'atteinte de notre objectif de diffuser la pensée d'un auteur négligé par les philosophes. En outre, les propos qui précèdent la traduction ont permis d'approfondir notre compréhension du rapport antagoniste que Galien entretenait avec les sceptiques, et plus particulièrement sur les désaccords qu'il entretenait au sujet de la connaissance avec les néo-académiciens. En définitive, l'opuscule nous renseigne relativement peu sur la doctrine des démonstrations de Galien. On apprend tout de même qu'une démonstration réussie résulte d'un agencement des outils et des critères naturels et que Galien invitait de potentiels élèves à s'y référer plutôt que de frayer avec le scepticisme.

Certains des thèmes abordés, comme la relation avec les sceptiques ainsi que l'importance des critères naturels et des outils logiques ont été mis à profit dans les chapitres subséquents. Si bien que, malgré qu'il ait pu sembler introduire une césure dans la succession des idées déployées entre les autres parties du mémoire, le second chapitre, du fait qu'il constitue une contribution originale et nous a permis d'introduire certains thèmes qui ont pu être mobilisés par la suite, nous paraît tout à fait mériter sa place au sein du mémoire.

Mis à part plusieurs traductions françaises inédites, le but poursuivi au troisième chapitre n'était pas d'innover, mais plutôt de clarifier les concepts en manque d'explication et de présenter une synthèse de la méthode des démonstrations chez Galien. De fait, nous avons constaté que les contraintes liées à la recherche dans le milieu académique ont favorisé des études très pointilleuses sur de nombreux concepts employés dans les démonstrations, mais qu'aucune synthèse réellement complète n'existait. En ce sens, nos développements doivent être compris d'abord et avant à la lumière de notre intention de synthétiser un champ de réflexion qui jusqu'à lors demeurait morcelé. Nous avons en premier lieu abordé l'aspect linguistique en soulignant que Galien, avant d'entreprendre une démonstration, cherchait d'abord à obtenir l'assentiment des personnes impliquées en ce qui a trait à la définition de l'objet de l'enquête. Cette première étape permettait de s'assurer qu'au cours du processus de raffinement des définitions, aucune mésentente n'apparaisse. À la suite de quoi, celui qui produit une démonstration devra rechercher les axiomes s'accordant avec les prémisses scientifiques qui doivent être mobilisées, lui permettant ainsi de conclure la question examinée. Nous avons d'ailleurs souligné quelques incohérences à ce niveau, ainsi que les problèmes découlant des solutions proposées par nos contemporains. Quoi qu'il en soit, l'exposition des lacunes dans les études concernant le statut épistémique des propositions fondamentales chez notre auteur nous a permis d'approfondir notre compréhension des critères naturels et de mettre au point une solution possible en soulignant que Galien adoptait une forme de faillibilisme modéré à l'endroit des facultés humaines. Nous avons finalement relevé l'incohérence qui surgissait lors de la confrontation des témoignages sur le *De la démonstration*. Cela fait, nous avons indiqué qu'une interprétation charitable militait plutôt en faveur de la présence d'arguments *pro* et *contra* auxquels Galien aurait eu recours dans l'intention de montrer qu'à propos de certains sujets, les meilleures opinions n'étaient jamais plus que plausibles. Cette conclusion nous a d'ailleurs permis de réitérer et d'entériner la conclusion du premier chapitre dans laquelle nous avons souligné que la relation de Galien avec la



philosophie était loin d'être uniquement positive. Plus précisément, c'est la philosophie spéculative que Galien a dans sa mire : la connaissance a des limites fixées par l'expérience et trop nombreux sont les philosophes qui, plutôt que de les respecter, les outrepassent et s'enorgueillissent d'un savoir qui se déroberaient sous leurs pieds au moindre examen critique.

Enfin, le quatrième chapitre se veut une contribution originale à la recherche académique sur les innovations philosophiques qu'on doit à Galien au point de vue des arts stochastiques dans l'Antiquité. Notre première démarche a été de souligner que l'apparente contradiction entre deux profils médicaux qui apparaissent *a priori* irréconciliables s'évapore dès lors qu'on saisit l'importance de l'aspect stochastique au sein de l'art médical chez Galien. Il est d'ailleurs rassurant de constater que malgré l'importance qu'il accordait à la médecine théorique, le volet thérapeutique n'est pas en reste pour autant. Assez curieusement, on constate pourtant qu'à l'exception de quelques passages du corpus hippocratique, le problème de la faillibilité des arts a suscité davantage d'intérêt chez les philosophes que chez les principaux intéressés comme les médecins. La revue des positions à ce sujet a révélé que plusieurs figures de proue de la philosophie ancienne se sont achoppées aux problèmes de la faillibilité des arts stochastiques. Certains, comme Aristote et Alexandre d'Aphrodise, ont tenté de réhabiliter l'expertise de l'artisan malgré ses insuccès en avançant que l'aspect accidentel présent dans l'objet auxquels se rapporte certains arts interfère avec la possibilité de réussir invariablement. Pour leur part, les philosophes stoïciens ont cherché à expliquer comment le sage, malgré les échecs occasionnels avec lesquels il devait composer dans la conduite de sa vie, pouvait tout de même parvenir à être heureux. Quant à Platon, nous avons vu qu'il adoptait tantôt une attitude positive à l'égard de la médecine, recommandant aux rhéteurs de s'instruire auprès d'Hippocrate pour apprendre sa méthode d'enquête, tantôt plus distante, la réprouvant pour son manque de précision et la rangeant parmi les arts conjecturaux. Enfin, nous avons exposé comment Galien s'y prend pour expliquer la faillibilité de la médecine en adoptant une optique beaucoup plus ancrée dans la pratique médicale et moins théorique que celles des philosophes. C'est la nécessité de recourir à des conjectures, tant dans l'établissement des diagnostics que des pronostics qui rend l'art médical incertain. Le meilleur médecin doit donc s'instruire aux leçons d'anatomie, mais il doit également posséder une expérience que seul le temps peut garantir, conformément aux préceptes d'Hippocrate. La solution de Galien à un problème qui jusqu'alors avait été monopolisé par les philosophes nous paraît d'ailleurs être une candidate idéale pour mettre à mal l'affirmation de

Donini selon laquelle il est difficile, voire impossible d'identifier une contribution strictement philosophique d'origine galénique. Évidemment, il ne s'agit pas d'une contribution « strictement philosophique » en ce sens que Galien réfléchit à un problème d'ordre médical en tant que médecin et non comme philosophe, ce qui n'a évidemment rien de bien inusité.

Au terme de ce mémoire, nous désirons partager un dernier constat plutôt paradoxal. Nous avons entamé nos recherches en cherchant à réhabiliter Galien auprès de la tradition philosophique, qui lui a tourné le dos à maintes reprises. Le renouveau des études qui s'est mis en branle vers la seconde moitié du XXe siècle s'est d'ailleurs développé autour de cette conviction que le délaissement dans lequel Galien est tombé constituait une bavure dont la tradition philosophique s'est rendue coupable et qu'il fallait redresser. Pourtant, notre relecture de son œuvre a révélé qu'à bien des égards, le médecin de Pergame avait lui aussi tourné le dos à la philosophie. De notre avis, cette facette de la pensée de Galien est trop souvent passée sous silence dans la littérature contemporaine, qui s'échine à mettre de l'avant un portrait harmonieux de sa relation avec la philosophie. En ce sens, et assez inopinément on en conviendra, notre mémoire se veut un effort pour restituer à Galien sa juste place au sein de la tradition philosophique sans pour autant éluder le point de vue irrévérencieux qu'il se complaisait à endosser lorsque l'opportunité de reprendre les philosophes pour leurs errements se présentait.

# Bibliographie

## Galien

### Éditions citées

#### [CMG]

Barigazzi, Adelmo. *Galeni de Optimo Docendi Genere, Exhortatio ad Medicinam* (Protrepticus) (Opt.Doct., Protr.), Berlin, CMG V 1,1, 1991.

De Lacy, Phillip. Galen: *On the Doctrines of Hippocrates and Plato* (PHP), 3 vols. Berlin, CMG V 4,1,2, 1978–84.

Nutton, Vivian. Galen: *On my own Opinions* (Prop. Plac.), Berlin, CMG V 3.2, 1999.

#### [CUF]

Boudon-Millot, Véronique. *Galien, Exhortation à la médecine. Art médical* (Protr., Ars Med.), Paris, Les Belles Lettres, 2000.

Boudon-Millot, Véronique. *Galien, Sur l'ordre de ses propres livres; Sur ses propres livres; Que l'excellent médecin est aussi philosophe* (Ord.Lib. Prop.; Lib.Prop.; Opt.Med.), Paris, Les Belles Lettres, 2007.

Petit, Caroline. *Le médecin. Introduction* (Int.), Paris, Les Belles Lettres, 2012.

#### [KALBFLEISCH]

Kalbfleisch, Karl. *Galeni institutio logica* (Int. Log.), Leipzig, Bibliotheca teubneria, 1896.

#### [KÜHN]

Kühn, Carl Gottlob. *Galeni Opera Omnia*, 20 vols. in 22, Leipzig, Editionem Curavit, 1819–33 (re-issued 1965, Hildesheim).

#### [LOEB]

Johnson, Ian. Galen. *Hygiene, Books 1–4* (San.Tu.), Massachusetts, Harvard University Press, 2018.

———. Galen. *Hygiene, Books 5–6, Thrasybulus, On Exercise with a Small Ball* (San. Tu.; Thras., Thrasybulus.; Parv.Pil., De parv. pil.) Massachusetts, Harvard University Press, 2018.

#### [SM]

Helmreich, Georgius. *Galeni Pergameni Scripta Minora*, vol. 3, Lipsiae, Teubner, 1893.

———. *De Usu Partium* (UP), 2 vols. Leipzig B. G., Teubner, 1907-1909.

### [Éditions latines]

Deichgräber, Karl. *Die griechische Empirikerschule: Sammlung der Fragmente und Darstellung der Lehre* (Subf.Emp.), Berlin and Zurich, Weidmann, 1965.

### [Éditions Arabes]

Walzer, Richard. *Galen on Medical Experience* (Med.Exp.), London, Oxford University Press, 1944.

### Traductions citées

Galien. [**UP**] *On the usefulness of the Part of the Body*. 2 vols. tr. May, M. T., New York, Ithaca, Cornell University Press, 1968.

———. [**PHP**] *On the Doctrine of Hippocrates and Plato*, 3 vols. tr. De Lacy, P., Berlin, Akademie Verlag, 1978.

———. [**Di. Dec.**] *De diebus decretoris, from Greek into Arabic*, tr. Cooper, G. M., Farnham, Burlington, Ashgate, 2011.

———. [**San. Tu**] *Hygiene Books 1-4*. Loeb Classical Library 535. tr. Johnston, I., Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2018.

———. [**San. Tu.; Thras.; Parv.Pil.**] *Hygiene Books 5-6, Thrasybulus. On Exercise with a Small Ball*. Loeb Classical Library 536. tr. Johnston, I., Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2018.

———. *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, 2 vols. tr. Daremberg. C., Paris, J.-B. Baillière, 1856.

———. [**Sect.Int.; Subf.Emp.; Med. Exp.; Soph.; Inst. Log.**] *Traité philosophiques et logiques, Des sectes pour les débutants, Esquisse empirique, De l'expérience médicale, Des sophismes verbaux, Institution logique*. tr. Dalimier et al. Paris, GF Flammarion, 1998.

———. [**Protr.; Ars Med.**] *Exhortation à la Médecine. Art medical*. tr. Boudon-Millot. V., Paris, Les Belles Lettres, 2002.

———. [**Ord.Lib.Prop.; Lib.Prop.; Opt.Med.**] *Introduction générale: Sur l'ordre de ses propres livres ; Sur ses propres livres ; Que l'excellent médecin devienne philosophe*. tr. Boudon-Millot. V., Paris, Les Belles lettres, 2007.

———. [**MM**] *Méthode de traitement*. tr. Boulogne, J., Collection Folio Essais. Paris, Gallimard, 2009.

———. *Souvenirs d'un médecin*. tr. Moraux, P., Collection d'études anciennes. Paris, Les Belles Lettres, 1985.

### **Alexandre d'Aphrodise**

———. On Aristotle, *Prior Analytics 1.1-7*. tr. Barnes. J. et al. Ithaca, N.Y, Cornell University Press, 1991.

———. *Quaestiones 2.16-3.15*. tr. Sharples R.W. London, Bloomsbury, 2014.

### **Aristote**

———. *Métaphysique*, tr. Tricot. J. Paris, Vrin, 1991.

———. *Éthique à Nicomaque*. tr. Tricot. J. Paris, Vrin, 1994.

———. *Topiques*. tr. Brunschwig J. et al. Paris, GF Flammarion, 2015.

### **Diogène**

———. *Vies et doctrines des philosophes illustres*. 2. Éd, tr. Brisson. L. et al. La pochothèque. Paris, 1999.

### **Hippocrate**

———. *Oeuvres complètes*, tr. Littré. É. Paris, 1839.

———. *De l'ancienne médecine*, tr. Jouanna. J. Paris, Les Belles Lettres, 1990.

———. *On Ancient Medicine*, tr. Schiefsky M. J. Studies in Ancient Medicine, Leiden: Boston, Brill, 2005.

———. *Prognostic, Regimen in Acute Diseases. The Sacred Disease. The Art. Breaths, Law, Decorum, Physician, Dentition*. tr. Jones. W. H. S. The Loeb Classical Library, vol. 148. Cambridge, Harvard Univ. Press, 2006.

### **Platon**

———. *Oeuvres complètes*. tr. Brisson. L. et al. Paris, Flammarion, 2011.

### **Études contemporaines**

Adamson, Peter. « Galen on Void ». In Adamson, Peter, Rotraud Elisabeth Hansberger et James Wilberding, dir., *Philosophical Themes in Galen*, Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplement, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014.

Adelmo Barigazzi. « Sul De optimo genere Docendi di Galeno », *Studi Italiani di Filologia classica*, vol. 27, 1956.

Allen, James. « Failure and Expertise in the Ancient Conception of an Art », in Horowitz, Tamara et Allen Janis, dir., *Scientific failure*, Lanham, Md, Rowman & Littlefield, 1994.

Barnes, Jonathan. « Arturo Ramírez Trejo (Tr.) with Introduction by Mario H. Otero: Galeno: Iniciación a La Dialéctica. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Mexicana.) Pp. Lxxxv + 92. Universidad National Autónoma de México, Ciudad Universidad, 1982. » *The Classical Review* 33, no. 2, 1983.

———. « Galen on Logic and Therapy ». in Kudlien, Fridolf et Richard Durling, dir., *Galen's Method of Healing: Proceedings of the 1982 Galen Symposium*, Studies in Ancient Medicine, v. 1. Leiden, New York, E.J. Brill, 1991.

———. « Galen and the utility of logic », in Kollesch, Jutta et Diethard Nickel dir., *Galen und das hellenistische Erbe: Verhandlungen des IV. Internationalen Galen-Symposiums veranstaltet vom Institut für Geschichte der Medizin am Bereich Medizin (Charité) der Humboldt-Universität zu Berlin 18.-20. September 1989*, Stuttgart, Franz Steiner, 1993.

———. Logic and the imperial Stoa. *Philosophia antiqua*, v. 75. Leiden, New York, Brill, 1997.

———. « Logique et pharmacologie. À propos de quelques remarques d'ordre linguistique dans le *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus* de Galien », in Debru, Armelle, dir., *Galen on pharmacology: philosophy, history, and medicine...*, Leiden, New York, Brill, 1997.

———. « The Beliefs of a Pyrrhonist », *Proceedings of the Cambridge Philological Society* vol. 28, 1982.

Béguin, Daniel. « Le problème de la connaissance dans le *De optima doctrina* de Galien », *Revue des Études Grecques*, vol. 108, no. 1, 1995.

Boudon-Millot, Véronique. « L'apport des sources arabes à la biographie de Galien », in Philippe Brunet et Marie-Pierre Noël, dir., *Actes de la table ronde Vies anciennes d'auteurs grecs: mythe et biographie (Université François Rabelais, 15 juin 1994)*, Tours, Université François Rabelais, 1998.

———. « Art, science et conjecture chez Galien », in Barnes, Jonathan, Jacques Jouanna et Vincent Barras, dir., *Galien et la philosophie: huit exposés suivis de discussions*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 2003.

———. « Art, Science and Conjecture, From Hippocrates to Plato and Aristotle », in Eijk, P. J. van der, dir., *Hippocrates in context: papers read at the XIth International Hippocrates Colloquium, University of Newcastle upon Tyne, 27-31 August 2002*, Leiden: Boston, Brill, 2005.

———. « Galen's Bios and Methodos: From Ways of Life to Path of Knowledge », in Gill, Christopher, Tim Whitmarsh et John M. Wilkins, dir., *Galen and the World of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Boulogne, Jacques. « L'apport de Galien à la méthode médicale ». *Revue des Études Grecques*, vol. 110, no. 1. 1997.

Bouras-Vallianatos, Petros, et Barbara Zipser, éd. *Brill's companion to the reception of Galen*, Leiden, Brill, 2019.

Castelnérac, Benoît. « The Method of "Eclecticism" in Plutarch and Seneca ». *Hermathena*, no. 182, 2007.

Chiaradonna, Riccardo. Chiaradonna, Riccardo, « Scienza e Contingenza di Galeno », in *Perfetti, Stefano, dir., Conoscenza e contingenza nella tradizione aristotelica medievale*, Pisa, ETS, 2008.

———. « Galen and Middle Platonism », in Gill, Christopher, Tim Whitmarsh, John M Wilkins, dir., *Galen and the World of Knowledge*. Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

———. « Le Traité de Galien Sur La Démonstration et Sa Postérité Tardo-Antique », in Chiaradonna, Riccardo et Franco Trabattoni, dir., *Physics and Philosophy of Nature in Greek Neoplatonism: Proceedings of the European Science Foundation Exploratory Workshop (Il Ciocco, Castelvechio Pascoli, June 22-24, 2006)*, *Philosophia Antiqua*, v. 115. Leiden: Boston, Brill, 2009.

———. « Galen on What Is Persuasive (Pithanon) and What Approximates to Truth », in Adamson, Peter, Elisabeth Ruard Hansberger et James Wilberding, dir., *Philosophical Themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014.

———. « Galen and Middle Platonists on Dialectic and Knowledge », in Bénatouïl, Thomas et Ierodiakonou, Katerina, dir., *Dialectic after Plato and Aristotle*, Cambridge University Press, 2018.

Collart, Paul. « Favorinus d'Arles ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 34, no. 1, 1932.

Curtis, Todd. « Genre and Galen's Philosophical Discourses », in Adamson, Peter, Hansberger, Ruard Elisabeth et Wilberding, James, dir., *Philosophical Themes in Galen*, London, Inst. of Classical, Univ. of London, 2014.

De Lacy, Phillip. « Galen's Platonism ». *The American Journal of Philology*, vol. 93, no. 1, 1972.

———. « Galen's Response to Skepticism ». *Illinois Classical Studies*, vol. 16, 1991.

Debru, Armelle. « Expérience, plausibilité et certitude chez Galien ». In Juan Antonio López Férez, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia; (coloquio internacional celebrado en Madrid, 22 - 25 de marzo de 1988)*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991.

Dillon, John M. *The Middle Platonists, 80 B.C. to A.D. 220*. Ithaca, N.Y, Cornell University Press, 1996.

Donini, P. L. « Galeno e la filosofia ». *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal*, 36.5, 1992.

———. « The History of the Concept of Eclecticism », in John Myles Dillon et Anthony Arthur Long, dir., *The Question of « Eclecticism »: Studies in Later Greek Philosophy, Hellenistic Culture and Society*, Berkeley, Calif, Univ. of California Press, 1996.

Edelstein, Ludwig. *Ancient medicine; selected papers of Ludwig Edelstein*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1967.

Eijk, Ph J. van der. *Medicine and philosophy in classical antiquity: doctors and philosophers on nature, soul, health and disease*, New York, Cambridge University Press, 2005.

———. « “Aristotle! What a Thing for You to Say!” Galen’s Engagement with Aristotle and Aristotelians ». In Gill, Christopher, Tim Whitmarsh et John M, Wilkins dir., *Galen and the World of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Elaut, L. « Érasme, Traducteur De Galien ». *Bibliothèque d’Humanisme Et Renaissance*, vol. 20, no. 1 1958.

Fazzo, Sylvia. « Alexandre d’Aphrodise contre Galien: la naissance d’une légende », *Philosophie Antique*, vol. 2, 2002.

Feen, Richard Harrow. « The Moral Basis of Graeco-Roman Medical Practice », *Journal of Religion and Health*, vol. 22, no. 1, 1983.

Fortuna, Stefania. « Il metodo della diagnosi in Galeno », *Elenchos*, vol. 22, 2001.

Frede, Michael. « On Galen’s Epistemology ». In Nutton, Vivian, dir., *Galen: Problems and Prospects*. London, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981.

———. *Essays in ancient philosophy*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1987.

———. « The Empiricist Attitude towards Reason and Theory ». *Apeiron* 21, no. 2, 1988.

———. « Epilogue ». In Algra, Keimpe, dir., *The Cambridge history of Hellenistic philosophy*, New York, Cambridge University Press, 1999.

García Ballester, Luis. « Galen as a Clinician: His Methods of Diagnosis », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : II. Principal* 37.2, 1994.

Gill, Christopher. « Galen and the Stoics: Mortal Enemies or Blood Brothers? » *Phronesis*, 52, no. 1, 2007.

Gleason, Maud W. « Shock and awe: The performance dimension of Galen’s anatomy demonstrations », in Gill, Christopher, Whitmarsh, Tim et Wilkins, John, dir., *Galen and the World of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.



Gourevitch, Danielle. *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain: le malade, sa maladie et son médecin*, Roma, École française de Rome, 1984.

Hankinson, R. J. « Causes and Empiricism: A Problem in the Interpretation of Later Greek Medical Method ». *Phronesis*, vol. 32, no 3, 1987.

———. « A Purely Verbal Dispute? Galen on Stoic and Academy Epistemology ». *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 45, 1991.

———. « Galen on the foundations of science », in López Férez, Antonio Juan, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991.

———. « Galen's Philosophical Eclecticism ». *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt: II. Principal* 36.5, 1992.

———. « Galen's conception of scientific progress ». *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt: II. Principal* 37.2, 1994.

———. « Usage and abuse: Galen on language », in Everson, Stephen, dir., *Language*, New York, Cambridge University Press, 1994.

———. « Art and experience: Greek philosophy and the status of medicine », *Quaestio*, vol. 4, 2004.

———. « Philosophy of nature », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, New York, Cambridge University Press, 2008.

Harari, Orna. « Alexander against Galen on Motion: A Mere Logical Debate? », in Caston, Victor, dir., *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, Oxford University Press, 2016.

Hatzimichali, Myrto. *Potamo of Alexandria and the emergence of eclecticism in late Hellenistic philosophy*. New York, Cambridge University Press, 2011.

Havrda, Matyáš. « Galenus Christianus? The Doctrine of Demonstration in Stromata VIII and the Question of Its Source ». *Vigiliae Christianae* vol. 65, no. 4, 2011.

———. « The Purpose of Galen's Treatise on Demonstration ». *Early Science and Medicine* vol. 20, no. 3, 2015.

———. *The so-called eighth Stromateus by Clement of Alexandria: early Christian reception of Greek scientific methodology*, Boston, Brill, 2017

Hébrard, Jérémie. « L'usage de la conjecture technique chez Galien de Pergame », *Philosophiques*, vol. 46, no. 1, 2019.

Hood, Jane. « Galen's Aristotelian Definitions », in Charles, David, dir., *Definition in Greek philosophy*, Oxford; New York, Oxford University Press, 2010.

Hutchinson, D.S., « Doctrines of the Mean and the Debate Concerning Skills in Fourth-Century Medicine, Rhetoric and Ethics », *Apeiron*, vol. 21, no. 2, 1988.

Ierodiakonou, Katerina. « Alexander of Aphrodisias on medicine as a stochastic art », in Horstmanshoff, H.F.J., Philip J. van der Eijk et P.H., Schrijvers, dir., *Ancient Medicine in Its Socio-Cultural Context*, vol. 2, Rodopi, Brill, 1995.

Ingenkamp, Heinz, Gerd. « Das στοχάσασθαι des Arztes (VM, 9) », in Mudry, Philippe et François Lasserre, dir., *Formes de pensée dans la Collection hippocratique: actes du IVe Colloque international hippocratique (Lausanne, 21-26 septembre 1981)*, Genève, Droz, 1983.

Inwood, Brad. « Goal and Target in Stoicism », *The Journal of Philosophy*, vol. 83, no. 10, 1986.

Ioppolo, Anna. « The Academic Position of Favorinus of Arelate ». *Phronesis*, vol. 38, no. 2, 1993.

Jouanna, Jacques. « La lecture de l'éthique hippocratique chez Galien », in Jouanna, Jacques et Hellmut Flashar dir., *Médecine et morale dans l'Antiquité*, Fondation Gardt, Vandoeuvre-Genève, 1997.

———. « Présentation du nouveau Galien, Ne pas se chagriner, dans la Collection des Universités de France », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, no. 2, 2010.

Kelley, Donald R., « Eclecticism and the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, no. 4, 2001.

Lévy, Carlos. « Middle Platonism and Skepticism: Plutarch and Favorinus ». In Machuca Diego E., dir., *Skepticism: from antiquity to the present*, London, New York, Bloomsbury Academic, 2018.

Lloyd, Geoffrey Ernest Richard. *Greek Science after Aristotle*, New York, Norton, 1973.

———. *Methods and Problems in Greek Science: Selected Papers*. Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1991.

López Eire, Antonio. « Sobre el Eclecticismo de Galeno ». in López Férez, Juan. Antonio, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia ; (coloquio internacional celebrado en Madrid, 22 - 25 de marzo de 1988)*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991.

Mann, Joel E. « Prediction, Precision, and Practical Experience: the Hippocratics on technē ». *Apeiron*, vol. 41, no. 2, 2008.

Mansfeld, Jaap, *Heresiography in context: Hippolytus' Elenchos as a source for Greek philosophy*, Leiden: New York, E.J. Brill, 1992.

Manuli, Paola. « Galien et le stoïcisme ». *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 97, no. 3, 1992.

Mayer, Roland. « Horace on Good Manners ». *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, vol. 31, 1985.

Moraux, Paul. « Galien comme philosophe: la philosophie de la nature », in Nutton, Vivian dir., *Galen: Problems and Prospects*, London, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981.

———. *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias, I, Die Renaissance der Aristotelismus*, Berlin, De Gruyter, 1984.

Morison, Ben. « Logic », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2008.

Nutton, Vivian. « Galen in the Eyes of His Contemporaries ». *Bulletin of the History of Medicine*, Baltimore, Md. 58, no. 3, 1984.

———. « Galen's philosophical testament: 'On my own opinions' », in Wiesner, Jürgen, J. H. Lulofs, Jutta Kolesch et Vivian Nutton, dir., *Kommentierung, Überlieferung, Nachleben*, Berlin, De Gruyter, 1987.

Pellegrin, Pierre. « Ancient Medicine and its Contribution to the Philosophical Tradition », in Mary Louise Gill et Pierre Pellegrin, dir., *A companion to ancient philosophy*, Malden, Oxford, Blackwell companions to philosophy, 2006.

Petit, Caroline. « La tradition manuscrite du traité des Simples de Galien. Editio princeps et traduction annotée des chapitres 1 à 3 du livre I », in Boudon-Millot, Véronique, dir., *Histoire de la tradition et édition des médecins Grecs, Actes du VI<sup>e</sup> Colloque international, Paris 12 – 14 avril 2008*, Naple, M. D'Auria editore, 2010.

Pietrobelli, Antoine. « Le modèle des démonstrations géométriques dans la médecine de Galien ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, no. 2, 2009.

———. « Galien agnostique : un texte caviardé par la tradition ». *Revue des Études Grecques*, vol. 126, no. 1, 2013.

———. « Galen's Early Reception (Second–Third Centuries) », in Petros Bouras-Vallianatos et Barbara Zipser, dir., *Brill's Companion to the Reception of Galen*, Brill, 2019.

Rocca, Julius. « Inventing an Ethical Tradition: A Brief History of the Hippocratic Oath », *Legal Ethics*, vol. 11, no. 1, 2008.

Salvatore, Di Piazza. « What epistemological status for technai stochastikai? Plato and Aristotle on conjectural knowledge », *Skepsis*, vol. 18, 2007.

———. « The uncertainty of Medicine: Galen on the Notion of ΤΕΧΝΗ ΣΤΟΧΑΣΤΙΚΗ », *Filozofia*, vol. 71, no. 9, 2016.

Schneider, Ulrich Johannes. « The Problem of Eclecticism in the History of Philosophy ». *Intellectual History Review*, vol. 26, no. 1, 2016.

Singer, P. N. « Aspects of Galen's Platonism », in López Férez, Juan Antonio, dir., *Galeno: obra, pensamiento e influencia ; (coloquio internacional celebrado en Madrid, 22 - 25 de marzo de 1988)*, Madrid, Univ. Nacional de Educación a Distancia, 1991.

———. « Galen and the Philosophers: Philosophical Engagement, Shawody Contemporaries, Aristotelian Transformations », in Adamson, Peter, Hansberger, Roetraud Elisabeth et Wilberding, James, dir., *Philosophical themes in Galen*, London, Inst. of Classical Studies, Univ. of London, 2014.

Von Staden, Heinrich. « Hairesis and Heresy: The Case of the Haireseis Iatrikai », In , in Ben F. Meyer et E. P. Sanders dir., *Self-Definition in the Graeco-Roman World - Jewish and Christian Self-Definition vol. 3*, London, SCM Press, 1982.

———. « Anatomy as Rhetoric: Galen on Dissection and Persuasion ». *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 50, no. 1, 1995.

———. « Galen and the "Second Sophistic" ». *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, vol. 41, no. 68, 1997.

———. « Inefficacy, error and failure: Galen on δόκιμα φάρμακα ἄπρακτα », in Debru, Armelle, dir., *Galen on pharmacology: philosophy, history, and medicine: proceedings of the Vth International Galen Colloquium, Lille, 16-18 March 1995*, Leiden: New York, Brill, 1997.

———. « Staging the Past, Staging Oneself: Galen on Hellenistic Exegetical Traditions », in Gill, Christopher, Whitmarsh, Tim et Wilkins, John M, dir., *Galen and the World of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Tieleman, Teun. *Galen and Chrysippus on the soul: argument and refutation in the De Placitis, Books II-III*. Leiden, New York, Brill, 1996.

———. « Methodology », in Hankinson, R. J., dir., *The Cambridge companion to Galen*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2008.

———. « Galen and the Stoics, or: The Art of Not Naming », in Gill, Christopher, Tim Whitmarsh et John M, Wilkins dir., *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

Vegetti, Mario. « Modelli di medicina in Galeno », in Nutton, Vivian, dir., *Galen: Problems and Prospects*, London, Wellcome Institute for the History of Medicine, 1981.

Wennerberg, Hjalmar. « The concept of family resemblance in Wittgenstein's later philosophy », *Theoria*, vol. 33, no. 2, 2008.

Zeller, Eduard. *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, vol. 3. Leipzig, Reissland, 1922.